


BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
5 C
21



DES TROPES

OU

DES DIFÉRENS SENS

Dans leſquels on peut prendre un même mot dans une même langue.





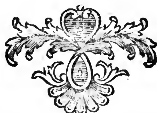
DES TROPES
OU
DES DIFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs, & qui peut servir d'introduction à la Rhétorique & à la Logique.

Par Monsieur DU MARSAIS.

TROISIÉME ÉDITION.




A PARIS,
Chez Paschal PRAULT, Libraire, rue de Tournon.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT



De la première Édition.

Je suis persuadé par des expériences réitérées, que la méthode de la plus facile & la plus sure pour comencer à aprendre le latin, est de se servir d'abord d'une interprétation interlinéaire, où la construction soit toute faite, & où les mots sous-entendus soient suplééś. J'espère doner bientôt au public quelques-unes de ces traductions.

Mais, quand les jeunes gens sont devenus capables de réflexion, on doit leur montrer

les règles de la Grammaire, & faire avec eux les obſervations grammaticales qui ſont néceſſaires pour l'intelligence du texte qu'on explique. C'eſt dans cette vue que j'ai compoſé une Grammaire où j'ai raſſemblé ces obſervations.

Je diviſe la Grammaire en ſept parties, c'eſt-à-dire, que je penſe que les obſervations que l'on peut faire ſur les mots, en tant que ſignes de nos penſées, peuvent être réduites ſous ſept articles, qui ſont:

I. La conoiſſance de la propoſition & de la période, en tant qu'elles ſont compoſées de

mots, dont les terminaiſons & l'arangement leur font ſignifier ce qu'on a deſſein qu'ils ſignifient :

II. L'Ortographe.

III. La Proſodie, c'eſt-à-dire, la partie de la Grammaire, qui traite de la prononciation des mots, & de la quantité des ſyllabes :

IV. L'Etymologie.

V. Les préliminaires de la Syntaxe: j'apèle ainſi la partie qui traite de la nature des mots & de leurs propriétés grammaticales, c'eſt-à-dire, des nombres, des genres, des perſones, des terminaiſons; elle contient

ce qu'on apèle les Rudimens.

VI. La Syntaxe.

VII. Enfin la conoiſſance des diférens ſens dans leſquels un même mot eſt employé dans une même langue. La conoiſſance de ces diférens ſens eſt néceſſaire, pour avoir une véritable intelligence des mots, en tant que ſignes de nos penſées: ainſi j'ai cru qu'un traité ſur ce point apartenoit à la Grammaire; & qu'il ne faloit pas atendre que les enfans euſſent paſſé ſept ou huit ans dans l'étude du latin, pour leur aprendre ce que c'eſt que le ſens propre & le ſens figuré, & ce qu'on

entend par Métaphore ou par Métonymie.

On ne peut faire aucune queſtion ſur les mots, qui ne puiſſe être réduite ſous quelqu'un de ces ſept articles. Tel eſt le plan que je me ſuis fait, il y a long-tems, de la Grammaire.

Mais, quoique ces diférentes parties ſoient liées entre elles, de telle ſorte qu'en les réuniſſant toutes enſemble, elles forment un tout qu'on apèle *Grammaire* ; cependant chacune en particulier ne ſupoſe néceſſairement que les conoiſſances qu'on a aquiſes par l'uſage de la vie.

Il n'y a guère que les préliminaires de la ſyntaxe qui doivent précéder néceſſairement la ſyntaxe ; les autres parties peuvent aler aſſez indiféramment l'une avant l'autre : ainſi cette partie de Grammaire que je done aujourd'hui, ne ſupoſant point les autres parties, & pouvant facilement y être ajoutée, doit être regardée come un traité particulier ſur les tropes & ſur les diférens ſens dans leſquels on peut prendre un même mot.

Nous avons des traités particuliers ſur l'ortographe, ſur la proſodie, ou quantité, ſur la ſyntaxe, &c : en voici un ſur les tropes.

Je rapèle quelquefois dans ce traité certains points, en disant que j'en ai parlé plus au long ou dans la syntaxe, ou dans quelqu'autre partie de la Grammaire; on doit me pardoner de renvoyer ainsi à des ouvrages qui ne sont point encore imprimés, parce qu'en ces ocasions je ne dis rien qu'on ne puisse bien entendre sans avoir recours aux endroits que je rapèle, j'ai cru que puisque les autres parties suivront celle-ci, il y auroit plus d'ordre & de liaison entre elles, à supofer pour quelque tems ce que j'espère qui arivera.

AVERTISSEMENT.

PEU de tems après que ce Livre parut pour la première fois, je rencontrai par hazard un home riche qui ſortoit d'une maiſon pour entrer dans ſon caroſſe. Je viens, me dit-il, en paſſant d'entendre dire beaucoup de bien de votre *Hiſtoire des Tropes*. Il crut que les Tropes étoient un peuple. Cette aventure me fit faire réflexion à ce que bien d'autres perſones m'avoient déjà dit, que le titre de ce Livre n'étoit pas entendu de tout le monde; mais après y

avoir bien penſé, j'ai vu qu'on en pouvoit dire autant d'un grand nombre d'autres ouvrages auxquels les Auteurs ont conſervé le nom propre de la Science ou de l'Art dont ils ont traité.

D'ailleurs, le mot de Tropes n'eſt pas un terme que j'aie inventé, c'eſt un mot conu de toutes les perſones qui ont fait le cours ordinaire des études, & les autres qui étudient les belles-Lettres françoiſes trouvent ce mot dans toutes nos Rhétoriques.

Il n'y a point de Science ni d'Art qui ne ſoit déſigné par un nom particulier, & qui n'ait

des termes consacrés, inconus aux persones à qui ces Sciences & ces Arts sont étrangers. Les termes servent à abréger, à mettre de l'ordre & de la précision, quand une fois ils sont expliqués & entendus. Seulement la bienséance, & ce qu'on apèle l'*apropos*, exigent qu'on ne fasse usage de ces termes qu'avec des persones qui sont en état de les entendre, ou qui veulent s'en instruire, ou enfin quand il s'agit de la doctrine à laquelle ils apartiènent.

J'ai ajouté dans cette nouvelle édition, l'explication des noms que les Grammairiens do-

nent aux autres figures, tant à celles qu'ils apèlent *figures de dictions, dictionum figuræ*, qu'à celles qu'ils noment figures de pensées, *figuræ sententiarum.*

Cette addition ne sera pas inutile, du moins à une sorte de persones, & pour le prouver, je vais raconter en peu de mots ce qui y a doné lieu.

J'alai voir il y a quelque-tems un jeune home qui a bon esprit, & qui a aquis avec l'âge assez de lumières & d'expérience pour sentir qu'il lui seroit utile de revenir sur ses pas, & de relire les Auteurs classiques. Les jeunes gens qui comencent leurs

études, & qui en fourniſſent la carière, n'ont pas encore aſſez de conſiſtance, du moins comunément, pour être touchés des beautés des Auteurs qu'on leur fait lire, ni même pour en ſaiſir le ſens. Il ſeroit à ſouhaiter que le goût des plaiſirs & les ocupations de leur état leur laiſſaſſent le loiſir d'imiter le jeune home dont je parle.

Je le trouvai ſur Horace. Il avoit ſur ſon bureau l'Horace de M. Dacier, celui du P. Sanadon, & celui des *Variorum* avec les notes de Jean Bon. Il en étoit à l'Ode XIII. du Ve. Livre *Horrida tempeſtas*. Horace

au troiſième vers *nunc mare, nunc ſyluæ*, fait ce dernier mot de trois ſyllabes ſy-lu-æ. M. Dacier ne fait aucune remarque ſur ce vers ; le P. Sanadon ſe contente de dire qu'*Horace a fait ici ce mot de trois ſyllabes, & que ce n'eſt pas la première fois que ce Poëte l'a employé ainſi.* Jean Bon ajoute qu'Horace a fait ce mot de trois ſyllabes par Diérèſe; *per Diæreſin.* Mais qu'eſt-ce que faire un mot de trois ſyllabes par Diérèſe ? c'eſt ce que Jean Bon n'explique pas, me dit ce jeune home. Y a-t-il là quelque myſtère ? Ne vous en dit-il pas aſſez, lui répliquai-je, quand il

vous dit que le mot eſt ici de trois ſyllabes. Oui, me répondit il, ſi le Comentateur en demeuroit là ; mais il ajoute que c'eſt par *Dierèſe*, & voilà ce que je n'entends point. Dans un autre endroit il dit que c'eſt par *Aphérèſe*, ailleurs par *Epenthèſe*, &c.

Je voudrois bien, ajouta le jeune home, que puiſque ces termes ſont en uſage chez les Grammairiens, ils fuſſent expliqués dans quelque recueil où je puiſſe avoir recours au beſoin. Ce fut ce qui me fit venir la penſée d'ajouter l'explication de ces termes à celles des Tropes.

Come les Géomètres ont doné des noms particuliers aux diférentes ſortes d'angles, de triangles & de figures géométriques, angle obtus, angle adjacent, angles verticaux, triangle *iſoſcèle*, triangle *oxigone*, triangle *ſcalène*, triangle *amblygone*, &c. de même les Grammairiens ont doné des noms particuliers aux divers changemens qui arivent aux lettres & aux ſyllabes des mots. Le mot ne paroît pas alors ſous ſa forme ordinaire, il prend, pour ainſi dire, une nouvelle figure à laquelle les Grammairiens donent un nom particulier. J'ai cru qu'il

ne feroit pas inutile d'expliquer ici ces diférentes figures, en faveur des jeunes gens, qui en trouvent fouvent les noms dans leurs lectures, fans y trouver l'explication de ces noms.

On me dira peut être que je m'arrête ici quelquefois à des chofes trop aifées & trop comunes. Mais les jeunes gens, pour qui principalement ce livre a été fait, ne viènent pas dans le monde avec la conoiffance des chofes comunes, ils ont befoin de les aprendre, & l'on doit les leur montrer avec foin, fi l'on veut les faire paffer à la conoiffance de celles qui

ſont plus dificiles & plus élevées, parce que celles-ci ſupoſent néceſſairement celles-là. C'eſt dans le diſcernement de la liaiſon, de la dépendance, de l'enchaînement & de la ſubordination des conoiſſances, que conſiſte le talent du maître.

D'autres au contraire trouveront que ce Traité contient des réflexions qui ſont au-deſſus de la portée des jeunes gens, mais je les ſuplie d'obſerver que je ſupoſe toujours que les jeunes gens ont des maîtres. Mon objet eſt que les maîtres trouvent dans cet ouvrage les réflexions & les exemples dont ils peuvent

avoir beſoin, ſi ce n'eſt pour eux-mêmes, au moins pour leurs élèves. C'eſt enſuite aux maîtres à régler l'uſage de ces réflexions & de ces exemples, ſelon les lumières, les talens & la portée de l'eſprit de leurs diſciples. C'eſt cette conduite qui écarte les épines, qui done le goût des lettres; de là l'amour de la lecture, d'où naît néceſſairement l'inſtruction, & l'inſtruction fait le bon citoyen, quand un intérêt ſordide & mal entendu n'y forme pas d'opoſition.



ERRATA.

JE ne crois pas qu'il y ait de fautes typographiques dans cet ouvrage par l'atention des Imprimeurs, ou s'il y en a elles ne ſont pas bien conſidérables. Cependant, come il n'y a point encore en France de manière uniforme d'orthographier, je ne doute pas que chacun, ſelon ſes préjugés, ne trouve ici un grand nombre de fautes.

Mais, 1. mon cher Lecteur, avez-vous jamais médité ſur l'Orthographe? Si vous n'avez point fait de réflexions ſérieuſes ſur cette partie de la Grammaire, ſi vous n'avez qu'une orthographe de hazard & d'habitude, permettez-moi de vous prier de ne point vous arêter à la manière dont ce livre eſt orthographié, vous vous y acoutumerez inſenſiblement.

2. Etes-vous partiſan de ce qu'on apèle anciène orthographe? Prenez donc la peine de mettre des lettres doubles qui ne ſe prononcent point, dans tous les mots que vous trouverez écrits ſans ces doubles lettres. Ainſi, quoique ſelon vos principes il faille avoir égard à l'etymologie en écrivant, & que tous nos anciens auteurs, tels que Villehardouin, plus proches des ſources que nous, écriviſſent home, de *homo*, perſone de *perſona*, honeur de *honor*, doner de *donare*, naturèle de *naturalis*, &c. cependant ajoutez une *m* à *home*, & doublez les autres conſones, malgré l'étymologie & la prononciation, & donez le nom de novateurs à ceux qui ſuivent l'anciène pratique.

Ils vous diront peut-être que les lettres ſont des ſignes, que tout ſigne doit ſignifier quelque choſe, qu'ainſi une lettre double qui ne marque ni l'étymologie, ni la prononciation d'un mot,

eſt un ſigne qui ne ſignifie rien, n'importe : ajoutez-les toujours, ſatisfaites vos yeux, je ne veux rien qui vous bleſſe ; & pourvu que vous vous doniez la peine d'entrer dans le ſens de mes paroles, vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira des ſignes qui ſervent à l'exprimer.

Vous me direz peut-être que je me ſuis écarté de l'uſage préſent : mais je vous ſuplie d'obſerver. 1. Que je n'ai aucune manière d'écrire qui ne ſoit particulière, & qui ne ſoit autoriſée par l'exemple de pluſieurs auteurs de réputation.

2. Le P. Buſier prétend même que le grand nombre des Auteurs ſuit aujourd'hui la nouvèle orthographe, c'eſt à-dire qu'on ne ſuit plus exactement l'ancière. *J'ai trouvé la nouvèle orthographe*, dit-il, (Gramm. Franç. pag 388.) *dans plus des deux tiers des Livres qui s'impriment depuis dix ans.* Le P. Buſier nome les Auteurs de ces livres. Le P. Sanadon ajoute que depuis la ſuputation du P. Buſier le nombre des partiſans de la nouvèle orthographe *s'eſt beaucoup augmenté & s'augmente encore tous les jours.* (Poëſies d'Horace. Préface, page XVII.) Ainſi, mon cher Lecteur, je conviens que je m'éloigne de votre uſage ; mais ſelon le P. Buſier & le P. Sanadon, je me conforme à l'uſage le plus ſuivi.

3. Etes-vous partiſans de la nouvèle orthographe ? Vous trouverez ici à réformer.

Le parti de l'ancière orthographe & celui de la nouvèle ſe ſubdiviſent en bien des branches : de quelque côté que vous ſoyez, retranchez ou ajoutez toutes les lettres qu'il vous plaira, & ne me condânez qu'après que vous aurez vu mes raiſons dans mon Traité de l'Ortographe.

DES



DES TROPES

OU

DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

PREMIERE PARTIE.

Des Tropes en général.



ARTICLE PREMIER.

Idées générales des Figures.



AVANT que de parler des Tropes en particulier, je dois dire un mot des figures en général; puisque les Tropes ne sont qu'une espèce de figures.

On dit comunément que *les figures*

ſont des manières de parler éloignées de celles qui ſont naturèles & ordinaires: que *ce ſont de certains tours & de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en quelque choſe de la manière comune & ſimple de parler:* ce qui ne veut dire autre choſe, ſinon que les Figures ſont des manières de parler éloignées de celles qui ne ſont pas figurées, & qu'en un mot les Figures ſont des Figures, & ne ſont pas ce qui n'eſt pas Figures.

D'ailleurs, bien loin que les Figures ſoient des manières de parler éloignées de celles qui ſont naturèles & ordinaires, il n'y a rien de ſi naturel, de ſi ordinaire, & de ſi comun que les Figures dans le langage des homes. M. de Bretteville, après avoir dit que *les Figures ne ſont autre choſe que de certains tours d'expreſſion & de penſée dont on ne ſe ſert point comunément*, ajoute « qu'il n'y a rien » de ſi aiſé & de ſi naturel. J'ai pris » ſouvent plaiſir, dit-il, à entendre » des payſans s'entretenir avec des » Figures de diſcours ſi variées, ſi » vives, ſi éloignées du vulgaire,

Elоq. de la Chaire & du Barreau L. III. ch. 1.

» que j'avois honte d'avoir ſi long-
» tems étudié l'éloquence, voyant
» en eux une certaine Rhétorique de
» nature beaucoup plus perſuaſive,
» & plus éloquente que toutes nos
» Rhétoriques artificièles. «

En éfet, je ſuis perſuadé qu'il ſe fait plus de Figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'aſſemblées académiques. Ainſi, bien loin que les Figures s'éloignent du langage ordinaire des homes, ce ſeroient au contraire les façons de parler ſans Figures qui s'en éloigneroient, s'il étoit poſſible de faire un diſcours où il n'y eût que des expreſſions non figurées. Ce ſont encore les façons de parler recherchées, les Figures déplacées, & tirées de loin, qui s'écartent *de la manière comune & ſimple de parler*; come les parures afectées s'éloignent de la manière de s'habiller, qui eſt en uſage parmi les honêtes gens.

Les Apôtres étoient perſécutés, & ils ſoufroient patienment les perſécutions. Qu'y a-t-il de plus naturel & de moins éloigné du langage

ordinaire, que la peinture que fait S. Paul de cette ſituation & de cette conduite des Apôtres? * » On nous » maudit, & nous beniſſons : on » nous perſécute, & nous ſoufrons » la perſécution : on prononce des » blaſphèmes contre nous, & nous » répondons par des prières. « Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la ſimplicité, de la naïveté, & qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire; cependant elles contiènent une fort belle Figure qu'on apèle *antithèſe*, c'eſt-à-dire, oppoſition : *maudir* eſt opoſé à *benir*, *perſécuter* à *ſoufrir*, *blaſphêmes* à *prières*.

Il n'y a rien de plus comun que d'adreſſer la parole à ceux à qui l'on parle, & de leur faire des reproches quand on n'eſt pas content de leur conduite. ** *O Nation incrédule & méchante!* s'écrie Jeſus-Chriſt, *juſ-*

* Maledícimur, & benedícimus: perſecutiónem pátimur, & ſuſtinémus: blaſphemámur, & obſecrâmus. 1. *Cor.* c. 4. v. 12.

** O generátio incrédula & pervérſa, quo uſque ero vobiſcum! Quo uſque pátiar vos, *Matt.* c. 17. v. 16.

ques à quand ſerai-je avec vous! jusques à quand aurai-je à vous ſoufrir! C'eſt une Figure très-ſimple qu'on apèle *apoſtrophe*.

M. Flêchier au comencement de ſon Oraiſon funèbre de M. de Turène, voulant donner une idée générale des exploits de ſon Héros, dit » conduites d'armées, ſiéges de » places, priſes de villes, paſſages de » rivières, attaques hardies, retraites » honorables, campemens bien or- » donnés, combats ſoutenus, ba- » tailles gagnées, énemis vaincus par » la force, diſſipés par l'adreſſe, laſ- » ſés par une ſage & noble patience: » Où peut on trouver tant & de ſi » puiſſans exemples, que dans les » actions d'un home, &c. «

Oraiſ. funèb. de M. de Turène, *Exorde.*

Il me ſemble qu'il n'y a rien dans ces paroles qui s'éloigne du langage militaire le plus ſimple; c'eſt là cependant une Figure qu'on apèle *congeries*, amas, aſſemblage. M. Flêchier la termine en cet exemple, par une autre Figure qu'on apèle *interrogation*, qui eſt encore une façon de parler fort triviale dans le langage ordinaire.

Dans l'Andriène de Térence, Simon se croyant trompé par son fils, lui dit, *Quid ais omnium*... Que dis-tu le plus... vous voyez que la proposition n'est point entière, mais le sens fait voir que ce père vouloit dire à son fils ; *Que dis-tu le plus méchant de tous les homes*? Ces façons de parler dans lesquelles il est évident qu'il faut supléer des mots, pour achever d'exprimer une pensée que la vivacité de la passion se contente de faire entendre, sont fort ordinaires dans le langage des homes. On apèle cette figure *Ellipse*, c'est à dire, *omission*.

Andr. act. V. Sc. 3. v. 3.

Il y a, à la vérité, quelques Figures qui ne sont usitées que dans le style sublime : telle est la *prosopopée*, qui consiste à faire parler un mort, une personne absente, ou même les choses inanimées. »Ce tombeau s'ouvriroit, ces ossemens se rejoindroient pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais pour persone ? Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, & ne viens pas troubler ma paix, par la flaterie que j'ai

Or. f. funèbre de M. de Montausier.

» haïe. « C'est ainsi que M. Flêchier prévient ses auditeurs, & les assure par cette *prosopopée*, que la flaterie n'aura point de part dans l'éloge qu'il va faire de M. le Duc de Montausier.

Hors un petit nombre de figures semblables, réservées pour le style élevé, les autres se trouvent tous les jours dans le style le plus simple, & dans le langage le plus comun.

Qu'est-ce donc que les Figures? Ce mot se prend ici lui-même dans un sens figuré. C'est une métaphore. *Figure* dans le sens propre, est la forme extérieure d'un corps. Tous les corps sont étendus; mais outre cette propriété générale d'être étendus, ils ont encore chacun leur figure & leur forme particulière, qui fait que chaque corps paroît à nos yeux diférent d'un autre corps; il en est de même des expressions figurées; elles font d'abord conoître ce qu'on pense; elles ont d'abord cette propriété générale qui convient à toutes les phrases & à tous les assemblages de mot , & qui consiste

à ſignifier quelque choſe, en vertu de la conſtruction grammaticale ; mais de plus les expreſſions figurées ont encore une modification particulière qui leur eſt propre, & c'eſt en vertu de cette modification particulière, que l'on fait une eſpèce à part de chaque ſorte de figure.

L'antithèſe, par exemple, eſt diſtinguée des autres manières de parler, en ce que dans cet aſſemblage de mots qui forment l'antithèſe, les mots ſont oppoſés les uns aux autres ; ainſi quand on rencontre des exemples de ces ſortes d'opoſitions de mots, on les rapporte à l'antithèſe.

L'apoſtrophe eſt diférente des autres énonciations, parce que ce n'eſt que dans l'apoſtrophe qu'on adreſſe tout d'un coup la parole à quelque perſonne préſente, ou abſente, &c.

Ce n'eſt que dans la proſopopée que l'on fait parler les morts, les abſens, ou les êtres inanimés : il en eſt de même des autres figures, elles ont chacune leur caractère particulier, qui les diſtingue des autres aſſemblages de mots, qui font un ſens

dans le langage ordinaire des homes.

Les Grammairiens & les Rhéteurs ayant fait des obſervations ſur les diférentes manières de parler, ils ont fait des claſſes particulières de ces diférentes manières, afin de mettre plus d'ordre & d'arangement dans leurs réflèxions. Les manières de parler dans leſquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire conoitre ce qu'on penſe, ſont apelées ſimplement *phraſes, expreſſions, périodes;* mais celles qui expriment non ſeulement des penſées, mais encore des penſées énoncées d'une manière particulière qui leur donne un caractère propre, celles-là, dis je, ſont apelées *figures*, parce qu'elles paroiſſent, pour ainſi dire, ſous une forme particulière, & avec ce caractère propre qui les diſtingue les unes des autres, & de tout ce qui n'eſt que phraſe ou expreſſion.

M. de la Bruyère dit » qu'il y a » de certaines choſes dont la médio- » crité eſt inſuportable : la poéſie, » la muſique, la peinture, & le diſ- Caract. des ouvrages de l'eſprit.

» cours public. « Il n'y a point là de figure; c'est-à-dire, que toute cètte phrase ne fait autre chose qu'exprimer la pensée de M. de la Bruyère, sans avoir de plus un de ces tours qui ont un caractère particulier. Mais quand il ajoute, » Quel » suplice que d'entendre déclamer » pompeusement un froid discours, » ou prononcer de médiocres vers » avec emphase! « c'est la même pensée; mais de plus elle est exprimée sous la forme particulière de la surprise, de l'admiration, c'est une figure.

Imaginez-vous pour un moment une multitude de soldats, dont les uns n'ont que l'habit ordinaire qu'ils avoient avant leur engagement, & les autres ont l'habit uniforme de leur régiment: ceux-ci ont tous un habit qui les distingue, & qui fait conoitre de quel régiment ils sont; les uns sont habillés de rouge, les autres de bleu, de blanc, de jaune, &c. Il en est de même des assemblages de mots qui composent le discours; un lecteur instruit raporte un

tel mot, une telle phrase à une telle espèce de figure, selon qu'il y reconoît la forme, le signe, le caractère de cette figure; les phrases & les mots, qui n'ont la marque d'aucune figure particulière, sont come les soldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment: elles n'ont d'autres modifications que celles qui sont nécessaires pour faire conoitre ce qu'on pense.

Il ne faut point s'étoner si les figures, quand elles sont employées à propos, donent de la vivacité, de la force, ou de la grace au discours; car outre la propriété d'exprimer les pensées, come tous les autres assemblages de mots, elles ont encore, si j'ose parler ainsi, l'avantage de leur habit, je veux dire, de leur modification particulière, qui sert à réveiller l'atention, à plaire, ou à toucher.

Mais, quoique les figures bien placées embélissent le discours, & qu'elles soient, pour ainsi dire, le langage de l'imagination & des passions; il ne faut pas croire que le discours

ne tire ses beautés que des figures. Nous avons plusieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté consiste dans la pensée exprimée sans figure. Le père des trois Horaces ne sachant point encore le motif de la fuite de son fils, apprend avec douleur qu'il n'a pas résisté aux trois Curiaces.

* Corneille. Horaces. *Act. III. sc. 3.*

* *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?* lui dit Julie, *Qu'il mourût*, répond le père.

* Id. Nicomède. *Act. IV. sc. 3.*

* Dans une autre tragédie de Corneille, Prusias dit qu'en une occasion dont il s'agit, il veut se conduire en *père*, en *mari*. Ne soyez ni l'un ni l'autre, lui dit Nicomède :

PRUSIAS.
Et que dois-je être ?
NICOMEDE.
Roi.

Il n'y a point là de figure, & il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot : voici un exemple plus simple.

Malherbe. *l. 1. Paraphr. du Ps. CXLV.*

En vain pour satisfaire à nos lâches envies ;
Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies,

A souffrir des mépris, à ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous somes,
Véritablement homes,
Et meurent come nous.

Je pourois raporter un grand nombre d'exemples pareils, énoncés sans figure, & dont la pensée seule fait le prix. Ainsi, quand on dit que les figures embélissent le discours, on veut dire seulement, que dans les ocasions où les figures ne seroient point déplacées, le même fonds de pensée sera exprimé d'une manière ou plus vive ou plus noble, ou plus agréable par le secours des figures, que si on l'exprimoit sans figure.

De tout ce que je viens de dire, on peut former cette définition des figures : LES FIGURES sont des manières de parler distinctement des autres par une modification particulière, qui fait qu'on les réduit chacune à une espèce à part, & qui les rend, ou plus vives, ou plus nobles, ou plus agréables que les manières de parler, qui expriment le même fonds

de pensée, sans avoir d'autre modification particulière.

ARTICLE II.

Division des Figures.

Σχῆμα, ατος, forme, habit, attitude.

ON divise les figures en figures de pensées, *figúræ sententiárum, Schémata ;* & en figures de mots, *figúræ verbórum.* Il y a cette diférence, dit Cicéron, * entre les figures de pensées & les figures de mots, que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination ; elles ne consistent que dans la manière particulière de penser ou de sentir, ensorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on viène à changer les mots qui l'expriment. De quelque manière que M. Flêchier eût fait parler M.

* Inter conformatiónem verbórum & Sententiárum hoc ínterest, quòd verbórum tóllitur, si verba mutáris, sententiárum pérmanet, quibuscúmque verbis uti velis. *Cic. de Orat. L. III. n. 201. aliter LII.*

de Montaufier dans la profopopée que j'ai raportée ci-deffus, il auroit fait une profopopée. Au contraire, les figures de mots font telles que fi vous changez les paroles, la figure s'évanouit ; par exemple, lorfque parlant d'une armée navale, je dis qu'elle étoit compofée de cent *voiles ;* c'eft une figure de mots dont nous parlerons dans la fuite ; *voiles* eft là pour *vaiffeaux :* que fi je fubftitue le mot de *vaiffeaux* à celui de *voiles*, j'exprime également ma penfée ; mais il n'y a plus de figure.

ARTICLE III.

Divifion des figures de mots.

Il y a quatre diférentes fortes de figures qui regardent les mots.

1°. Celles que les Grammairiens apèlent *figures de diction :* elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les fyllabes des mots ; telle eft, par exemple, la fyncope, c'eft le retranchement

d'une lettre ou d'une ſyllabe au milieu d'un mot, *ſcuta virûm* pour *virórum*.

2°. Celles qui regardent uniquement la conſtruction ; par exemple, lorſqu'Horace parlant de Cléopatre, dit *monſtrum, quæ...* nous diſons en françois *la plupart des homes diſent*, & non pas *dit*. On fait alors la conſtruction ſelon le ſens. Cette figure s'apèle *ſyllepſe*. J'ai traité ailleurs de ces ſortes de figures, ainſi je n'en parlerai point ici.

L. 1. Od. 37. v. 21.

3°. Il y a quelques figures de mots, dans leſquelles les mots conſervent leur ſignification propre, telle eſt la répétition, &c. C'eſt aux Rhéteurs à parler de ces ſortes de figures, auſſi bien que des figures de penſées. Dans les unes & dans les autres, la figure ne conſiſte point dans le changement de ſignification des mots, ainſi elles ne ſont point de mon ſujet.

4°. Enfin il y a des figures de mots qu'on apèle *Tropes ;* les mots prènent par ces figures des ſignifications diférentes de leur ſignification propre.

Ce ſont là les figures dont j'entreprens de parler dans cette partie de la Grammaire.

ARTICLE IV.

Définition des Tropes.

LES Tropes ſont des figures par leſquelles on fait prendre à un mot une ſignification, qui n'eſt pas préciſément la ſignification propre de ce mot: ainſi pour entendre ce que c'eſt qu'un trope, il faut comencer par bien comprendre ce que c'eſt que la ſignification propre d'un mot; nous l'expliquerons bien-tôt.

Ces figures ſont apelées *tropes* du grec *tropos convérſio*, dont la racine eſt *trepo*, verto, *je tourne.* Elles ſont ainſi apelées, parce que quand on prend un mot dans le ſens figuré, on le tourne, pour ainſi dire, afin de lui faire ſignifier ce qu'il ne ſignifie point dans le ſens propre: *voiles* dans le ſens propre ne ſignifie point *vaiſſeaux*, les voiles ne ſont qu'une τρόπος τρέπω.

partie du vaiſſeau : cependant *voïles* ſe dit quelquefois pour *vaiſſeaux*, come nous l'avons déja remarqué.

Les tropes ſont des figures, puiſque ce ſont des manières de parler, qui, outre la propriété de faire conoître ce qu'on penſe, ſont encore diſtinguées par quelque diférence particulière, qui fait qu'on les raporte chacune à une eſpèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou diférence générale qui les rend tropes, & qui les diſtingue des autres figures : elle conſiſte en ce qu'un mot eſt pris dans une ſignification qui n'eſt pas préciſément ſa ſignification propre, mais de plus chaque trope difère d'un autre trope, & cette diférence particulière conſiſte dans la manière dont un mot s'écarte de ſa ſignification propre : par exemple, *Il n'y a plus de Pyrénées*, dit Louis XIV. d'immortèle mémoire, lorſque ſon petit-fils le Duc d'Anjou, aujourd'hui Philippe V. fut apelé à la Couronne d'Eſpagne. Louis XIV. vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abimées ou

anéanties ? nulement : persone n'entendit cette expression à la lettre, & dans le sens propre ; elle avoit un sens figuré. Boileau faisant allusion, à ce qu'en 1664. le Roi envoya au secours de l'Empereur des troupes qui défirent les Turcs, & encore à ce que Sa Majesté établit la compagnie des Indes, dit :

Quand je vois ta sagesse.........
Rendre à l'*Aigle* éperdu sa première vigueur, Discours au Roi.
La France sous tes loix maitriser la Fortune,
Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre *Neptune*......

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne se prènent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou diférence générale, qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais quelle espèce particulière de trope ? cela dépend de la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le sens propre, sont de hautes montagnes qui séparent la France & l'Espagne. *Il n'y a plus de Pyrénées*, c'est-à-dire,

plus de séparation, plus de division, plus de guerre : il n'y aura plus à l'avenir qu'une bone intelligence entre la France & l'Espagne : c'est une métonymie du signe, ou une métalepse : les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L'Aigle est le symbole de l'Empire; l'Empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries : ainsi, dans l'exemple que je viens de raporter, l'*aigle* signifie l'Allemagne. C'est le signe pour la chose signifiée : c'est une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer, il est pris dans le même exemple pour l'Ocean, pour la mer des Indes orientales & occidentales : c'est encore une métonymie. Nous remarquerons dans la suite ces diférences particulières qui font les diférentes espèces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manières diférentes, par lesquelles on done à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. *Aveugle* dans le sens propre, signifie une per-

ſone qui eſt privée de l'uſage de la vue : ſi je me ſers de ce mot pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, come quand Jeſus-Chriſt a dit, *les aveugles voient*, alors *aveugles* n'eſt plus dans le ſens propre, il eſt dans un ſens que les Philoſophes apèlent *ſens diviſé :* ce ſens diviſé eſt un trope, puiſqu'alors *aveugles* ſignifie ceux qui ont été aveugles, & non pas ceux qui le ſont. Ainſi outre les tropes dont on parle ordinairement, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile ni étranger à mon ſujet, d'expliquer encore ici les autres ſens dans leſquels un même mot peut être pris dans le diſcours.

Matt. c. XI. v. 5.







ARTICLE V.

Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit conoître les Tropes pour bien entendre les Auteurs, & pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire.

Au reste ce traité me paroît être une partie essentièle de la Grammaire; puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, & en quel sens ils sont employés dans le discours.

Il n'est pas possible de bien expliquer l'Auteur même le plus facile, sans avoir recours aux conoissances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des commençans, aussi-bien que les autres livres, sont pleins de mots pris dans des sens détournés & éloignés de la première signification de ces mots; par exemple:

Tityre, tu pátulæ, récubans ſub tégmine fagi, Virg. Ecl. 1. v. 1.
Sylvéſtrem, ténui, muſam meditáris, avénâ.

Vous méditez une Muſe, c'eſt-à-dire, *une chanſon*, *vous vous exercez à chanter*. Les Muſes étoient regardées dans le Paganiſme come les Déeſſes qui inſpiroient les Poëtes & les Muſiciens: ainſi *Muſe* ſe prend ici pour la chanſon même, c'eſt la cauſe pour l'éfet; c'eſt une métonymie particulière, qui étoit en uſage en latin; nous l'expliquerons dans la ſuite.

Avéna dans le ſens propre, veut dire de *l'Aveine*: mais parce que les Bergers ſe ſervirent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une ſorte de flute, come font encore les enfans à la campagne; de là par extenſion on a apelé *avéna* un chalumeau, une flute de Berger.

On trouve un grand nombre de ces ſortes de figures dans le Nouveau Teſtament, dans l'Imitation de J. C. dans les fables de Phèdre, en un mot, dans les livres mêmes qui ſont

écrits le plus ſimplement, & par leſquels on comence : ainſi je demeure toujours convaincu que cette partie n'eſt point étrangère à la Grammaire, & qu'un Grammairien doit avoir une conoiſſance détaillée des tropes.

Réponſe à une objection.

Je conviens, ſi l'on veut, qu'on peut bien parler ſans jamais avoir apris les noms particuliers de ces figures. Combien de perſones ſe ſervent d'expreſſion métaphoriques, ſans ſavoir préciſément ce que c'eſt que métaphore? C'eſt ainſi qu'il y avoit plus de 40. ans que le Bourgeois-Gentilhome *diſoit de la Proſe*, *ſans qu'il en ſût rien*. Ces conoiſſances ne ſont d'aucun uſage pour faire un compte, ni pour *bien conduire une maiſon*, come dit M^r. Jourdain, mais elles ſont utiles & néceſſaires à ceux qui ont beſoin de l'art de parler & d'écrire ; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on ſe forme des mots ; elles ſervent à démêler le vrai ſens des paroles, à rendre raiſon du diſcours, & donent de la préciſion & de la juſteſſe.

Molière Bourg. Gentil. act. II. sc. 4.

Ibid. act. III. sc. 3.

Les Sciences & les Arts ne ſont que

que des obſervations ſur la pratique : l'uſage & la pratique ont précédé toutes les ſciences & tous les arts ; mais les ſciences & les arts ont enſuite perfectioné la pratique. Si Molière n'avoit pas étudié lui-même les obſervations détaillées de l'art de parler & d'écrire, ſes pièces n'auroient été que des pièces informes, où le génie, à la vérité, auroit paru quelquefois ; mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la Comédie : ſes talens ont été perfectionnés par les obſervations, & c'eſt l'art même qui lui a apris à ſaiſir le ridicule d'un art déplacé.

On voit tous les jours des perſones qui chantent agréablement, ſans conoître les notes, les clés, ni les règles de la Muſique, elles ont chanté pendant bien des années des *ſol* & des *fa*, ſans le ſavoir ; faut il pour cela qu'elles rejètent les ſecours qu'elles peuvent tirer de la Muſique, pour perfectioner leur talent ?

Nos pères ont vêcu ſans conoître la circulation du ſang ; faut il négliger la conoiſſance de l'Anatomie ? & ne faut-il plus étudier la Phyſique,

parce qu'on a respiré pendant plusieurs siècles sans savoir que l'air eût de la pesanteur & de l'élasticité ? Tout a son tems & ses usages, & Molière nous déclare dans ses préfaces, qu'il ne se moque que des abus & du ridicule.

ARTICLE VI.

Sens Propre, Sens Figuré.

AVANT que d'entrer dans le détail de chaque Trope, il est nécessaire de bien comprendre la diférence qu'il y a entre le sens propre & le sens figuré.

Un mot est employé dans le discours, ou dans le sens propre, ou en général dans un sens figuré, quel que puisse être le nom que les Rhéteurs donent ensuite à ce sens figuré.

Le sens propre d'un mot, c'est la premièie signification du mot. Un mot est pris dans le sens propre, lorsqu'il signifie ce pourquoi il a été premiérement établi; par exemple: *Le*

feu brûle, la lumière nous éclaire, tous ces mots là ſont dans le ſens propre.

Mais quand un mot eſt pris dans un autre ſens, il paroît alors, pour ainſi dire, ſous une forme empruntée, ſous une figure qui n'eſt pas ſa figure naturèle, c'eſt-à-dire, celle qu'il a eue d'abord; alors on dit que ce mot eſt au figuré; par exemple: *Le feu de vos yeux, le feu de l'imagination, la lumière de l'eſprit, la clarté d'un diſcours.*

Maſque dans le ſens propre, ſignifie une ſorte de couverture de toile cirée ou de quelque autre matière, qu'on ſe met ſur le viſage pour ſe déguiſer ou pour ſe garantir des injures de l'air. Ce n'eſt point dans ce ſens propre que Malherbe prenoit le mot de *maſque*, lorſqu'il diſoit qu'à la Cour il y avoit plus de maſques que de viſages: *maſques* eſt là dans un ſens figuré, & ſe prend pour *perſones diſſimulées*, pour ceux qui cachent leurs véritables ſentimens, qui ſe démontent, pour ainſi dire, le viſage, & prènent des mines propres à mar-

quer une ſituation d'eſprit & de cœur toute autre que celle où ils ſont éfectivement.

Ce mot *voix*, (*vox*) a été d'abord établi pour ſignifier le ſon qui ſort de la bouche des animaux, & ſur-tout de la bouche des homes. On dit d'un home, qu'il a la voix mâle ou féminine, douce ou rude, claire ou enrouée, foible ou forte, enfin aigue, flexible, grêle, caſſée, &c. En toutes ces occaſions, *voix* eſt pris dans le ſens propre, c'eſt-à-dire, dans le ſens pour lequel ce mot a été d'abord établi : mais quand on dit que *le menſonge ne ſauroit étoufer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs*, alors *voix* eſt au figuré, il ſe prend pour *inſpiration intérieure*, *remords*, &c. On dit auſſi que *tant que le Peuple Juif écouta la voix de Dieu*, c'eſt-à-dire, tant qu'il obeit à ſes commandemens, *il en fut aſſiſté. Les brebis entendent la voix du Paſteur*, on ne veut pas dire ſeulement qu'elles reconoiſſent ſa voix, & la diſtinguent de la voix d'un autre home, ce qui ſeroit le ſens propre ; on veut marquer prin-

cipalement qu'elles lui obéïssent, ce qui est le sens figuré. *La voix du sang*, *la voix de la nature*, c'est-à dire, les mouvemens intérieurs que nous ressentons à l'occasion de quelque accident arrivé à un parent, &c. *La voix du peuple est la voix de Dieu*, c'est-à-dire, que le sentiment du peuple, dans les matières qui sont de son ressort, est le véritable sentiment.

C'est par la voix qu'on dit son avis dans les délibérations, dans les élections, dans les assemblées où il s'agit de juger; ensuite, par extension, on a apelé *voix*, le sentiment d'un particulier, d'un Juge; ainsi en ce sens, *voix* signifie *avis*, *opinion*, *sufrage*, *il a eu toutes les voix*, c'est-à dire, tous les sufrages; *briguer les voix*, *la pluralité des voix*; *il vaudroit mieux*, s'il étoit possible, *peser les voix que de les compter*, c'est-à dire, qu'il vaudroit mieux suivre l'avis de ceux qui sont les plus savans & les plus sensés, que de se laisser entraîner au sentiment aveugle du plus grand nombre.

Voix signifie aussi dans un sens éten-

du, *gémissement, prière. Dieu a écouté la voix de son peuple*, &c.

Tous ces diférens sens du mot *voix*, qui ne sont pas précisément le premier sens, qui seul est le sens propre, sont autant de sens figurés.

ARTICLE VII.

Réflexions générales sur le Sens Figuré.

I.

Origine du Sens Figuré.

LA liaison qu'il y a entre les idées accessoires, je veux dire, entre les idées qui ont raport les unes aux autres, est la source & le principe des divers sens figurés que l'on done aux mots. Les objets qui font sur nous des impressions, sont toujours acompagnés de diférentes circonstances qui nous frapent, & par lesquelles nous désignons souvent, ou les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'acompagner, ou ceux dont elle nous réveillent le souvenir. Le nom pro-

pre de l'idée acceſſoire eſt ſouvent plus préſent à l'imagination que le nom de l'idée principale, & ſouvent auſſi ces idées acceſſoires, déſignant les objets avec plus de circonſtances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De là le ſigne pour la choſe ſignifiée, la cauſe pour l'éfet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conſéquent, & les autres tropes dont je parlerai dans la ſuite. Come l'une de ces idées ne ſauroit être réveillée ſans exciter l'autre, il arrive que l'expreſſion figurée eſt auſſi facilement entendue que ſi l'on ſe ſervoit du mot propre; elle eſt même ordinairement plus vive & plus agréable quand elle eſt employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image; elle atache ou amuſe l'imagination & done aiſément à deviner à l'eſprit.

II.

Uſages ou éfets des Tropes.

1. Un des plus fréquens uſages des

tropes, c'eſt de réveiller une idée principale, par le moyen de quelque idée acceſſoire : c'eſt ainſi qu'on dit cent voiles pour cent vaiſſeaux; cent feux pour cent maiſons ; il aime la bouteille, c'eſt-à-dire, il aime le vin ; le fer pour l'épée ; la plume ou le ſtyle pour la manière d'écrire, &c.

2. Les tropes donent plus d'énergie à nos expreſſions. Quand nous ſomes vivement frapés de quelque penſée, nous nous exprimons rarement avec ſimplicité ; l'objet qui nous ocupe ſe préſente à nous, avec les idées acceſſoires qui l'accompagnent, nous prononçons les noms de ces images qui nous frapent, ainſi nous avons naturèlement recours aux tropes, d'où il arrive que nous feſons mieux ſentir aux autres ce que nous ſentons nous-même : de là vienent ces façons de parler, *il eſt enflamé de colère, il eſt tombé dans une erreur groſſière, flétrir la réputation, s'enivrer de plaiſir*, &c.

3. Les Tropes ornent le diſcours. M. Fléchier voulant parler de l'inſtruction qui diſpoſa M. le Duc de

Montausier à faire abjuration de l'hérésie, au lieu de dire simplement qu'il se fit instruire, que les ministres de J. C. lui aprirent les dogmes de la Religion Catholique, & lui découvrirent les erreurs de l'hérésie, s'exprime en ces termes : » tombez, » tombez, voiles importuns qui lui » couvrez la vérité de nos mystères : » & vous, Prêtres de Jesus-Christ, » prenez le glaive de la parole, & » coupez sagement jusqu'aux racines » de l'erreur, que la naissance & l'é- » ducation avoient fait croître dans » son ame. Mais par combien de liens » étoit-il retenu ?

Outre l'Apostrophe, figure de pensée, qui se trouve dans ces paroles, les Tropes en font le principal ornement : *Tombez voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, liens, retenu* ; toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement ocupée.

4. Les Tropes rendent le discours plus noble : les idées comunes auxquelles nous somes acoutumés, n'ex-

citent point en nous ce ſentiment d'admiration & de ſurpriſe, qui élève l'ame : en ces ocaſions on a recours aux idées acceſſoires, qui prêtent, pour ainſi dire, des habits plus nobles à ces idées comunes. *Tous les homes meurent également ;* voilà une penſée comune : Horace a dit :

Lib. 1. Od. 4.

Pállida mors, æquo pulſat pede páuperum tabérnas
Regùmque turres.

On fait la paraphraſe ſimple & naturèle que Malherbe a faite de ces vers.

Malherb. VI.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier ;
La cruèle qu'elle eſt ſe bouche les oreilles
Et nous laiſſe crier.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la garde qui veille aux barières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Au lieu de dire que c'eſt un Phé-

nicien, qui a inventé les caractères de l'écriture, ce qui feroit une expreſſion trop ſimple pour la Poëſie, Brébeuf a dit:

C'eſt de lui que nous vient cet art ingénieux, Pharſale, Lib. III.
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Doner de la couleur & du corps aux penſées. *

5. Les tropes ſont d'un grand uſage pour déguiſer des idées dures, déſagréables, triſtes, ou contraires à la modeſtie; on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémiſme, & dans celui de la périphraſe.

6. Enfin les tropes enrichiſſent une langue en multipliant l'uſage d'un même mot, ils donent à un mot une ſignification nouvèle, ſoit parce qu'on l'unit avec d'autres mots, auxquels ſouvent il ne ſe peut joindre dans le ſens propre, ſoit parce qu'on s'en ſert par extenſion & par reſſem-

* Phœníces primi, famæ ſi créditur, auſi
Manſúram, rúdibus, vocem ſignáre, figúris.
Lil. III. v. 220. *Lucan.*

blance, pour supléer aux termes qui manquent dans la langue.

Manière d'enseigner & d'étudier les belles lettres, par M. Rolin, tom. II. p. 246. & Cic. de Oratore, n. 155. aliter XXXVIII. Voss. inst. orat. L. IV. c. VI. n. 14.

Mais il ne faut pas croire avec quelques Savans, que les tropes n'aient *d'abord été inventés que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres*, & qu'ils aient *contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours, de même à peu près que les vêtemens ont été employés dans le comencement pour couvrir le corps & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embélir & à l'orner.* Je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui supléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier & le principal usage des tropes. D'ailleurs ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature, l'imagination a trop de part dans le langage & dans la conduite des homes, pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons d'un home qui marche avec trop de lenteur, qu'*il va plus lentement qu'une tortue*, d'un autre, qu'*il va plus vîte que le vent*, d'un passionné, qu'*il se laisse emporter au tor-*

rent de ses passions, &c. c'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images, nous en somes ocupés les premiers, & nous nous en servons ensuite pour mètre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les homes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas des termes propres pour exprimer ces idées, ni si l'expression figurée seroit plus agréable que l'expression propre, ils ont suivi les mouvemens de leur imagination, & ce que leur inspiroit le desir de faire sentir vivement aux autres ce qu'ils sentoient eux-mêmes vivement. Les Rhéteurs ont ensuite remarqué que telle expression étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure; en un mot, ils ont fait leurs observations sur le langage des homes.

Je prendrai la liberté à ce sujet, de m'aréter un moment sur une remarque de peu d'importance: c'est que pour faire voir que l'on *substitue quel-*

M. Rollin, Tome II. p. 246. *que fois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent*, ce qui est très véritable, Cicéron, Quintilien & M. Rollin, qui pense & qui parle come ces grands homes, disent que c'est *par empruut & par métaphore qu'on a apelé* gemma *le bourgeon de la vigne : parce*, disent-ils, *qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer*. Mais si nous en croyons les Etymologistes, *gemma* est le mot propre pour signifier le bourgeon de la vigne, & ç'a été ensuite par figure que les Latins ont doné ce nom aux perles & aux pierres précieuses. En efet, c'est toujours le plus comun & le plus conu qui est le propre, & qui se prête ensuite au sens figuré. Les laboureurs du pays Latin conoissoient les bourgeons des vignes & des arbres, & leur avoient doné un nom avant que d'avoir vu des perles & des pierres précieuses : mais come on dona ensuite par figure & par imitation ce même nom aux perles & aux pierres précieuses, & qu'aparemment Cicé-

Verbi translátio institùta est inòpiæ causâ,

ron, Quintilien & M. Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus conu, étoit le nom propre, & que le figuré étoit celui de ce qu'ils conoiſſoient moins.

III.

Ce qu'on doit obſerver, & ce qu'on doit éviter dans l'uſage des Tropes, & pourquoi ils plaiſent.

Les Tropes qui ne produiſent pas les éfets que je viens de remarquer,

frequentáta delectatiónis. Nam *gemmáre vites*, *luxúriem eſſe in herbis*, *lætas ſégetes*, étiam ruſtici dicunt. *Cic.* de Orator. L. III. n. 155. aliter XXXVIII.

Neceſſitáte rúſtici dicunt gemmam in vítibus. Quid enim dícerent aliud? *Quintil.* inſtit. orat. *lib.* VIII. *cap.* 6. Metaph.

Gemma eſt id quod in arbóribus tuméſcit cum párere incípiunt, à *geno*, id eſt, gigno: hinc Margaríta & deinceps omnis lapis pretióſus dícitur *gemma*..... quod habet quoque Peróttus, cujus hæc ſunt verba, » lapíllos » gemmas vocavêre à ſimilitúdine gemmá» rum quas in vítibus ſive arbóribus cérni» mus; gemmæ enim própriè ſunt púpuli quos

ſont défectueux. Ils doivent ſur-tout être clairs, faciles, ſe préſenter naturèlement, & n'être mis en œuvre qu'en tems & lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre, que l'afectation & le défaut de convenance. Molière dans ſes Précieuſes, nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expreſſions recherchées & déplacées. La convenance demande qu'on diſe ſimplement à un laquais, *donez des ſiéges*, ſans aler chercher le Les Préc. Rid. Sc. IX. détour de lui dire; *voiturez-nous ici les comodités de la converſation.* De plus, les idées acceſſoires ne jouent point, ſi j'oſe parler ainſi, dans le langage des Précieuſes de Molière, ou ne jouent point come elles jouent dans l'imagination d'un home ſenſé: *Le con-* Ibid. Sc. VI. *ſeiller des graces*, pour dire le miroir: Ibid. Sc. IX. *contentez l'envie qu'a ce fauteuil de vous embraſſer*, pour dire aſſéyez vous.

» primo vites emittunt; & gemmáre vites di-
» cuntur, dum gemmas emittunt.« *Martinii Lexicon*, voce *gemma*.

Gemma óculus vitis propriè. 2. gemma deinde generále nomen eſt lápidum pretioſórum. *Baſ. Fabri Theſaur.* v. *gemma*.

Toutes ces expreſſions tirées de loin & hors de leur place, marquent une trop grande contention d'eſprit, & font ſentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher : elles ne ſont pas, s'il eſt permis de parler ainſi, à l'uniſſon du bon ſens, je veux dire qu'elles ſont trop éloignées de la manière de penſer, de ceux qui ont l'eſprit droit & juſte, & qui ſentent les convenances. Ceux qui cherchent trop l'ornement dans le diſcours, tombent ſouvent dans ce défaut, ſans s'en apercevoir; ils ſe ſavent bon gré d'une expreſſion qui leur paroît brillante & qui leur a coûté, & ſe perſuadent que les autres en doivent être auſſi ſatisfaits qu'ils le ſont eux mêmes.

On ne doit donc ſe ſervir de Tropes que lorſqu'ils ſe préſentent naturèlement à l'eſprit ; qu'ils ſont tirés du ſujet ; que les idées acceſſoires les font naitre ; ou que les bienſéances les inſpirent : ils plaiſent alors, mais il ne faut point les aler chercher dans la vue de plaire.

Je ne crois donc pas que ces ſor-

Manière d'enseigner. T. II. p. 247. tes de figures *plaisent extrêmement*, *par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aler au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturèles, qui sont sous la main*, si l'on peut parler ainsi. Quoique ce soit là une pensée de Cicéron, adoptée par M. Rollin, je crois plûtôt que les expressions figurées donent de la grace au discours, parce que, come ces deux grands
Ib. p. 248. homes le remarquent, *elles donent du corps, pour ainsi dire, aux choses les plus spirituèles, & les font presque toucher au doigt & à l'œil par les images qu'elles en tracent à l'imagination;* en un mot, par les idées sensibles & accessoires.

IV.

Suite des Réflexions générales sur le Sens figuré.

1. Il n'y a peut-être point de mot qui ne se prène en quelque sens figuré, c'est-à dire, éloigné de sa signification propre & primitive.

Les mots les plus comuns & qui revienent souvent dans le discours, sont ceux qui sont pris le plus fre-

quemment dans un ſens figuré, & qui ont un plus grand nombre de ces ſortes de ſens : tels ſont *corps*, *ame*, *tête*, *couleur*, *avoir*, *faire*, &c.

II. Un mot ne conſerve pas dans la traduction tous les ſens figurés qu'il a dans la langue originale : chaque langue a des expreſſions figurées qui lui ſont particulières, ſoit parce que ces expreſſions ſont tirées de certains uſages établis dans un pays, & inconnus dans un autre ; ſoit par quelque autre raiſon purement arbitraire. Les diférens ſens figurés du mot *voix*, que nous avons remarqués, ne ſont pas tous en uſage en latin, on ne dit point *vox* pour ſufrage. Nous diſons *porter envie*, ce qui ne ſeroit pas entendu en latin par *ferre invidiam :* au contraire, *morem gerere alicui*, eſt une façon de parler latine, qui ne ſeroit pas entendue en françois, ſi on ſe contentoit de la rendre mot à mot, & que l'on traduisît, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, faire voir à quelqu'un qu'on ſe conforme à ſon goût, à ſa manière de vivre, être complaiſant, lui obéir. Il en eſt de

même de *vicem gérere*, *verba dare*, & d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, & que la pratique de la verſion interlinéaire aprendra.

Ainſi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expreſſion figurée, le traducteur trouve ſouvent que ſa langue n'adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expreſſion figurée de ſa propre langue, qui réponde, s'il eſt poſſible, à celle de ſon auteur.

Le but de ces ſortes de traductions, n'eſt que de faire entendre la penſée d'un auteur; ainſi on doit alors s'atacher à la penſée & non à la lettre, & parler come l'auteur lui-même auroit parlé, ſi la langue dans laquelle on le traduit avoit été ſa langue naturèle. Mais quand il s'agit de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire litéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.



V.

Observations sur les Dictionaires Latins-François.

Nos Dictionaires n'ont point assés remarqué ces diférences ; je veux dire, les divers sens que l'on done par figure à un même mot dans une même langue ; & les diférentes significations que celui qui traduit est obligé de doner à un même mot ou à une même expression, pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort diférentes que nos Dictionaires confondent ; ce qui les rend moins utiles & souvent nuisibles aux començans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple.

Porter, se rend en latin dans le sens propre par *ferre* : mais quand nous disons *porter envie*, *porter la parole*, *se porter bien ou mal*, &c, on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces façons de parler en latin : la langue latine a ses expressions particulières pour les exprimer ; *porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l'imagination de

celui qui parle latin : ainsi, quand on considère *porter*, tout seul & séparé des autres mots qui lui donent un sens figuré, on manqueroit d'exactitude dans les Dictionaires françois-latins, si l'on disoit d'abord simplement que *porter* se rend en latin par *ferre*, *invidére*, *álloqui*, *valére*, &c.

Pourquoi donc tombe-t-on dans la même faute dans les Dictionaires latins-françois, quand il s'agit de traduire un mot latin? Pourquoi joint-on à la signification propre d'un mot, quelqu'autre signification figurée qu'il n'a jamais tout seul en latin? La figure n'est que dans notre françois, parce que nous nous servons d'une autre image, & par conséquent de mots tout diférens ; par exemple : * *Mittere* signifie, dit on, envoyer, retenir, arêter, écrire, n'est-ce pas come si l'on disoit dans le Dictionaire françois latin, que *porter* se rend en latin par *ferre*, *invidére*, *álloqui*, *valére*? Jamais *mittere* n'a eu la signification de *retenir*, *d'arrêter*, *d'écrire* dans l'imagination d'un home qui

* Voyez le Dictionaire latin-françois, imprimé sous le nom du R. P. Tachart, en 1727, & quelques autres Dictionaires nouveaux.

parloit latin. Quand Térence a dit : * *lácrymas mitte*, & ** *missam iram fáciet* ; *mittere* avoit toujours dans son esprit la signification *d'envoyer :* envoyez loin de vous vos larmes, votre colère, come on renvoye tout ce dont on veut se défaire. Que si en ces ocasions nous disons plutôt, *retenez vos larmes, retenez votre colère*, c'est que pour exprimer ce sens, nous avons recours à une métaphore prise de l'action que l'on fait quand on retient un cheval avec le frein ; ou quand on empêche qu'une chose ne tombe ou ne s'échape. Ainsi il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j'ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d'un auteur, on doit rendre, s'il est possible, figure par figure, sans s'atacher à traduire litéralement ; mais quand il s'agit de doner l'intelligence d'une langue, ce qui est le but des dictionaires, on doit traduire litéralement, afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l'égard d'un certain mot ; autrement c'est

* Adelp. Act. 3. sc. 2. v. 37.

** Hec. Act. 5. sc. 2. v. 14.

tout confondre : les Dictionaires nous diront que *aqua* signifie *le feu*, de la même manière qu'ils nous disent que *mittere* veut dire *arêter*, *retenir*; car enfin les Latins crioient *aquas*, *aquas*, * c'est-à dire, *afférte aquas*, quand le feu avoit pris à la maison, & nous crions alors *au feu*, c'est-à-dire, acourez au feu pour aider à l'éteindre. Ainsi quand il s'agit d'aprendre la langue d'un auteur, il faut d'abord doner à un mot sa signification propre, c'est-à-dire, celle qu'il avoit dans l'imagination de l'auteur qui s'en est servi, & ensuite on le traduit, si l'on veut, selon la traduction des pensées, c'est-à-dire, à la manière dont on rend le même fonds de pensée, selon l'usage d'une autre langue.

* Territa vicinas, Téia clamat aquas. Prop. L. 4. El. 9. v. 32. *ad extinguéndum incendium*, inquit Beroaldus. Ibid.

Mittere ne signifie donc point en latin *retenir*, non plus que *péllere*, qui veut dire *chasser*. Si Térence a dit *lácrymas mitte*, Virgile a dit dans le même sens, *lácrymas dilécta pelle Creúsæ*. Chassez les larmes de Créüse, c'est-à-dire, les larmes que vous répandez pour l'amour de Créüse, cessez

En. 2. v. 785.

ſez de pleurer votre chère Créüſe, retenez les larmes que vous répandez pour l'amour d'elle, conſolez-vous.

Mittere ne veut pas dire non plus en latin *écrire*: & quand on trouve *mittere epiſtolam alicui*, cela veut dire dans le latin, *envoyer une lettre à quelqu'un*, & nous diſons plus ordinairement, *écrire une lettre à quelqu'un.* Je ne finirois point ſi je voulois raporter ici un plus grand nombre d'exemples du peu d'exactitude de nos meilleurs Dictionaires; *merces* punition, *nox* la mort, *pulvis* le bareau, &c.

Je voudrois donc que nos Dictionaires donaſſent d'abord à un mot latin la ſignification propre que ce mot avoit dans l'imagination des auteurs latins: qu'enſuite ils ajoutaſſent les divers ſens figurés que les Latins donoient à ce mot. Mais quand il arrive qu'un mot joint à un autre, forme une expreſſion figurée, un ſens, une penſée que nous rendons en notre langue, par une image diférente de celle qui étoit en

usage en latin ; alors je voudrois distinguer :

1. Si l'explication litérale qu'on a déja donée du mot latin, suffit pour faire entendre à la lettre l'expression figurée, ou la pensée litérale du latin ; en ce cas, je me contenterois de rendre la pensée à notre manière ; par exemple : *mittere* envoyer, *mitte iram*, retenez votre colère, *mittere epistolam alicui*, écrire une lettre à quelqu'un.

Provincia, Province, de *pro* ou *procul*, & de *vincire* lier, obliger, ou selon d'autres, de *vincere*, vaincre : c'étoit le nom générique que les Romains donoient aux pays dont ils s'étoient rendus maîtres hors de l'Italie. On dit dans le sens propre, *provinciam capere*, *suscipere*, prendre le gouvernement d'une province, en être fait gouverneur ; & on dit par métaphore, *provinciam suscipere*, être dans un emploi, dans une fonction, faire quelque entreprise. *Provinciam cepisti duram*, tu t'es chargé d'une mauvaise comission, d'un emploi dificile.

Ter. Phor. Act. 1. sc. 2.

2. Mais lorſque la façon de parler latine eſt trop éloignée de la françoiſe, & que la lettre n'en peut pas être aiſément entendue, les Dictionaires devroient l'expliquer d'abord litéralement, & enſuite ajouter la phraſe françoiſe qui répond à la latine ; par exemple : *laterem crudum laváre*, laver une brique crue, c'eſt-à dire, perdre ſon tems & ſa peine, perdre ſon latin. Qui laveroit une brique avant qu'elle fût cuite, ne feroit que de la boue, & perdroit la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *laváre* ait ſignifié en latin perdre, ni *later* tems ou peine.

Au reſte, il eſt évident que ces diverſes ſignifications qu'une langue done à un même mot d'une autre langue, ſont étrangères à ce mot dans la langue originale ; ainſi elles ne ſont point de mon ſujet : je traite ſeulement ici des diférens ſens que l'on done à un même mot dans une même langue, & non pas des diférentes images dont on peut ſe ſervir en traduiſant, pour exprimer le même fonds de penſée.

DES TROPES.

SECONDE PARTIE.

Des Tropes en particulier.

I.

LA CATACHRESE,

Abus, Extension, ou Imitation.

Κατάχρησις Abusio.

LES langues les plus riches n'ont point un assez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne soit que le signe propre de cette idée; ainsi l'on est souvent obligé d'emprunter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a le plus de raport à celle qu'on veut exprimer; par exemple: l'usage ordinaire est de clouer des fers sous les piés des chevaux, ce qui s'apèle *ferrer un cheval;* que s'il arive qu'au lieu de fer on se serve d'argent, on dit alors que les chevaux *sont ferrés*

d'argent, plutôt que d'inventer un nouveau mot qui ne feroit pas entendu : on ferre aussi d'argent une cassette, &c. alors *ferrer* signifie par extension, garnir d'argent au lieu de fer. On dit de même *aler à cheval sur un bâton*, c'est à dire, se mettre sur un bâton de la même manière qu'on se place à cheval.

Lúdere par impar; equitáre in arúndine longâ. Hor. 2. sat. 3. v. 24.

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau*, quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices: Virgile s'est servi d'*ædificáre*, bâtir, en parlant du cheval de Troie; & Cicéron a dit, *ædificáre classem*, bâtir une flote. Æn. 2. v. 16. Cic. pro lege Maniliâ. n. 4.

Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du Ciel*, & ces pains c'étoit la mâne : Moïse en la montrant dit aux Juifs, *voilà le pain que Dieu vous a doné pour vivre*. Ainsi la mâne fut apelée *pain* par extension. Exod. ch. XVI. v. 4. & 5.

Parricída, parricide, se dit en latin & en françois, non seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot; mais il se

dit encore par extenſion de celui qui fait mourir ſa mère, ou quelqu'un de ſes parens, ou enfin quelque perſone ſacrée.

Ainſi la Catachrèſe eſt un écart que certains mots font de leur première ſignification, pour en prendre un autre qui y a quelque raport, & c'eſt auſſi ce qu'on apèle *extenſion*: par exemple; *feuille* ſe dit par extenſion ou imitation des choſes qui ſont plates & minces, come les feuilles des plantes; on dit *une feuille de papier*, *une feuille de fer blanc*, *une feuille d'or*, *une feuille d'étain*, qu'on met derrière les miroirs: *une feuille de carton; le talc ſe lève par feuilles; les feuilles d'un paravent*, &c.

. La langue, qui eſt le principal organe de la parole, a doné ſon nom par métonymie & par exteuſion au mot générique dont on ſe ſert pour marquer les idiomes, le langage des diférentes nations: *langue latine*, *langue françoiſe*.

Glace, dans le ſens propre, c'eſt de l'eau gelée: ce mot ſignifie enſuite par imitation, par extenſion,

un verre poli, une glace de miroir, une glace de carosse.

Glace signifie encore une sorte de composition de sucre & de blanc d'œuf, que l'on coule sur les biscuits, ou que l'on met sur les fruits confits.

Enfin, *glace* se dit encore au pluriel, d'une sorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première signification, & n'ont retenu que celle qu'ils ont eue par extension : *florir*, *florissant*, se disoient autrefois des arbres & des plantes qui sont en fleurs ; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre, & *florir* au figuré : si ce n'est à l'infinitif, c'est au moins dans les autres modes de ce verbe ; alors il signifie être en crédit, en honneur, en réputation : *Petrarque florissoit* vers le milieu du XIV. siècle : *une armée florissante*, *un empire florissant.* » La langue grèque, dit Madame Dacier, se maintint encore » assez *florissante* jusqu'à la prise de » Constantinople, en 1453.

Prince, en latin *princeps*, ſignifioit ſeulement autrefois, premier, principal; mais aujourd'hui en françois il ſignifie, un ſouverain, ou une perſone de maiſon ſouveraine.

Le mot *Imperátor*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honeur que les ſoldats donoient dans le camp à leur Général, quand il s'étoit diſtingué par quelque expédition mémorable : on n'avoit ataché à ce mot aucune idée de ſouveraineté, du tems méme de Jules Céſar, qui avoit bien la réalité de ſouverain, mais qui gouvernoit ſous la forme de l'ancième République. Ce mot perdit ſon ancième ſignification vers la fin du règne d'Auguſte, ou peut-être même plus tard.

Le mot latin *ſuccúrrere*, que nous traduiſons par *ſecourir*, veut dire proprement *courir ſous* ou *ſur*. Cicéron s'en eſt ſervi pluſieurs fois en ce ſens; *ſuccúrram atque ſubibo. Quidquid* * *ſuccurrit libet ſcríbere*, & Sénèque dit, *óbvios, ſi nomen non ſuccúrrit, Dóminos ſalutámus ;* » lorſque nous ren-» controns quelqu'un, & que ſon nom

* Cic. ad Att. L. 14. Epiſt. 1. ſub. finem. Senec. Ep. III.

» ne nous vient pas dans l'esprit, » nous l'apelons Monsieur. « Cependant come il faut souvent se hâter & courir pour venir au secours de quelqu'un, on a doné insensiblement à ce mot par extension, le sens d'*aider* ou *secourir*.

Pétere, selon Perisonius, vient du grec *peto* & *petomai*, dont le premier signifie *tomber*, & l'autre *voler*; ensorte que ces verbes marquent une action qui se fait avec éfort & mouvement vers quelque objet; ainsi: πίτω πέτομαι Periz. in Sanct. min. lib. 4. c. 4. n. 46.

1. Le premier sens de *pétere*, c'est *aler vers*, *se porter avec ardeur* vers un objet; ensuite on done à ce mot par extension plusieurs autres sens, qui sont une suite du premier.

2. Il signifie *souhaiter d'avoir*, *briguer*, *demander*; pétere consulátum, *briguer le consulat*; pétere núptias alicújus, *rechercher une persone en mariage*.

3. *Aler prendre*; unde mihi petam cibum. Ter. Heaut 5. 2. 25.

4. *Aler vers quelqu'un*; & en conséquence *le fraper*, *l'ataquer*. Virgile a dit: *malo me Galatéa petit*, & Ecl. 3. v. 64.

Eleg. de nuce. v. 2. Ovide, *à pópulo saxis prætereúnte petor.*

5. Enfin *pétere* veut dire par extension, *aler en quelque lieu*, ensorte que ce lieu soit l'objet de nos demandes & de nos mouvemens. Les compagnons d'Enée, après leur naufrage, demandent à Didon qu'il leur soit permis de se mètre en état d'aler en Italie, dans le Latium, ou du moins d'aler trouver le Roi Aceste.

Virg. Æn. 1. v. 558.

— Itáliam læti Latiùmque petámus.
. . . .
At freta Sicániæ saltem sedesque parátas,
Unde huc advécti, regémque petámus Acésten.

La réponse de Didon est digne de remarque :

Seu vos Hespériam magnam Saturniáque arva,
Sive Erycis fines, regémque optátis Acésten.

où vous voyez qu'*optátis* explique *petámus.*

Virg. Æn. 12. v. 555. *Advértere* signifie *tourner vers* : *advértere agmen urbi*, tourner son ar-

mée vers la ville; *navem advértere*, tourner son vaisseau vers quelque endroit, y aborder: ensuite on l'a dit par métaphore de l'esprit; *advértere animum*, *advértere mentem*; tourner l'esprit vers quelque objet, faire atention, faire réflexion, considérer: on a même fait un mot composé de *ánimum* & d'*advértere*; *anim-advértere*, considérer, remarquer, examiner.

Mais parce qu'on tourne son esprit, son sentiment, vers ceux qui nous ont ofensés, & qu'on veut punir; on a doné ensuite par extension le sens de *punir* à *animadvértere*; *verbéribus animadvertébant in cives*; * ils tournoient leur ressentiment, leur colère, avec des verges contre les citoyens, c'est-à-dire, qu'ils condanoient au fouet les citoyens. Remarquez qu'*ánimus* se prend alors dans le sens de colère. * *Animus*, dit Faber, se prend souvent pour cette partie de l'ame, *quæ ímpetus habet & motus*.

* Saluste Catil. 51.

* Basil. Fab. Thes. v. *ánimus*.

Ira furor brevis est; ánimum rege, qui nisi paret

Hor. lib. 1. Epist. 2. v. 62.

Imperat; hunc frenis, hunc tu compésce caténâ.

Ces sortes d'extensions doivent être autorisées par l'usage d'une langue, & ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue; c'est à-dire, que le mot françois ou alemand, qui répond au mot latin, selon le sens propre, ne se prend pas toujours en françois ou en alemand dans le même sens figuré que l'on done au mot latin: *demander* répond à *pétere*; cependant nous ne disons point *demander* pour *ataquer*, ni pour *aler à*.

Oppidò dans son origine est le datif d'*óppidum*, ville; *óppido* pour *la ville*, au datif. Les laboureurs en s'entretenant ensemble, dit Festus, se demandoient l'un à l'autre, avez-vous fait bone récolte? *Sæpè respondebátur, quantùm vel ópido satis esset*; j'en aurois pour nourir toute la ville: & de là est venu qu'on a dit *óppido* adverbialement, pour beaucoup; *hinc in consuetúdinem venit ut dicerétur*, oppido *pro* valdè, multùm. *Festus.* v. Oppido.

Dont vient de *undè*, ou plutôt de *de undè*, come nous disons *delà*, *dedans*. *Aliquid déderis undè utátur*, donez-lui un peu d'argent dont il puisse vivre en le metant à profit: ce mot ne se prend plus aujourd'hui dans sa signification primitive; on ne dit pas la ville *dont je viens*, mais *d'où je viens*. Terence Adelph Act. 5. sc. 9. v. 24.

Propináre, boire à la santé de quelqu'un, est un mot purement grec, qui veut dire à la lettre *boire le premier*. Quand les anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, & faire à peu près à son égard ce que nous apelons *boire à la santé*; ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, & ensuite ils présentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire. * Cet

* Hîc Regína gravem gemmis auróque poposcit,
Implevítque mero páteram...........
— & in mensâ láticum libávit honórem,
Primáque libáto summo tenus áttigit ore:
Tum Bítiæ dedit incrépitans; ille ímpiger hausit
Spumántem páteram, & pleno se próluit auro.
Æn. I. 732.

usage s'est conservé en Flandre, en Holande, & dans le Nord : on fait l'essai, c'est-à-dire, qu'avant que de vous présenter le vase ; on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. De là, par extension, par imitation, on s'est servi de *propinàre* pour *livrer quelqu'un, le trahir pour faire plaisir à un autre ; le livrer, le doner* come on done la coupe à boire après avoir fait l'essai. *Je vous le livre*, dit Térence, en se servant par extension du mot *propíno*, *moquez-vous de lui tant qu'il vous plaira*, hunc vobis deridéndum propíno.

Ter. Eun. Act. 5. scène dern.

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette Grammaire, que la préposition supléoit aux raports qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots ; qu'elle marquoit un raport général ou une circonstance générale, qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition.

Or, ces raports ou circonstances générales sont presque infinies ; & le nombre des prépositions est extrê-

mement borné ; mais pour ſupléer à celles qui manquent, on done divers uſages à la même prépoſition.

Chaque prépoſition a ſa première ſignification, elle a ſa deſtination principale, ſon premier ſens propre ; & enſuite par extenſion, par imitation, par abus ; en un mot par catachrèſe, on la fait ſervir à marquer d'autres raports qui ont quelque analogie avec la deſtination principale de la prépoſition, & qui ſont ſuffiſament indiqués par le ſens du mot qui eſt lié à cette prépoſition ; par exemple :

La prépoſition *in* eſt une prépoſition de lieu, c'eſt-à-dire, que ſon premier uſage eſt de marquer la circonſtance générale d'être dans un lieu. *Céſar fut tué dans le ſénat*, *entrer dans une maiſon*, *ſerrer dans une caſſette*.

Enſuite on conſidère par métaphore les diférentes ſituations de l'eſprit & du corps, les diférens états de la fortune, en un mot les diférentes manières d'être, come autant de lieux où l'home peut ſe trouver ; &

alors on dit par extenſion, *être dans la joie, dans la crainte, dans le deſſein, dans la bone ou dans la mauvaiſe fortune, dans une parfaite ſanté, dans le déſordre, dans l'épée, dans la robe, dans le doute, &c.*

On ſe ſert auſſi de cette prépoſition pour marquer le tems : c'eſt encore par extenſion, par imitation ; on conſidère le tems come un lieu, *nolo me in témpore hoc videat ſenex*, c'eſt le dernier vers du quatrième acte de l'Andriène de Térence.

Ubi & *ibi* ſont des adverbes de lieu ; on les fait ſervir auſſi par imitation pour marquer le tems, *hæc ubi dicta*, après que ces mots furent dits, après ces paroles. *Non tu ibi natum? (objurgaſti)* n'alâtes-vous pas ſur le champ gronder votre fils? ne lui dîtes vous rien alors?

Virg. Æn. 1. v. 85. Térence, And. Act. 1. ſc. 1. v. 122.

On peut faire de pareilles obſervations ſur les autres prépoſitions, & ſur un grand nombre d'autres mots.

» La prépoſition *après*, dit M.
» l'Abé de Dangeau, * marque pre-
» mièrement poſtériorité de lieu en-
» tre des perſones ou des choſes :

* Feuille volante ſur la prépoſition *après*.

» *marcher après quelqu'un ; le valet court* » *après son maître ; les Conseillers sont* » *assis après les Présidens.*

Ensuite, considérant les honeurs, les richesses, &c. come des êtres réels, on a dit par imitation, *courir après les honeurs, soupirer après sa liberté.*

» *Après*, marque aussi postériorité » de tems, par une espèce d'exten- » sion de la quantité de lieu à celle du » tems. *Pierre est arrivé après Jaques.* » Quand un home marche après un » autre, il arive ordinairement plus » tard ; *après demain, après dîné*, &c.

» *Ce Tableau est fait d'après le Ti-* » *tien. Ce paysage est fait d'après na-* » *ture :* ces façons de parler ont ra- » port à la postériorité de tems. Le » Titien avoit fait le tableau avant » que le peintre le copiât ; la nature » avoit formé le paysage avant que » le peintre le représentât.

C'est ainsi que les prépositions latines *à* & *sub* marquent aussi le tems, come je l'ai fait voir en parlant des prépositions.

« Il me semble, dit M. l'Abé de

» Dangeau, qu'il feroit fort utile de » faire voir coment on eſt venu à doner tous ces divers uſages à un même mot; ce qui eſt comun à la plûpart des langues.

Le mot d'*heures* ὥρα, n'a ſignifié d'abord que le tems; enſuite par extenſion il a ſignifié les quatre ſaiſons de l'année. Lorſqu'Homère dit que *depuis le comencement des tems les heures veillent à la garde du haut Olympe*, & que *le ſoin des portes du ciel leur eſt confié*; Madame Dacier remarque qu'Homère apèle *les heures* ce que nous apelons *les ſaiſons*.

Iliad. L. V. Trad. pag. 224.

Rem. p. 278.

Herod. L. 2.

Hérodote dit que les Grecs ont pris des Babyloniens l'uſage de diviſer le jour en douze parties. Les Romains prirent enſuite cet uſage des Grecs, il ne fut introduit chez les Romains qu'après la première guerre punique: ce fut vers ce tems là que par une autre extenſion l'on donà le nom d'*heures* aux douze parties du jour, & aux douze parties de la nuit; celles-ci étoient diviſées en quatre veilles, dont chacune comprenoit trois heures.

Pline, L. 7. c. 60.

Dans le langage de l'Eglise, les jours de la semaine qui suivent le dimanche, sont apelés *féries* par extension.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes & des féries : les fêtes étoient des jours solemnels où l'on faisoit des jeux & des sacrifices avec pompe ; les féries étoient seulement des jours de repos où l'on s'abstenoit du travail. Festus prétend que ce mot vient *à feriéndis victimis.*

L'année chrétiène començoit autrefois au jour de Pâques ; ce qui étoit fondé sur ce passage de S. Paul : *Quómodo Christus resurréxit à mórtuis, ita & nos in novitáte vitæ ambulémus.* Rom. c. 6. v. 4.

L'Empereur Constantin ordona que l'on s'abstiendroit de toute œuvre servile pendant la quinzaine de Pâques, & que ces quinze jours seroient *féries* : cela fut exécuté du moins pour la première semaine ; ainsi tous les jours de cette première semaine furent *féries*. Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la seconde férie, ainsi des autres. L'on dona ensuite par extension, par

imitation, le nom de *férie seconde*; *troisième*, *quatrième*, &c. aux autres jours des semaines suivantes, pour éviter de leur doner les noms profanes des Dieux des payens.

C'est ainsi que chez les Juifs le nom de *sabat* (*sabatum*) qui signifie *repos*, fut doné au septième jour de la semaine, en mémoire de ce qu'en ce jour Dieu se reposa, pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux êtres : ensuite par extension on dona le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier*, *second*, *troisième*, &c. *prima*, *secunda*, &c. *sabbatórum*. *Sabatum* se dit aussi de la semaine. On dona encore ce nom à chaque septième année, qu'on apela *année sabatique*, & enfin à l'année qui arivoit après sept fois sept ans, c'étoit le jubilé des Juifs ; tems de rémission, de restitution, où chaque particulier rentroit dans ses anciens héritages aliénés, & où les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler*, signifie dans le sens propre ; *se transporter d'un lieu*

à un autre; mais enſuite dans combien de ſens figurés n'eſt-il pas employé par extenſion! Tout mouvement qui aboutit à quelque fin ; toute manière de procéder, de ſe conduire, d'ateindre à quelque but ; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont enſemble, s'exprime par le verbe *aler ; je vais*, ou *je vas ; aler à ſes fins*, *aler droit* au but : *il ira loin*, c'eſt-à-dire, il fera de grands progrès, *aler étudier*, *aler lire*, &c.

Devoir, veut dire dans le ſens propre, *être obligé par les loix à payer ou à faire quelque choſe :* on le dit enſuite par extenſion de tout ce qu'on doit faire par bienſéance, par politeſſe, *nous devons aprendre ce que nous devons aux autres, & ce que les autres nous doivent.*

Devoir ſe dit encore par extenſion de ce qui arivera, come ſi c'étoit une dette qui dût être payée : *je dois ſortir : inſtruiſez-vous de ce que vous êtes, de ce que vous n'êtes pas, & de ce que vous devez être*, c'eſt-à-dire, de ce que vous ſerez, de ce à quoi vous êtes deſtiné.

Notre verbe auxiliaire *avoir*, que nous avons pris des Italiens, vient dans son origine du verbe *habére*, avoir, posséder. César a dit qu'il envoya au devant toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province, *quem coactum habebat*. Il dit encore dans le même sens, *avoir les fermes tenues à bon marché*, c'est-à-dire, *avoir pris les fermes à bon marché*, *les tenir à bas prix*. Dans la suite on s'est écarté de cette signification propre d'*avoir*, & on a joint ce verbe par métaphore & par abus, à un supin, à un participe ou adjectif; ce sont des termes abstraits dont on parle come de choses réelles: *amávi*, j'ai aimé, *habeo amátum*; aimé est alors un supin, un nom qui marque le sentiment que le verbe signifie; je posséde le sentiment d'aimer, come un autre posséde sa montre. On est si fort acoutumé à ces façons de parler, qu'on ne fait plus atention à l'ancióne signification propre d'*avoir*; on lui en done une autre qui ne signifie *avoir* que par figure, & qui

Cæsar præmisit equitátum omnem, quem ex omni provinciâ coáctum habébat. Cesar de bello Gallico. L. 1.

Vectigália parvo prétio redempta habére. Idem ibid.

Nostram adolescéntiam habent despicátam. *Ter.* Eun. Act 2. sc. 3. v. 92.

marque en deux mots le même ſens que les Latins exprimoient en un ſeul mot. Nos Grammairiens qui ont toujours raporté notre Grammaire à la Grammaire latine, diſent qu'alors *avoir* eſt un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le ſupin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin ſignifie en un ſeul mot.

Etre, *avoir*, *faire*, ſont les idées les plus ſimples, les plus comunes, & les plus intéreſſantes pour l'home: or les homes parlent toujours de tout par comparaiſon à eux-mêmes; de là vient que ces mots ont été le plus détournés à des uſages diférens: *être aſſis*, *être aimé*, &c. *avoir de l'argent*, *avoir peur*, *avoir honte*, *avoir quelque choſe faite*, & en moins de mots *avoir fait*.

De plus, les homes réaliſent leurs abſtractions; ils en parlent par imitation, come ils parlent des objets réels: ainſi ils ſe ſont ſervis du mot *avoir* en parlant de choſes inanimées & de choſes abſtraites. On dit *cette ville a deux lieues de tour*, *cet ouvrage*

a des défauts ; les passions ont leur usage ; il a de l'esprit, il a de la vertu : & ensuite par imitation & par abus, *il a aimé, il a lu*, &c.

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent, & que la signification du prétérit n'est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait, qui représente une idée générale, l'être en général ; il y a des homes qui disent, *illud quod est, ibi habet hómines qui dicunt :* dans la bone latinité on prend un autre tour, come nous l'avons remarqué ailleurs.

Notre *il* dans ces façons de parler, répond au *res* des Latins : *Própiùs metum res fúerat*, la chose avoit été proche de la crainte : c'est-à-dire, il y avoit eu sujet de craindre. *Res ita se habet*, il est ainsi. *Res tua ágitur* : il s'agit de vos intérêts, &c.

T. Liv. L. 2. n. 25.

Ce n'est pas seulement la propriété d'*avoir*, qu'on a atribuée à des êtres inanimés & à des idées abstraites, on leur a aussi atribué celle

de

de *vouloir :* on dit *cela veut dire*, au lieu de *cela signifie ; un tel verbe veut un tel cas ; ce bois ne veut pas brûler ; cette clé ne veut pas tourner*, &c. Ces façons de parler figurées sont si ordinaires, qu'on ne s'aperçoit pas même de la figure.

La signification des mots ne leur a pas été donée dans une assemblée générale de chaque peuple, dont le résultat ait été signifiée à chaque particulier qui est venu dans le monde ; cela s'est fait insensiblement & par l'éducation : les enfans ont lié la signification des mots aux idées que l'usage leur a fait conoître que ces mots signifioient.

1. A mesure qu'on nous a doné du pain, & qu'on nous a prononcé le mot de *pain ;* d'un côté le pain a gravé par les yeux son image dans notre cerveau, & en a excité l'idée : d'un autre côté, le son du mot *pain* a fait aussi son impression par les oreilles, de sorte que ces deux idées accessoires, c'est à dire, excitées en nous en même tems, ne sauroient se réveiller séparément, sans que l'une excite l'autre.

2. Mais parce que la conoiſſance des autres mots qui ſignifient des abſtractions ou des opérations de l'eſprit, ne nous a pas été donée d'une manière auſſi ſenſible ; que d'ailleurs la vie des homes eſt courte, & qu'ils ſont plus ocupés de leurs beſoins & de leur bien étre, que de cultiver leur eſprit, & de perfectioner leur langage ; come il y a tant de variété & d'inconſtance dans leur ſituation, dans leur état, dans leur imagination, dans les diférentes relations qu'ils ont les uns avec les autres ; que par la dificulté que les homes trouvent à prendre les idées préciſes de ceux qui parlent, ils retranchent ou ajoutent preſque toujours à ce qu'on leur dit ; que d'ailleurs la mémoire n'eſt ni aſſez fidèle, ni aſſez ſcrupuleuſe pour retenir & rendre exactement les mêmes mots & les mêmes ſons, & que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation aſſez uniforme pour exprimer les ſons préciſément de la même manière ; enfin come les langues ne ſont point aſſez

fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde: de tout cela il est arivé que les enfans se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs pères, come ils se sont écartés de leur manière de vivre & de s'habiller; ils ont lié au même mot des idées diférentes & éloignées, ils ont doné à ce même mot des significations empruntées, & y ont ataché un tour diférent d'imagination: ainsi les mots n'ont pu garder long tems une simplicité qui les restraignit à un seul usage; c'est ce qui a causé plusieurs irrégularités aparentes dans la Grammaire & dans le régime des mots; on n'en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine, & de l'écart, pour ainsi dire, qu'un mot a fait de sa première signification & de son premier usage: ainsi cette figure mérite une attention particulière, elle règne en quelque sorte sur toutes les autres figures.

Avant que de finir cet article, je crois qu'il n'est pas inutile d'observer que la catachrèse n'est pas tou-

jours de la même eſpèce.

I. il y a la catachrèſe qui ſe fait lorſqu'on done à un mot une ſignification éloignée, qui n'eſt qu'une ſuite de la ſignification primitive; c'eſt ainſi que *ſuccúrrere* ſignifie aider, ſecourir : *Pétere*, ataquer : *Animadvértere*, punir: ce qui peut ſouvent être raporté à la métalepſe, dont nous parlerons dans la ſuite.

II. La ſeconde eſpèce de catachrèſe n'eſt proprement qu'une ſorte de métaphore, c'eſt lorſqu'il y a imitation & comparaiſon, come quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, &c.

II.

LA MÉTONYMIE.

Μετωνυμία. Changement de nom de μετὰ, qui dans la composition marque changement, & de ὄνομα, nom.

LE mot de *Métonymie* ſignifie tranſpoſition, ou changement de nom, un nom pour un autre.

En ce ſens cette figure comprend tous les autres tropes; car dans tous

ſes tropes, un mot n'étant pas pris dans le ſens qui lui eſt propre, il réveille une idée qui pouroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la ſuite ce qui diſtingue proprement la métonymie des autres tropes.

Les maîtres de l'art reſtraignent la métonymie aux uſages ſuivans.

I. LA CAUSE POUR L'ÉFET; par exemple : vivre de ſon travail, c'eſt à-dire, vivre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérès come la Déeſſe qui avoit fait ſortir le blé de la terre, & qui avoit apris aux homes la manière d'en faire du pain : ils croyoient que Bacchus étoit le Dieu qui avoit trouvé l'uſage du vin; ainſi ils donoient au blé le nom de *Cérès*, & au vin le nom de *Bacchus*; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les Poëtes : Virgile a dit, *un vieux Bacchus*, pour dire du vin vieux. *Impléntur véteris Bacchi.* Madame des Houlières a fait une balade dont le refrein eſt, Virg. Æn. I. v. 219.

L'amour languit ſans Bacchus & Cérès.

C'est la traduction de ce passage de Térence, *sine Cérere & Libero friget Venus*. C'est à-dire, qu'on ne songe guère à faire l'amour quand on n'a pas de quoi vivre. Virgile a dit:

Ter. Fun. Act. 4. sc. 5.

Tùm Cérerem corrûptam undis cerealiáque arma
Expédiunt fessi rerum.

Æn. 1. v. 181.

Scarron, dans sa traduction burlesque, se sert d'abord de la même figure; mais voyant bien que cette façon de parler ne seroit point entendue en notre langue, il en ajoute l'explication:

Lors fut des vaisseaux descendue
Toute la Cérès corompue;
En langage un peu plus humain;
C'est ce de quoi l'on fait du pain.

Scarron, Virgile travesti. L. 1.

Ovide a dit, qu'une lampe prête à s'éteindre se ralume quand on y verse Pallas, * c'est-à dire, de l'huile: ce fut Pallas, selon la fable, qui la pre-

* Cujus ab allóquiis ánima hæc moribúnda revíxit,
Ut vigil infusâ Pállade flamma solet. *Ovid.* Trist. L. IV. El. 5. v. 4.

mière fit sortir l'olivier de la terre, & enseigna aux homes l'art de faire de l'huile ; ainsi Pallas se prend pour l'huile, come Bacchus pour le vin.

On raporte à la même espèce de figure les façons de parler, où le nom des Dieux du Paganisme se prend pour la chose à quoi ils présidoient, quoiqu'ils n'en fussent pas les inventeurs. Jupiter se prend pour l'air, Vulcain pour le feu : ainsi pour dire, où vas-tu avec ta lanterne? Plaute a dit, *Quo ámbulas tu, qui Vulcánum in cornu conclúsum geris?* Où vas-tu toi qui portes Vulcain enfermé dans une corne? Et Virgile, *furit Vulcánus*; & encore au premier livre des Géorgiques, voulant parler du vin cuit ou du résiné que fait une ménagère de la campagne, il dit qu'elle se sert de Vulcain pour dissiper l'humidité du vin doux.

Plaut. Amph. Act. 1. sc. 1. v. 185.

Æn. 5. v. 662.

Aut dulcis musti Vulcàno décoquit humórem.

Georg. 1. v. 295.

Neptune se prend pour la mer;

Mars le Dieu de la guerre ſe prend ſouvent pour la guerre même, ou pour la fortune de la guerre, pour l'évènement des combats, l'ardeur, l'avantage des combatans. Les hiſtoriens diſent ſouvent qu'on a combatu avec un Mars égal, *æquo Marte pugnátum eſt*, c'eſt-à-dire, avec un avantage égal; *ancípiti Marte*, avec un ſuccès douteux : *vário Marte*, quand l'avantage eſt tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre.

C'eſt encore prendre la cauſe pour l'éfet, que de dire d'un Général ce qui, à la lettre, ne doit être entendu que de ſon armée; il en eſt de même lorſqu'on done le nom de l'auteur à ſes ouvrages: il a lu Cicéron, Horace, Virgile; c'eſt-à-dire, les ouvrages de Cicéron, &c.

Jeſus-Chriſt lui-même s'eſt ſervi de la métonymie en ce ſens, lorſqu'il a dit, parlant des Juifs : ils ont Moïſe & les Prophètes, c'eſt-à-dire, ils ont les livres de Moïſe & ceux des Prophètes.

Luc. c. XVI. ỳ. 29.

On done ſouvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage; on dit d'un drap

que c'eſt un *Van-Robais*, un *Rouſ-ſeau*, un *Pagnon*, c'eſt à-dire, un drap de la manufacture de Van-Robais, ou de celle de Rouſſeau, &c. C'eſt ainſi qu'on done le nom du peintre au tableau : on dit j'ai vu un beau *Rembrant*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d'un curieux en eſtampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'eſt-à dire, un grand nombre d'eſtampes gravées par Callot.

On trouve ſouvent dans l'Ecriture Sainte *Jacob*, *Iſraël*, *Juda*, qui ſont des noms de Patriarches, pris dans un ſens étendu pour marquer tout le Peuple Juif. M. Fléchier, parlant du ſage & vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit » cet home qui réjouiſ-» ſoit *Jacob* par ſes vertus & par ſes » exploits. « *Jacob*, c'eſt-à-dire, le Peuple Juif. Oraiſon funèbre de M. de Turène.

Au lieu du nom de l'éfet, on ſe ſert ſouvent du nom de la cauſe inſtrumentale qui ſert à le produire : ainſi pour dire que quelqu'un écrit bien, c'eſt-à-dire, qu'il forme bien

les caractères de l'écriture, on dit qu'*il a une belle main.*

La *plume* eſt auſſi une cauſe inſtrumentale de l'écriture, & par conſéquent de la compoſition; ainſi *plume* ſe dit par métonymie, de la manière de former les caractères de l'écriture, & de la manière de compoſer.

Plume ſe prend auſſi pour l'auteur même, *c'eſt une bone plume*, c'eſt-à-dire, c'eſt un auteur qui écrit bien: *c'eſt une de nos meilleures plumes*, c'eſt-à dire, un de nos meilleurs auteurs.

Style, ſignifie auſſi par figure la manière d'exprimer les penſées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture; l'une étoit *pingendo*, en peignant les lettres, ou ſur des feuilles d'arbres, ou ſur des peaux préparées, ou ſur la petite membrane intérieure de l'écorce de certains arbres; cette membrane s'apèle en latin *liber*, d'où vient *livre*; ou ſur de petites tablètes faites de l'arbriſſeau *papirus*, ou ſur de la toile, &c. Ils

écrivoient alors avec de petits roseaux, & dans la suite ils se servirent aussi de plumes come nous.

L'autre manière d'écrire des anciens, étoit *incidéndo*, en gravant les lettres sur des lames de plomb ou de cuivre; ou bien sur des tablètes de bois, enduites de cire. Or pour graver les lettres sur ces lames, ou sur ces tablètes, ils se servoient d'un poinçon, qui étoit pointu par un bout, & aplati par l'autre: la pointe servoit à graver, & l'extrémité aplatie servoit à éfacer; & c'est pour cela qu'Horace a dit *stylum vértere*, tourner le style, pour dire, *éfacer, coriger, retoucher à un ouvrage*. Ce poinçon s'apeloit *Stylus*, * Style, tel est le sens propre de ce mot; dans le sens figuré, il signifie la manière d'exprimer les pensées. C'est en ce sens que l'on dit, le style sublime, le style simple, le style médiocre, le style soutenu, le style grave, le style comique, le style poëtique, le style de la conversation, &c.

Lib. 1. sat. X. v. 72.

* De στῦλος Columna, columella, *petite colone.*

Outre toutes ces manières diférentes d'exprimer les pensées, ma-

nières qui doivent convenir aux ſujets dont on parle, & que pour cela on apèle ſtyle de convenance ; il y a encore le ſtyle perſonel : c'eſt la manière particulière dont chacun exprime ſes penſées. On dit d'un auteur que ſon ſtyle eſt clair & facile, ou au contraire, que ſon ſtyle eſt obſcur, embaraſſé, &c. on reconoît un auteur à ſon ſtyle, c'eſt-à-dire, à ſa manière d'écrire, come on reconoît un home à ſa voix, à ſes geſtes, & à ſa démarche.

Style ſe prend encore pour les diférentes manières de faire les procédures ſelon les diférens uſages établis en chaque juriſdiction : le ſtyle du Palais, le ſtyle du Conſeil, le ſtyle des Notaires, &c. Ce mot a encore pluſieurs autres uſages qui viènent par extenſion de ceux dont nous venons de parler.

Pinceau, outre ſon ſens propre ; ſe dit auſſi quelquefois par métonymie, come *plume* & *ſtyle* : on dit d'un habile peintre, que c'eſt un ſavant *pinceau*.

Voici encore quelques exemples

tirés de l'Ecriture Sainte, où la cause est prise pour l'éfet. *Si* * *peccaverit ánima, portábit iniquitátem suam*, elle portera son iniquité, c'est à dire, la peine de son iniquité. *Iram Dómini portábo quóniam peccávi*, où vous voyez que par la colère du Seigneur, il faut entendre la *peine* qui est une suite de la colère. *Non morabitur opus mercenárii tui apud te usque manè*, opus, *l'ouvrage*, c'est à dire, le salaire, la récompense qui est due à l'ouvrier à cause de son travail. Tobie a dit la même chose à son fils tout simplement: *Quicúmque tibi áliquid operátus fúerit, statim ei mercédem restitue, & merces mercenárii tui apud te omninò non remáneat.* Le Prophète Osée dit, que les Prêtres mangeront les péchés du peuple, *peccáta pópuli mei cómedent*, c'est à dire, les victimes ofertes pour les péchés.

* Levit. c. V. v. 1.

Mich. c. VII. v. 9.

Levit. c. XIX. v. 13.

Tob. c. IV. v. 15.

Osée, c. IV. v. 8.

II. L'ÉFET POUR LA CAUSE: come lorsqu'Ovide dit que le mont Pélion n'a point d'ombres, *nec habet Pélion ombras*; c'est à dire, qu'il n'a point d'arbres, qui sont la cause de l'ombre; *l'ombre*, qui est l'éfet des

Metam. L. XII. v. 513.

arbres, est prise ici pour les arbres mêmes.

Dans la Genèse, il est dit de Rébecca, que deux nations étoient en elle; * c'est à-dire, Esaü & Jacob, les pères de deux nations; Jacob des Juifs, Esaü des Iduméens.

Les Poëtes disent *la pâle mort, les pâles maladies*, la mort & les maladies rendent pâle. *Pallidámque Pyrénen*, la pâle fontaine de Pyrène: c'étoit une fontaine consacrée aux Muses. L'aplication à la poësie rend pâle, come toute autre aplication violente. Par la même raison Virgile a dit la triste vieillesse.

Perse. Prol.

Pallentes hábitant morbi trístisque Senéctus.

Æn. L. VI. v. 275.

Et Horace, *Pállida mors*. La mort, la maladie, & les fontaines consacrées aux Muses ne sont point pâles; mais elles produisent la pâleur: ainsi on done à la cause une épithète qui ne convient qu'à l'éfet.

Lib. I. Od. 4.

III. LE CONTENANT POUR LE

* Duæ gentes sunt in útero tuo, & duo pópuli ex ventre tuo dividéntur. *Gen.* c. XXV. v. 23.

CONTENU: come quand on dit, *il aime la bouteille*, c'est-à-dire, *il aime le vin*. Virgile dit que Didon ayant présenté à Bitias une coupe d'or pleine de vin, Bitias la prit & *se lava*, *s'arosa de cet or plein*; c'est à-dire, de la liqueur contenue dans cette coupe d'or.

. . . . ille ímpiger hausit Spumàntem páteram, & pleno se próluit auro. Æn. 1. v. 743.

Auro est pris pour la coupe, c'est la matière pour la chose qui en est faite, nous parlerons bien-tôt de cette espèce de figure, ensuite la coupe est prise pour le vin.

Le ciel, où les anges & les saints jouissent de la présence de Dieu, se prend souvent pour Dieu même: *Implorer le secours du ciel*; *grace au ciel*: *j'ai péché contre le ciel & contre vous*, dit l'enfant prodigue à son père. *Le ciel* se prend aussi pour les Dieux du Paganisme.

Pater peccavi in cœlum & coram te. Luc. c. XV. v. 18.

La terre se tut devant Alexandre; c'est à-dire, les peuples de la terre se soumirent à lui: *Rome désaprouva*

Siluit terra in conspectu ejus. Macab. L. I. c. I. v. 3.

la conduite d'Appius, c'eſt à-dire, les Romains déſaprouverent : *Toute l'Europe* s'eſt réjouie à la naiſſance du Dauphin ; c'eſt-à-dire, tous les ſouverains, tous les peuples de l'Europe ſe ſont réjouis.

Lucrèce a dit que les chiens de chaſſe mettoient *une forêt* en mouvement ; * où l'on voit qu'il prend la forêt pour les animaux qui ſont dans la forêt.

Un *nid* ſe prend auſſi pour les petits oiſeaux qui ſont encore au nid.

Carcer, priſon, ſe dit en latin d'un home qui mérite la priſon.

IV. LE NOM DU LIEU, où une choſe ſe fait, ſe prend POUR LA CHOSE MESME : on dit un *Caudebec*, au lieu de dire, un chapeau fait à Caudebec, ville de Normandie.

On dit de certaines étoſes, *c'eſt une Marſeille*, c'eſt-à-dire, une étoſe de la manufacture de Marſeille : *c'eſt une Perſe*, c'eſt-à dire, une toile peinte qui vient de Perſe.

* Sepíre plagis ſaltum canibúſque ciére. *Lucr.* L. V. v. 1250.

A propos de ces ſortes de noms ; j'obſerverai ici une mépriſe de M. Ménage, qui a été ſuivie par les auteurs du Dictionaire Univerſel, apelé comunément Dictionaire de Trévoux; c'eſt au ſujet d'une ſorte de lame d'épée qu'on apèle *Olinde :* les olindes nous viènent d'Alemagne, & ſur-tout de la ville de *Solingen*, dans le cercle de Weſtphalie : on prononce *Solengue.* Il y a aparence que c'eſt du nom de cette ville que les épées dont je parle, ont été apelées des *olindes* par abus. Le nom d'*olinde*, nom romaneſque, étoit déja conu, come le nom de *Silvie ;* ces ſortes d'abus ſont aſſez ordinaires en fait d'étymologie. Quoi qu'il en ſoit, M. Ménage & les auteurs du Dictionaire de Trévoux n'ont point rencontré heureuſement, quand ils ont dit *que les olindes ont été ainſi apelées de la ville d'Olinde dans le Bréſil*, *d'où* ils nous diſent que *ces ſortes de lames ſont venues.* Les ouvrages de fer ne viènent point de ce pays-là : il nous vient du Bréſil une ſorte de bois que nous apelons *bréſil*, il en

vient auſſi du ſucre, du tabac, du baume, de l'or, de l'argent, &c: mais on y porte le fer de l'Europe, & ſur-tout le fer travaillé.

La ville de Damas en Syrie, au pié du mont Liban, a doné ſon nom à une ſorte de ſabres ou de coûteaux qu'on y fait: *il a un vrai Damas*, c'eſt-à-dire, un ſabre ou un coûteau qui a été fait à Damas.

On done auſſi le nom de *Damas* à une ſorte d'étofe de ſoie, qui a été fabriquée originairement dans la ville de Damas; on a depuis imité cette ſorte d'étofe à Veniſe, à Gènes, à Lyon, &c. ainſi on dit *Damas de Veniſe, de Lyon*, &c. On done encore ce nom à une ſorte de prune, dont la peau eſt fleurie de façon qu'elle imite l'étofe dont nous venons de parler.

Fayence eſt une ville d'Italie dans la Romagne: on y a trouvé la manière de faire une ſorte de vaiſsèle de terre verniſſée, qu'on apèle *de la fayence*; on a dit enſuite par métonymie, qu'on fait de fort belles *fayences* en Holande, à Nevers, à Rouen, &c.

C'est ainsi que *le Lycée* se prend pour les disciples d'Aristote, ou pour la doctrine qu'Aristote enseignoit dans le Lycée. *Le Portique* se prend pour la Philosophie que Zénon enseignoit à ses disciples dans le Portique.

Le Lycée étoit un lieu près d'Athènes, où Aristote enseignoit la Philosophie en se promenant avec ses disciples ; ils furent apelés *Péripatétitiens* du grec *peripateo*, je me promène : *on ne pense point ainsi dans le Lycée*, c'est-à dire, que les disciples d'Aristote ne sont point de ce sentiment.

περιπατέω, ambulo animi causâ.

Les anciens avoient de magnifiques portiques publics où ils aloient se promener ; c'étoient des galeries basses, soutenues par des colones ou par des arcades, à peu près come la Place Royale de Paris, & come les cloîtres de certaines grandes maisons religieuses. Il y en avoit un entr'autres fort célèbre à Athènes, où le philosophe Zénon tenoit son école : ainsi par *le Portique* on entend souvent la philosophie de Zénon, la

doctrine des Stoïciens ; car les disciples de Zénon furent apelés *Stoïciens* du grec *stoa*, qui signifie *portique*. *Le Portique n'est pas toujours d'accord avec le Lycée*, c'est-à-dire, que les sentimens de Zénon ne sont pas toujours conformes à ceux d'Aristote.

Rousseau, pour dire que Cicéron dans sa maison de campagne méditoit la philosophie d'Aristote & celle de Zénon, s'explique en ces termes :

Rousseau, Liv. 2. ode 3.

C'est là que ce Romain, dont l'éloquente voix,
D'un joug presque certain, sauva sa République,
Fortifioit son cœur dans l'étude des loix,
Et du Lycée, & du Portique.

Académus laissa près d'Athènes un héritage où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu fut apelé *Académie*, du nom de son ancien possesseur ; de là la doctrine de Platon fut apelée *l'Académie*. On done aussi par extension le nom d'*Académie* à diférentes assemblées de savans qui

s'apliquent à cultiver les langues, les ſciences, ou les beaux arts.

Robert Sorbon, confeſſeur & aumônier de S. Louis, inſtitua dans l'Univerſité de Paris cette fameuſe école de Théologie, qui du nom de ſon fondateur eſt apelée *Sorbone :* le nom de *Sorbone* ſe prend auſſi par figure pour les Docteurs de Sorbone, ou pour les ſentimens qu'on y enſeigne : *La Sorbone enſeigne que la puiſſance Eccéſiaſtique ne peut ôter aux Rois les courones que Dieu a miſes ſur leurs têtes, ni diſpenſer leurs ſujets du ferment de fidélité.* Regnum meum non eſt de hoc mundo. Joan. c. XVIII. v. 36.

V. LE SIGNE POUR LA CHOSE SIGNIFIÉE.

Dans ma vieilleſſe languiſſante, Quinault. Phaéton, act. II. ſc. 5.
Le Sceptre que je tiens pèſe à ma main tremblante.

C'eſt à-dire, je ne ſuis plus dans un âge convenable pour me bien aquiter des ſoins que demande la Royauté. Ainſi le *Sceptre* ſe prend pour l'autorité royale ; *le bâton de Maréchal de France,* pour la dignité de

Maréchal de France ; *le chapeau de Cardinal*, & même simplement *le chapeau* se dit pour le Cardinalat.

L'épée se prend pour la profession militaire ; *la Robe* pour la Magistrature, & pour l'état de ceux qui suivent le bareau.

Corn. le Menteur, act. 1. sc. 1. v. 1.

A la fin j'ai quité la Robe pour l'Épée.

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe.

Cédant arma togæ ; concédat laúrea linguæ.

C'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, * que la paix l'emporte sur la guerre, & que les vertus civiles & pacifiques sont préférables aux vertus militaires.

Mezerai. Histoire de France, *in fol.* tom. 3. p. 900.

» La lance, dit Mézerai, étoit au» trefois la plus noble de toutes les » armes dont se servissent les Gen» tilshommes françois : « la quenouille étoit aussi plus souvent qu'au-

* More Poetárum locutus hoc intélligi vólui, bellum ac tumúltum paci atque ótio concessúrum. *Cic.* Orat. in Pison. n. 73, aliter xxx.

jourd'hui entre les mains des femmes : de là on dit en plusieurs ocasions *lance*, pour signifier un home, & *quenouille* pour marquer une femme : *fief qui tombe de lance en quenouille*, c'est à dire, fief qui passe des mâles aux femmes *Le Royaume de France ne tombe point en quenouille*, c'est à dire, qu'en France les femmes ne succèdent point à la courone : mais les Royaumes d'Espagne, d'Angleterre, & de Suède, tombent en quenouille : les femmes peuvent aussi succéder à l'Empire de Moscovie.

C'est ainsi que du tems des Romains les *faisceaux* se prenoient pour l'autorité consulaire ; les aigles romaines, pour les armées des Romains qui avoient des aigles pour enseignes. L'Aigle qui est le plus fort des oiseaux de proie, étoit le symbole de la victoire chez les Egyptiens.

Saluste a dit que Catilina, après avoir rangé son armée en bataille, fit un corps de réserve des autres enseignes, c'est-à-dire, des autres troupes qui lui restoient, *réliqua* Saluft. Catil.

ſigna in ſubsidiis árctiùs cóllocat.

On trouve ſouvent dans les auteurs latins *Pubes*, poil folet, pour dire *la jeuneſſe, les jeunes gens;* c'eſt ainſi que nous diſons familièrement à un jeune home, *vous êtes une jeune barbe;* c'eſt-à dire, vous n'avez pas encore aſſez d'expérience. *Canítíes*, les cheveux blancs, ſe prend auſſi pour la vieilleſſe. * *Non dedúces canítiem ejus ad ínferos.* ** *Deducétis canos meos cum dolóre ad ínferos.*

* 3. Reg. c. 2. v. 6.
** Gen. c. 42. v. 38.

Les divers ſymboles dont les anciens ſe ſont ſervis, & dont nous nous ſervons encore quelquefois pour marquer ou certaines Divinités, ou certaines nations, ou enfin les vices & les vertus, ces ſymboles, dis je, ſont ſouvent employés pour marquer la choſe dont ils ſont le ſymbole.

Boileau, Ode ſur la priſe de Namur.

En vain au *Lion* belgique
Il voit l'*Aigle* germanique
Uni ſous les *Léopards*.

Par *le Lion* belgique, le Poëte entend les Provinces-unies des pays-bas: par l'*Aigle* germanique, il entend l'Allemagne;

magne ; & par les *Léopards*, il déſigne l'Angleterre, qui a des léopards dans ſes armoiries.

Mais qui fait enfler la Sambre,
Sous les *Jumeaux* effrayés?

Id. ibid.

Sous *les Jumeaux*, c'eſt à-dire, à la fin du mois de mai & au comencement du mois de Juin Le roi aſſiégea Namur le 26 de Mai 1692. & la ville fut priſe au mois de Juin ſuivant. Chaque mois de l'année eſt déſigné par un ſigne vis à vis duquel le ſoleil ſe trouve depuis le 21. d'un mois ou environ, juſqu'au 21. du mois ſuivant.

Sunt Aries, Taurus, Gémini, Cancer, Leo, Virgo,
Libráque, Scórpius, Arcítenens, Caper, Amphora, Piſces.

Aries, le Bélier comence vers le 11. du mois de Mars, ainſi de ſuite.

» Les villes, les fleuves, les ré» gions & même les trois parties du » monde avoient autrefois leurs ſym» boles, qui étoient come les armoi-

Montf. Antiq. expliq. tom. III. p. 183.

» ries par lesquelles on les distinguoit
» les unes des autres.

Le trident est le symbole de Neptune: le pan est le symbole de Junon : l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix & de Minerve, Déesse des beaux arts : le laurier étoit le symbole de la victoire : les vainqueurs étoient couronés de laurier, même les vainqueurs dans les arts & dans les sciences, c'est-à-dire, ceux qui s'y distinguoient au-dessus des autres. Peut-être qu'on en usoit ainsi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit consacré à Apollon, Dieu de la poësie & des beaux arts. Les Poëtes étoient sous la protection d'Apollon & de Bacchus ; ainsi ils étoient couronés, quelquefois de laurier, & quelquefois de lierre, *doctárum ederæ præmia frôntium.*

Hor. l. 1. Od. 1. v. 29. Voy aussi le prologue de Perse.

La palme étoit aussi le symbole de la victoire. On dit d'un saint, qu'il a remporté la palme du martyre. Il y a dans cette expression une métonymie, *palme* se prend pour *victoire*, & de plus l'expression est métaphorique ; la victoire dont on

veut parler, eſt une victoire ſpirituèle.

» A l'autel de Jupiter, dit le P. de » Montfaucon, on mettoit des feuil- » les de hêtre : à celui d'Apollon, de » laurier : à celui de Minerve, d'oli- » vier : à l'autel de Vénus, de myrte : » à celui d'Hercule, de peuplier : à » celui de Bacchus, de lierre : à ce- » lui de Pan, des feuilles de pin. Antiq. Expliq. tom. 2. p. 129.

VI. LE NOM ABSTRAIT POUR LE CONCRET. J'explique dans un article exprès le ſens abſtrait & le ſens concret, j'obſerverai ſeulement ici que *blancheur* eſt un terme abſtrait ; mais quand je dis que *ce papier eſt blanc*, *blanc* eſt alors un terme concret. *Un nouvel eſclavage ſe forme tous les jours pour vous*, dit Horace, c'eſt à dire, vous avez tous les jours de nouveaux eſclaves. *Tibi ſérvitus creſcit nova. Sérvitus* eſt un abſtrait, au lieu de *ſervi*, ou *novi amatóres qui tibi ſerviant. Invídiâ major*, au deſſus de l'envie, c'eſt-à-dire, triomphant de mes envieux. Hor. liv. 2. Od. 8. v. 18. Hor. liv. 2. Od. 20.

Cuſtódia, garde, conſervation, ſe prend en latin pour ceux qui gar- Æn. l. IX. v. 266.

dent, *noctem custódia ducit insómnem.*

Spes, l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. *Spes quæ differtur affligit ánimam.*

Prov. c. XIII. v. 12.

Petitio, demande, se dit aussi pour la chose demandée. *Dedit mihi dóminùs petitiónem meam.*

1. Reg. c. 1. v. 27.

C'est ainsi que Phèdre a dit, *tua calámitas non sentiret*, c'est-à-dire, *tu calamitósus non sentires. Tua calamitas* est un terme abstrait, au lieu que *tu calamitósus* est le concret. *Credens colli longitúdinem* * pour *collum longum* : & encore *corvi stupor* ** qui est l'abstrait, pour *corvus stúpidus* qui est le concret. Virgile a dit de même, *ferri rigor* *** qui est l'abstrait, au lieu de *ferrum rígidum* qui est le concret.

Lib. 1. fab. 3.

* Ibid. fab. 8.

** Ibid. fab. 13.

*** Georg. l. 1. v. 143.

VII. Les parties du corps qui sont regardées come le siège des passions & des sentimens intérieurs, se prènent pour les sentimens mêmes : c'est ainsi qu'on dit *il a du cœur*, c'est-à-dire, du courage.

Observez que les anciens regardoient le cœur comme le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse : ainsi

habet cor * dans Plaute, ne veut pas dire come parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'eſprit; *vir cordâtus*, veut dire en latin *un home de ſens*, qui a un bon diſcernement.

* Cata eſt & cállida, habet cor. *Plaute.* Perſa. act. 4. ſc. 4. v. 71. Si eſt mihi cor. *Si j'ai de l'eſprit, de l'intelligence.* *Plaut.* Moſtel act. 1. ſc. 2. v. 3.

Cornutus, philoſophe Stoïcien, qui fut le maître de Perſe, & qui a été enſuite le comentateur de ce Poëte, fait cette remarque ſur ces paroles de la première ſatyre: *ſum petulánti ſplene cachinno.* » Phyſici dicunt hómines ſplene ridére, felle iráſci, » jécore amáre, corde ſápere & pul» móne jactári. « Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Perſe dit que le *ventre*, c'eſt à dire, la faim, le beſoin, *a fait aprendre aux pies & aux corbeaux à parler.*

Perſe. prolog.

La *cervèle* ſe prend auſſi pour l'eſprit, le jugement; *O la belle tête!* s'écrie le renard par Phèdre, *quel domage, elle n'a point de cervèle!* On dit d'un étourdi, que c'eſt une tête ſans *cervéle*: Ulyſſe dit à Euryale, ſelon la traduction de Madame Dacier, *jeune home, vous avez tout l'air d'un écervelé*: c'eſt-à dire, come elle l'explique dans ſes ſavantes remarques,

O quanta ſpecies! cérebrum non habet. Ph. l. 1, fab. 7.

Odiſſ. T. 2. p. 13.

vous avez tout l'air d'un home peu ſage: Au contraire, quand on dit, *c'eſt un home de tête, c'eſt une bone tête*, on veut dire que celui dont on parle, eſt un habile home, un home de jugement. *La tête lui a tourné*, c'eſt-à-dire, qu'il a perdu le bon ſens, la préſence d'eſprit. *Avoir de la tête*, ſe dit auſſi figurément d'un opiniâtre: *Tête de fer*, ſe dit d'un home apliqué ſans relâche, & encore d'un entêté.

La langue, qui eſt le principal organe de la parole, ſe prend pour la parole: *c'eſt une méchante langue*, c'eſt à dire, c'eſt un médiſant; *avoir la langue bien pendue*, c'eſt avoir le talent de la parole, c'eſt parler facilement.

VIII. Le nom du maître de la maiſon ſe prend auſſi pour la maiſon qu'il ocupe: Virgile a dit, *jam próximus ardet Ucálegon*, c'eſt à-dire, le feu a déja pris à la maiſon d'Ucalégon.

Æn. 2. v. 312.

On done auſſi aux pièces de monoie le nom du Souverain dont elles portent l'empreinte. *Ducéntos Philippos reddat aúreos:* qu'elle rende

Plaut. Bacchid. act. IV. ſc. 2. v. 8.

deux cens *Philipes* d'or : nous dirions deux cens *Louis* d'or.

Voilà les principales espèces de métonymie. Quelques-uns y ajoutent la métonymie, par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui suit, ou ce qui suit pour ce qui précède; c'est ce qu'on apèle l'Antécédent pour le Conséquent, ou le Conséquent pour l'Antécédent; on en trouvera des exemples dans la métalepse, qui n'est qu'une espèce de métonymie à laquelle on a doné un nom particulier : au lieu qu'à l'égard des autres espèces de métonymie, dont nous venons de parler, on se contente de dire métonymie de la cause pour l'éfet, métonymie du contenant pour le contenu, métonymie du signe, &c.



III.

LA MÉTALEPSE.

Μετάληψις. *Transmutátio*: μετὰ, trans λαμβάνω, cápio.

La Métalepse est une espèce de métonymie, par laquelle on explique ce qui suit pour faire entendre ce qui précède; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit: elle ouvre, pour ainsi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous passiez d'une idée à une autre, *ex álio in áliud viam præstat;* c'est l'antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l'antécédent, & c'est toujours le jeu des idées accessoires dont l'une réveille l'autre.

Inst. orat. l. VIII. c. 6.

Le partage des biens se fesoit souvent & se fait encore aujourd'hui, en tirant au sort: Josué se servit de cette manière de partager. *

* Cumque surrexíssent viri, ut pérgerent ad describendam terram, præcépit eis Jósue dicens; circuíte terram & describite eam ac revertímini ad me; ut hîc coram dómino, in Silo mittam vobis sortem. *Josué*, chap. XVIII. v. 8.

Le ſort précède le partage ; de là vient que *ſors* en latin ſe prend ſouvent pour le partage même, pour la portion qui eſt échue en partage ; c'eſt le nom de l'antécédent qui eſt doné au conſéquent.

Sors ſignifie encore jugement, arrêt, c'étoit le ſort qui décidoit chez les Romains, du rang daus lequel chaque cauſe devoit être plaidée : * ainſi quand on a dit *ſors* pour jugement, on a pris l'antécédent pour le conſéquent.

Sortes en latin ſe prend encore pour un oracle, ſoit parce qu'il y avoit des oracles qui ſe rendoient par le ſort, ſoit parce que les réponſes des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la deſ-

* Ex more románo non audiebántur cauſæ, niſi per ſortem ordinátæ Témpore enim quo cauſæ audiebántur, conveniébant omnes, unde & concílium: & ex ſorte diérum órdinem accipiébant, quo poſt dies triginta ſuas cauſas exequérentur, unde eſt *urnam movet.* Servius *in illud Virgilii.*

Nec vero hæ ſine ſorte datæ, ſine júdice ſedes. Æn. l. v. v. 431.

tinée, le partage, l'état de ceux qui les consultoient.

On croit avant que de parler; je crois, * dit le Prophète, & c'est pour cela que je parle. Il n'y a point là de métalepse: mais il y a une métalepse quand on se sert de *parler* ou de *dire* pour signifier *croire;* direz-vous après cela que je ne suis pas de vos amis? c'est-à-dire, croirez-vous? aurez-vous sujet de dire?

* Crédidi, propter quod locútus sum. Ps. 115. v. 1.

Cedo veut dire dans le sens propre, *je cède, je me rens:* cependant par une métalepse de l'antécédent pour le conséquent, *cedo* signifie souvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou *donnez:* cette signification vient de ce que quand quelqu'un veut nous parler, & que nous parlons toujours nous-mêmes, nous ne lui donnons pas le tems de s'expliquer: *écoutez moi,* nous dit il; hé bien je vous cède, je vous écoute, parlez; *cedo, dic.*

Quand on veut nous donner quelque chose, nous refusons souvent par civilité, on nous presse d'accepter, & enfin nous repondons *je vous*

cède, je vous obéis, je me rens, *donnez*, *cedo*, *da*; *cedo* qui est le plus poli de ces deux mots, est demeuré tout seul dans le langage ordinaire, sans être suivi de *dic* ou de *da* qu'on suprime par ellipse: *cedo* signifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots, selon le sens; c'est ce qui précède pour ce qui suit; & voilà pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle à une seule persone, ou à plusieurs: car tout l'usage de ce mot, dit un ancien Grammairien, c'est de demander pour soi, *cedo sibi poscit & est immobile.*

Cornel. Fronto. apud auctóres linguæ latínæ, p. 1335. v. cedò.

On raporte de même à la métalepse ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c'est-à-dire, il n'est pas reconnoissant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'est-à-dire, observez notre convention: *Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c'est-à-dire, ne nous en punissez point, acordez nous en le pardon: *Je ne vous conois pas*, c'est-à dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard come n'étant point.

Quem omnes mortáles ignórant & lucificant.

Plaute. Amphi. act. IV. sc. 3. v. 13.

Il a été, *il a vécu*, veut dire souvent *il est mort*; c'est l'antécédent pour le conséquent.

Rac. Mithrid. act. V. sc. dern.

. . . . . C'en est fait, Madame, & j'ai vêcu;

c'est à-dire, je me meurs.

Un mort est regreté par ses amis; ils voudroient qu'il fût encore en vie, ils souhaitent celui qu'ils ont perdu, ils le desirent: ce sentiment supose la mort, ou du moins l'absence de la persone qu'on regrète. Ainsi *la mort*, *la perte* ou *l'absence* sont l'antécédent; & *le desir*, *le regret* sont le conséquent. Or, en latin *desiderari*, être souhaité, se prend pour *être mort*, *être perdu*, *être absent*, c'est le conséquent pour l'antécédent, c'est une métalepse. *Ex parte Alexandri triginta omninò & duo*, ou selon d'autres, *trecenti omninò*, *ex peditibus desideráti sunt*; du côté d'Alexandre il n'y eut en tout que trois cens fantassins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens homes d'infanterie. *Nulla návis desiderabátur*: aucun vaisseau n'étoit désiré, c'est-à dire, aucun vaisseau ne

Q. Curt. l. III. c. 11. fin.

Cæsar.

périt, il n'y eut aucun vaisseau de perdu.

» Je vous avois promis que je ne » serois que cinq ou six jours à la » campagne, dit Horace à Mécénas, » & cependant j'y ai déja passé tout » le mois d'Août.

Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum,
Sextílem totum, mendax, desíderor.

Hor. l. I. ep. 7.

Où vous voyez que *desíderor* veut dire par métalepse, je suis absent de Rome, je me tiens à la campagne.

Par la même figure, *desiderári* signifie encore *manquer* (*deficere*) être tel que les autres aient besoin de nous. » Les Thébains, par des in» trigues particulières, n'ayant point » mis Epaminondas à la tête de leur » armée, reconurent bien-tôt le be» soin qu'ils avoient de son habileté » dans l'art militaire : « * *desiderári cœpta est Epaminóndæ diligéntia*. Cornélius Népos dit encore que Ménéclide jaloux de la gloire d'Epaminondas, exhortoit continuèlement les Thébains à la paix, afin qu'ils ne sentissent point le besoin qu'ils

Corn. Nep. Epam. c. 7. ib. c. 5.

avoient de ce général. *Hortári ſolébat Thebános, ut pacem bello anteferrent, ne illius imperatóris opera deſiderarétur.*

La métalepſe ſe fait donc lorſqu'on paſſe come par degrés d'une ſignification à une autre : par exemple, quand Virgile a dit, après quelques épis, c'eſt à dire, après quelques années : les épis ſupoſent le tems de la moiſſon, le tems de la moiſſon ſupoſe l'été, & l'été ſupoſe la révolution de l'année. Les Poëtes prènent les hivers, les étés, les moiſſons, les autones, & tout ce qui n'arive qu'une fois en une année, pour l'année même. Nous diſons dans le diſcours ordinaire, *c'eſt un vin de quatre feuilles*, pour dire, c'eſt un vin de quatre ans ; & dans les coutumes on trouve *bois de quatre feuilles*, c'eſt à-dire, bois de quatre années.

Poſt. áliquot mea regna videns mirábor ariſtas. *Virg.* Ecl. 1. v. 70.

Cout. de Loudun, tit. 14. art. 3.

Ainſi le nom des diférentes opérations de l'agriculture ſe prend pour le tems de ces opérations, c'eſt le conſéquent pour l'antécédent, la moiſſon ſe prend pour le tems de la moiſſon, la vendange pour le tems

de la vendange ; *il est mort pendant la moisson* c'est à-dire, dans le tems de la moisson. La moisson se fait ordinairement dans le mois d'Août, ainsi par métonymie ou métalepse, on apèle la moisson l'*Août*, qu'on prononce l'*oû*, alors le tems dans lequel une chose se fait, se prend pour la chose même, & toujours à cause de la liaison que les idées accessoires ont entre elles.

On raporte aussi à cette figure ces façons de parler des Poëtes, par lesquelles ils prènent l'antécédent pour le conséquent, lorsqu'au lieu d'une description, ils nous mètent devant les yeux le fait que la description supose.

» O Ménalque ! si nous vous per» dions, dit Virgile, * qui émaille» roit la terre de fleurs ? qui feroit » couler les fontaines sous une om» bre verdoyante ? « C'est à-dire, qui chanteroit la terre émaillée de fleurs ? Qui nous en feroit des des-

* Quis cáneret nymphas ? Quis humum floréntibus herbis Spárgeret, aut víridi fontes indúceret umbrâ ? *Virg.* Ecl. IV. v. 19.

criptions auſſi vives & auſſi riantes que celles que vous en faites ? Qui nous peindroit come vous ces ruiſſeaux qui coulent ſous une ombre verte ?

Le même Poëte a dit, * que » Silène envelopa chacune des ſœurs » de Phaéton avec une écorce amère, » & fit ſortir de terre de grands peu» pliers ; « c'eſt-à-dire, que Silène chanta d'une manière ſi vive la métamorphoſe des ſœurs de Phaéton en peuplier, qu'on croyoit voir ce changement. Ces façons de parler peuvent être raportées à l'hypotypoſe dont nous parlerons dans la ſuite.

* Tum Phaetontíadas muſco circúmdat amáræ
Córticis, atque ſolo procéras érigit alnos.
Virg. Ecl. VI. v. 62.



IV.

LA SYNECDOQUE.*

LE terme de *Synecdoque* signifie compréhension, conception : en éfet dans la Synecdoque on fait concevoir à l'esprit plus ou moins que le

Συνεκδοχὴ Compréhension.

* On écrit ordinairement *Synecdoche*, voici les raisons qui me déterminent à écrire *Synecdoque*.

1°. Ce mot n'est point un mot vulgaire qui soit dans la bouche des gens du monde, ensorte qu'on puisse les consulter pour conoître l'usage qu'il faut suivre par raport à la prononciation de ce mot.

2°. Les gens de lettres que j'ai consultés le prononcent diféremment, les uns disent *Synecdoche* à la françoise, come *Roche*, & les autres soutiènent avec Richelet, qu'on doit prononcer *Synecdoque*.

3°. Ce mot est tout grec Συνεκδοχὴ ; il faut donc le prononcer en conservant au χ sa prononciation originale, c'est ainsi qu'on prononce & qu'on écrit ἐποχὴ ; *Monarque* μονάρχης & ἀνάρχης ; Pentateuque, πεντατευχος ; *Andromaque*, Ἀνδρομάχη, *Télémaque*, Τηλέμαχος, &c On conserve la même prononciation dans *Echo*, Ηχὼ ; Ecole, *Schola* Σχολὴ, &c.

Je crois donc que synecdoque étant un mot

mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre.

Quand au lieu de dire d'un home qu'il aime *le vin*, je dis qu'il aime la bouteille, c'est une simple métonymie, c'est un nom pour un autre: mais quand je dis *cent voiles* pour cent vaisseaux, non seulement je prens un nom pour un autre, mais je done au mot *voiles* une signification plus étendue que celle qu'il a dans le sens propre; je prens la partie pour le tout.

La Synecdoque est donc une es-

scientifique qui n'est point dans l'usage vulgaire, il faut l'écrire d'une manière qui n'induise pas à une prononciation peu convenable à son origine.

4°. L'usage de rendre par *ch* le χ des Grecs, a introduit une prononciation françoise dans plusieurs mots que nous avons pris des Grecs. Cès mots étant devenus comuns, & l'usage ayant fixé la manière de les prononcer & de les écrire, respectons l'usage, prononçons *catéchisme*, *machine*, *chimère*, *Archidiacre*, *Architecte*, &c. come nous prononçons *chi* dans les mots françois: mais encore un coup *Synecdoque* n'est point un mot vulgaire, écrivons donc & prononçons Synecdoque.

pèce de métonymie, par laquelle on done une ſignification particulière à un mot, qui dans le ſens propre a une ſignification plus générale; ou au contraire, on done une ſignification générale à un mot qui dans le ſens propre n'a qu'une ſignification particulière. En un mot, dans la métonymie je prens un nom pour un autre, au lieu que dans la ſynecdoque, je prens le *plus* pour le *moins*, ou le *moins* pour le *plus*.

Voici les diférentes ſortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

I. SYNECDOQUE DU GENRE: come quand on dit *les mortels* pour les homes, le terme de *mortels* devroit pourtant comprendre auſſi les animaux qui ſont ſujets à la mort auſſi bien que nous: ainſi, quand par les *mortels* on n'entend que les homes, c'eſt une ſynecdoque du genre: on dit *le plus* pour *le moins*.

Dans l'Ecriture Sainte, *créature* ne ſignifie ordinairement que les homes; c'eſt encore ce qu'on apèle la ſynecdoque du genre, parce qu'alors un

Eúntes in mundum univérſum prædicáte evangélium omni creatúræ. *Marc.* c. 15. v. 16.

mot générique ne s'entend que d'une espèce particulière : *créature* est un mot générique, puisqu'il comprend toutes les espèces de choses créées, les arbres, les animaux, les métaux, &c. Ainsi lorsqu'il ne s'entend que des homes, c'est une synecdoque du genre, c'est-à-dire, que sous le nom du genre, on ne conçoit, on n'exprime qu'une espèce particulière ; on restraint le mot générique à la simple signification d'un mot qui ne marque qu'une espèce.

Nombre est un mot qui se dit de tout assemblage d'unités : les Latins se sont quelquefois servis de ce mot en le restraignant à une espèce particulière.

ῥυθμός

1. Pour marquer l'harmonie, le chant : il y a dans le chant une proportion qui se compte. Les Grecs apèlent aussi *ruthmos* tout ce qui se fait avec une certaine proportion : *Quidquid certo modo & ratióne fit.*

Virg. Ecl. IX. v. 45.

. . . . Números mémini, si verba tenérem.

» Je me souviens de la mesure, » de l'harmonie, de la cadence, du

» chant, de l'air; mais je n'ai pas » retenu les paroles.

2. *Númerus* ſe prend encore en particulier pour les vers; parce qu'en éfet les vers ſont compoſés d'un certain nombre de piés ou de ſyllabes: *Scribimus numéros*, nous feſons des vers. Perſe ſat. 1. v. 3.

3. En françois nous nous ſervons auſſi de *nombre* ou de *nombreux*, pour marquer une certaine harmonie, certaines meſures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l'oreille un air, un vers, une période, un diſcours. Il y a un certain nombre qui rend les périodes harmonieuſes. On dit d'une période qu'elle eſt fort nombreuſe, *numeróſa orátio*; c'eſt-à dire, que le nombre des ſyllabes qui la compoſent eſt ſi bien diſtribué, que l'oreille en eſt frapée agréablement: *númerus* a auſſi cette ſignification en latin. *In oratióne* númerus *latinè*, *græcè* ῥυθμὸς, *inéſſe dicitur*. . . . . . *Ad capiéndas aures*, ajoute Cicéron, *númeri ab oratóre quærúntur*: & plus bas il s'exprime en ces termes: *Ariſtóteles verſum in oratióne vetat eſſe*,

Cic. Orat. n. LVIII. *aliter* 198. &c.

Cic. Orat. n. LI. *aliter* 170. 171. 172.

númerum jubet. Ariſtote ne veut point qu'il ſe trouve un vers dans la proſe, c'eſt-à dire, qu'il ne veut point que lorſqu'on écrit en proſe, il ſe trouve dans le diſcours le même aſſemblage de piés, ou le même nombre de ſyllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la proſe ait de l'harmonie; mais une harmonie qui lui ſoit particulière, quoiqu'elle dépende également du nombre des ſyllabes & de l'arangement des mots.

II. Il y a au contraire la Synecdoque de l'espece : c'eſt lorſqu'un mot, qui dans le ſens propre ne ſignifie qu'une eſpèce particulière, ſe prend pour le genre; c'eſt ainſi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'eſt alors prendre *le moins* pour marquer *le plus.*

Il y avoit dans la Teſſalie, entre le mont Oſſa & le mont Olympe, une fameuſe plaine apelée *Tempé*, qui paſſoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce; les Poëtes grecs & latins ſe ſont ſervis de ce mot particulier pour marquer toutes ſortes de belles campagnes.

» Le doux ſomeil, dit Horace, » n'aime point le trouble qui règne » chez les grands, il ſe plaît dans les » petites maiſons de bergers, à l'om- » bre d'un ruiſſeau, ou dans ces » agréables campagnes, dont les ar- » bres ne ſont agités que par le zé- » phire; « & pour marquer ces campagnes, il ſe ſert de *Tempé* :

> . . . Sommus agréſtium
> Lenis virórum, non húmiles domos
> Faſtídit, umbroſamque ripam,
> Non zéphyris agitata Tempe.

Hor. l. 3. od. 1. v. 22.

Le mot de *corps* & le mot d'*ame* ſe prènent auſſi quelquefois ſéparément pour tout l'home : on dit populairement, ſurtout dans les provinces, *ce corps-là*, pour cet homé là ; *voilà un plaiſant corps*, pour dire un plaiſant perſonage. On dit auſſi qu'*il y a cent mille ames dans une ville*, c'eſt à dire, cent mille habitans. *Omnes ánimæ domûs Jacob*, toutes les perſones de la famille de Jacob. *Génuit ſéxdecim ánimas*, il eut ſeize enfans.

Gen. c. 46. v. 27.

Ibid. v. 18.

III. SYNECDOQUE DANS LE NOMBRE, c'eſt lorſqu'on met un

ſingulier pour un plurier, ou un plurier pour un ſingulier.

1. *Le Germain révolté*, c'eſt à dire, les Germains, les Alemands, *l'énemi vient à nous*, c'eſt-à dire, *les énemis*. Dans les hiſtoriens latins on trouve ſouvent *pedes* pour *pedites*; le fantaſſin pour les fantaſſins, l'Infanterie.

2. Le plurier pour le ſingulier. Souvent dans le ſtyle ſérieux on dit *nous*, au lieu de *je*, & de même, *Il eſt écrit dans les Prophètes*, c'eſt-à-dire, dans un livre de quelqu'un des Prophètes.

Quod dictum eſt per Prophetas. Marc. c. 2, v. 23.

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit, dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois*, c'eſt-à dire, pluſieurs fois.

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne ſoit rond : ainſi on dit la *verſion des ſeptante*, au lieu de dire la verſion des ſoixante & douze interprètes, qui, ſelon les Pères de l'Egliſe, traduiſirent l'Ecriture Sainte en grec, à la prière de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte,

d'Egypte, environ trois cens ans avant J. C. Vous voyez que c'est toujours ou *le plus* pour *le moins*, ou au contraire *le moins* pour *le plus*.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT, & LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainsi *la tête* se prend quelquefois pour tout l'home : c'est ainsi qu'on dit comunément, *on a payé tant par tête*, c'est-à-dire, tant pour chaque persone; *une tête si chère*, c'est-à-dire, une persone si précieuse, si fort aimée.

Les Poëtes disent *après quelques moissons, quelques étés, quelques hivers*, c'est-à-dire, après quelques années.

L'onde, dans le sens propre, signifie uné vague, un flot, cependant les Poëtes prènent ce mot pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

Vous juriez autrefois que cette onde rebèle
Se feroit vers sa source une route nouvèle,
Plutôt qu'on ne verroit votte cœur dégagé :
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine;
C'est le même penchant qui toujours les entraîne;

Quinault: Isis, act. 1, sc. 3.

Leur cours ne change point, & vous avez
changé.

Dans les Poëtes latins, *la poupe* ou la *proue* d'un vaisseau, se prènent pour tout le vaisseau. On dit en françois *cent voiles*, pour dire cent vaisseaux, *Tectum*, le toît, se prend en latin pour toute la maison: *Æneän in régia ducit tecta*, elle mène Enée dans son palais.

Virg. Æn. I. v. 635.

La porte, & même *le seuil de la porte*, se prènent aussi en latin pour toute la maison, tout le palais, tout le temple, C'est peut-être par cette espèce de synecdoque qu'on peut doner un sens raisonable à ces vers de Virgile :

Æn. I. v. 509.

Tum fóribus Divæ, médiâ testúdine templi,
Septa armis, solióque alte subníxa resédit.

Si Didon étoit assise à la porte du temple, *fóribus Divæ*, coment pouvoit-elle être assise en même tems sous le milieu de la voûte, *médiâ testúdine?* C'est que par *fóribus Divæ*; il faut entendre d'abord en général

le temple ; elle vint au temple, & ſe plaça ſous la voûte.

Lorſqu'un citoyen romain étoit fait eſclave, ſes biens apartenoient à ſes héritiers ; mais s'il revenoit dans ſa patrie, il rentroit dans la poſſeſſion & jouiſſance de tous ſes biens : ce droit, qui eſt une eſpèce de droit de retour, s'apeloit en latin *jus poſt liminii ;* de *poſt*, après, & de *limen*, le ſeuil de la porte, l'entrée.

Porte, par ſynecdoque & par antonomaſe, ſignifie auſſi la cour du Grand-Seigneur, de l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte*, c'eſt-à dire, avec la Cour Ottomane. C'eſt une façon de parler qui nous vient des Turcs : ils noment *Porte* par excèlence la porte du ſérail, c'eſt le palais du Sultan ou Empereur Turc, & ils entendent par ce mot, ce que nous apelons *la Cour*.

Nous diſons *il y a cent feux dans ce village*, c'eſt-à-dire, cent familles.

On trouve auſſi des noms de vil-

les, de fleuves, ou de pays particuliers, pour des noms de provinces & de nations. * Les Pélaſgiens, les Argiens, les Doriens, peuples particuliers de la Grèce, ſe prènent pour tous les Grecs, dans Virgile & dans les autres Poëtes anciens.

On voit ſouvent dans les Poëtes *le Tibre* ** pour les Romains; *le Nil* pour les Egyptiens; *la Seine* pour les François.

Boileau. Ep. I.

Chaque climat produit des favoris de Mars;
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Céſars.

Idem, Diſcours au Roi.

Fouler aux piés l'orgueil & du Tage & du Tibre.

Par le Tage il entend les Eſpagnols, le Tage eſt une des plus célèbres rivières d'Eſpagne.

V. On ſe ſert ſouvent du nom de LA MATIERE pour marquer LA

* Eurus ad auróram Nabathæáque regna recéſſit. *Ovid.* Metam. l. I. v. 61.

** Cum Tíberi, Nílo grátia nulla fuat. *Prop.* l. 2. Eleg. 33. v. 20. Per Tíberim Romános, per Nilum Ægyptios intellígito. *Beroald. in Propert.*

CHOSE QUI EN EST FAITE: le pin ou quelqu'autre arbre se prend dans les Poëtes pour un vaisseau; on dit comunément *de l'argent*, pour des pièces d'argent, de la monoie. *Le fer* se prend pour l'épée: *périr par le fer.* Virgile s'est servi de ce mot pour le soc de la charue:

> At prius ignótum ferro quam scíndimus æquor. 1. Georg. v. 50.

M. Boileau dans son ode sur la prise de Namur, a dit l'*airain* pour dire les canons.

> Et par cent bouches horribles
> L'*airain* sur ces monts terribles
> Vomit le fer & la mort.

L'*airain* en latin *æs*, se prend aussi fréquenment pour la monoie, les richesses: la première monoïe des Romains étoit de cuivre: *æs aliénum*, le cuivre d'autrui, c'est à-dire, le bien d'autrui, qui est entre nos mains, nos dettes, ce que nous devons.

Enfin *æra* se prend pour des vases de cuivre, pour des trompètes,

des armes, en un mot pour tout ce qui se fait de cuivre.

Gen. c. 3. v. 19. Dieu dit à Adam, tu es poussière, & tu retourneras en poussière, *pulvis es & in púlverem reverteris*, c'est-à-dire, tu as été fait de poussière, tu as été formé d'un peu de terre.

Virgile s'est servi du nom de l'éléphant, pour marquer simplement de l'ivoire; * c'est ainsi que nous disons tous les jours *un castor*, pour dire un chapeau fait de poil de castor, &c.

Haste, pique, lance. V. le P. de Montfaucon, tome 4. p. 65. Le pieux Enée, dit Virgile, ** lança sa haste avec tant de force contre Mézence, qu'elle perça le bouclier fait de trois plaques de cuivre, & qu'elle traversa les piquures de toile, & l'ouvrage fait de trois

* Ex auro, solidóque elephánto. *Georg.* III. v. 26.

Dona dehinc auro grávia sectóque elephánto. *Æn.* III. v. 464.

** Tum pius Æneas hastam jacit: illa per orbem

Ære cavum tríplici per línea terga, tribúsque

Tránsiit intéxtum tauris opus, *Æn.* l. x. v. 783.

taureaux, c'eſt-à-dire, de trois cuirs. Cette façon de parler ne ſeroit pas entendue en notre langue.

Mais il ne faut pas croire qu'il ſoit permis de prendre indiférenment un nom pour un autre, ſoit par métonymie, ſoit par ſynecdoque : il faut, encore un coup, que les expreſſions figurées ſoient autoriſées par l'uſage ; ou du moins que le ſens litéral qu'on veut faire entendre, ſe préſente naturèlement à l'eſprit ſans révolter la droite raiſon, & ſans bleſſer les oreilles acoutumées à la pureté du langage. Si l'on diſoit qu'une armée navale étoit compoſée de *cent mâts*, ou de *cent avirons*, au lieu de dire *cent voiles* pour cent vaiſſeaux, on ſe rendroit ridicule : chaque partie ne ſe prend pas pour le tout, & chaque nom générique ne ſe prend pas pour une eſpèce particulière, ni tout nom d'eſpèce pour le genre ; c'eſt l'uſage ſeul qui done à ſon gré ce privilège à un mot plutôt qu'à un autre.

Ainſi, quand Horace a dit que les combats ſont en horreur aux mères,

Hor. l. 1. od. 1. v. 24. *bella mátribus detestáta ;* je suis persuadé que ce Poëte n'a voulu parler précisément que des mères. Je vois une mère alarmée pour son fils, qu'elle sait être à la guerre, ou dans un combat, dont on vient de lui aprendre la nouvèle: Horace excite ma sensibilité en me fesant penser aux alarmes où les mères sont alors pour leurs enfans ; il me semble même que cette tendresse des mères est ici le seul sentiment qui ne soit pas susceptible de foiblesse ou de quelqu'autre interprétation peu favorable : les alarmes d'une maîtresse pour son amant, n'oseroient pas toujours se montrer avec la même liberté, que la tendresse d'une mère pour son fils. Ainsi quelque déférence que j'aie pour le savant P. Sanadon, j'avoue que je ne saurois trouver une synecdoque de l'espèce dans *bella mátribus detestáta.* Le P. Sanadon croit que *mátribus* comprend ici, même *les jeunes filles :* voici sa traduction : *Les combats, qui sont pour les femmes un objet d'horreur.* Et dans les remarques il dit, que » * les mères re-

Poësies d'Horace, t. 1. p. 7.

* p. 12.

» doutent la guerre pour leurs époux
» & pour leurs enfans ; mais les jeunes
» filles, ajoute-t-il, ne doivent pas
» moins la redouter pour les objets
» d'une tendreſſe légitime que la gloi-
» re leur enlève, en les rangeant ſous
» les drapeaux de Mars. Cette raiſon
» m'a fait prendre *matres* dans la
» ſignification la plus étendue, come
» les Poëtes l'ont ſouvent employé.
» Il me ſemble, ajoute-t-il, que ce
» ſens fait ici un plus bel éfet. «

Il ne s'agit pas de doner ici des inſtructions aux jeunes filles, ni de leur aprendre ce qu'elles doivent faire, lorſque *la gloire leur enlève les objets de leur tendreſſe, en les rangeant ſous les drapeaux de Mars* ; c'eſt à dire, lorſque leurs amans ſont à la guerre ; il s'agit de ce qu'Horace a penſé : or, il me ſemble que le terme de *mères* n'eſt rélatif qu'à *enfans* ; il ne l'eſt pas même à *époux*, encore moins aux *objets d'une tendreſſe légitime*. J'ajouterois volontiers, que les jeunes filles s'opoſent à ce qu'on les confonde ſous le nom de *mères* ; mais pour parler plus ſé-

rieusement, j'avoue que lorsque je lis dans la traduction du P. Sanadon, que *les combats sont pour les femmes un objet d'horreur*, je ne vois que des femmes épouvantées ; au lieu que les paroles d'Horace me font voir une mère atendrie : ainsi je ne sens point que l'une de ces expressions puisse jamais être l'image de l'autre ; & bien loin que la traduction du P. Sanadon fasse sur moi un plus bel éfet, je regrète le sentiment tendre qu'elle me fait perdre. Mais revenons à la synecdoque.

Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer ce qui distingue la synecdoque de la métonymie, c'est 1°. Que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins*, ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le sens propre marque le *plus*.

2°. Dans l'une & dans l'autre figure il y a une relation entre l'ob-

jet dont on veut parler, & celui dont on emprunte le nom; car s'il n'y avoit point de raport entre ces objets, il n'y auroit aucune idée accessoire, & par conséquent point de trope: mais la relation qu'il y a entre les objets, dans la métonymie, est de telle sorte, que l'objet dont on emprunte le nom, subsiste indépendament de celui dont il réveille l'idée, & ne forme point un ensemble avec lui. Tel est le raport qui se trouve entre la *cause* & l'*éfet*, entre l'auteur & son ouvrage, entre Cérès & le blé; entre le *contenant* & le *contenu*, come entre la bouteille & le vin: au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets, dans la synecdoque, supose que ces objets forment un ensemble come le *tout* & la *partie*; leur union n'est point un simple raport, elle est plus intérieure & plus indépendante: c'est ce qu'on peut remarquer dans les exemples de l'une & de l'autre de ces figures.



V.

L'ANTONOMASE.

L'Antonomase eſt une eſpèce de ſynecdoque, par laquelle on met un nom comun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom comun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la perſone ou la choſe dont on parle excèle ſur toutes celles qui peuvent être compriſes ſous le nom comun; & dans le ſecond cas., on fait entendre que celui dont on parle reſſemble à ceux dont le nom propre eſt célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

[*] Ἀντονομασία, *pronominatio*: nom pour un autre, de ἀντὶ pour contre, & ὀνομάζω, *je nome*.

1. *Philoſophe*, *Orateur*, *Poëte*, *Roi*, *Ville*, *Monſieur*, ſont des noms comuns; cependant l'antonomaſe en fait des noms particuliers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens diſent *le Philoſophe*, ils entendent Ariſtote.

Quand les Latins diſent *l'Orateur*, ils entendent Cicéron.

Quand ils difent *le Poëte*, ils entendent Virgile.

Les Grecs entendoient parler de Démofthène, quand ils difoient l'*Orateur*, & d'Homère quand ils difoient le *Poëte*.

Quand nos Théologiens difent *le Docteur angélique*, ou *l'Ange de l'Ecole*, ils veulent parler de S. Thomas. Scot eft apelé *le Docteur fubtil*, S. Auguftin *le Docteur de la grace*.

Ainfi on done par excèlence & par antonomafe, le nom de la fcience ou de l'art à ceux qui s'y font le plus diftingués.

Dans chaque royaume, quand on dit fimplement *le Roi*, on entend le Roi du pays où l'on eft; quand on dit *la ville*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Quò te, Mœri, pedes? an quò via ducit in urbem? Virg. Ec. IX. v. 1.

Urbem en cet endroit veut dire la ville de Mantoue: ces bergers parlent par raport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens par-

loient par raport à l'Empire Romain, alors par *urbem* ils entendoient la ville de Rome.

Dans les comédies grèques, ou tirées du grec, la ville (astu) veut dire Athènes : *An * in astu venit ?* Est-il venu à la ville ? Cornélius Népos parlant de Thémistocle & d'Alcibiade, s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens. * *

Τὸ ἄστυ, εος. urbs, *ville*, de στάω maneo.

Dans chaque famille, *Monsieur*, veut dire le maître de la maison.

Les adjectifs ou épithètes sont des noms comuns, que l'on peut aliquer aux diférens objets auxquels ils conviènent, l'antonomase en fait des noms particuliers : *l'invincible*, *le conquérant*, *le grand*, *le juste*, *le sage*, se disent par antonomase, de certains Princes ou d'autres persones particulières.

* Téren. Eun. act. v. sc. vi. selon Madame Dacier, & sc. 5. v. 17. selon les éditions vulgaires.

** Xerxes prótinus accéssit astu. *Corn. Nep.* Themist. 4.
Alcibíades postquam astu venit. *Idem*. Alcib. 6.

Tite-Live apèle souvent Annibal le *Carthaginois ;* le Carthaginois, dit-il, avoit un grand nombre d'homes : *abundabat multitúdine hóminum Pœnus.* Didon dit à sa sœur *, *vous mettrez sur le bûcher les armes que* le perfide *a laissées*, & par ce perfide elle entend Enée. Tit. Liv. l. 21. n. 8.

Le Destructeur de Carthage & de Numance, signifie par antonomase, Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs, ce sont des noms tirés du nom du père ou d'un aïeul, & qu'on done aux descendans ; par exemple, quand Virgile apèle Enée *Anchisiades*, ce nom est doné à Enée par antonomase, il est tiré du nom de son père, qui s'apeloit Anchise. Diomède, héros célèbre dans l'antiquité fabuleuse, est souvent apelé *Tydides*, parce qu'il étoit fils de Tydée, Roi des Etoliens. Æn. l. v. v. 407.

Nous avons un recueil ou abrégé

* Arma viri., thálamo quæ fixa relíquit
Impius.... super impónas. *Æn.* l. IV. v. 495.

des loix des anciens François, qui a pour titre, *Lex Sálica :* parmi ces loix il y a un article * qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques, c'est à dire, aux fiefs : c'est une loi qu'on n'a observée inviolablement dans la suite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours excluses de la succession à la courone. Cet usage toujours observé, est ce qu'on apèle aujourd'hui *loi salique* par antonomase, c'est-à-dire, que nous donons à la loi particulière d'exclure les femmes de la courone, un nom que nos pères donèrent autrefois à un recueil général de loix.

II. La seconde espèce d'antonomase, est lorsqu'on prend un nom propre pour un nom comun, ou pour un adjectif.

Sardanapale, dernier Roi des Assiriens, vivoit dans une extrême molesse ; du moins tel est le sentiment comun : de là on dit d'un

* De terrâ verò sálicâ, nulla pórtio hæreditátis mulíeri véniat, sed ad virílem sexum tota terræ hæréditas pervéniat. *Lex Sálica*, art. 62. de Alode. §. 6.

voluptueux, *c'est un Sardanapale.*

L'Empereur Néron fut un prince de mauvaises mœurs, & barbare jusqu'à faire mourir sa propre mère; de là on a dit des Princes qui lui ont ressemblé, c'est un Néron.

Caton, au contraire, fut recomandable par l'austérité de ses mœurs: de là S. Jérôme a dit d'un hypocrite, c'est un Caton au dehors, un Néron au dedans, *intus Nero, foris Cato.* Hier. l. 2. Ep. 13. Ruf. Monach. sub. fin. Lugd. p. 227. & Paris. edit. 1718. p. 386.

Mécénas, favori de l'Empereur Auguste, protégeoit les gens de lettres: on dit aujourd'hui d'un seigneur qui leur acorde sa protection, *c'est un Mécénas.*

Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste? Boileau Sat. 1. v. 80.

c'est-à-dire, sans un protecteur.

Irus étoit un pauvre de l'île d'Ithaque, qui étoit à la suite des amans de Pénélope, il a doné lieu au proverbe des anciens, *plus pauvre qu'Irus.* Homer. Odiss. l. 18.
Au contraire, Crésus, Roi de Lydie, fut un Prince extrêmement riche; de là on trouve dans les Poë-

tes *Irus* pour un pauvre, & *Crésus* pour un riche.

Ovi. Trist. III. Eleg. 7. v. 42.

Irus & est subitò qui modò Crœsus erat.
. . . . Non distat Crœsus ab Iro. §

§ Propert. l. III. Eleg. 4. v. 39.

Zoïle fut un critique passioné & jaloux : son nom se dit encore * d'un home qui a les mêmes défauts ; Aristarque, au contraire, fut un critique judicieux : l'un & l'autre ont critiqué Homère : Zoïle l'a censuré avec aigreur & avec passion ; mais Aristarque l'a critiqué avec un sage discernement, qui l'a fait regarder come le modèle des critiques : on a dit de ceux qui l'ont imité, qu'ils étoient des Aristarques.

Rousseau, Ep. I. aux Muses.

Et de moi-même Aristarque incomode :

C'est-à-dire, *cenceur*. Lisez vos ouvrages, dit Horace **, à un ami ju-

* Ingénium magni detrèctat livor Homéri:
Quisquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.
Ovid. Remed. amor. v. 365.

** Vir bonus ac prudens versus reprehéndet inértes,
Culpábit duros, incómptis ádlinet atrum

dicieux : il vous en fera ſentir les défauts, il ſera pour vous un *Ariſtarque*.

Therſite fut le plus mal fait, le plùs lâche, le plus ridicule de tous les Grecs : Homère a rendu les défauts de ce grec ſi célèbres & ſi conus, que les anciens ont ſouvent dit un *Therſite*, pour un home diforme, pour un home mépriſable. C'eſt dans ce dernier ſens que M. de la Bruyère a dit, » jetez-moi dans les troupes » come un ſimple ſoldat, je ſuis » Therſite ; metez-moi à la tête d'une » armée dont j'aie à répondre à toute » l'Europe, je ſuis Achille. « La Bruyère, caract. des Grands.

Edipe, célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l'énigme du Sphinx, a doné lieu à ce mot de Térence, *Davus ſum, non Œdipus.* Ter. And. act. I. ſc. 2.

Je ſuis Dave, Seigneur, & ne ſuis pas Edipe.

C'eſt-à-dire, je ne ſai point deviner

Tranſvérſo calamo ſignum ; ambitióſa recídet
Ornaménta, parum claris lucem dare coget ;
Arguet ambíguè dictum ; mutánda notábit,
Fiet Ariſtárchus. *Horat.* art. poet. v. 444.

les discours énigmatiques. Dans notre Andriène françoise on a traduit,

And. act. 1. sc. 3.

Je suis Dave, Monsieur, & ne suis pas devin:

ce qui fait perdre l'agrément & la justesse de l'oposition entre Dave & Edipe: *je suis Dave*, donc *je ne suis pas Edipe*, la conclusion est juste; au lieu que, *je suis Dave*, donc *je ne suis pas devin;* la conséquence n'est pas bien tirée, car il pouroit être Dave & devin.

M. Saumaise a été un fameux critique dans le dix septième siècle: c'est ce qui a doné lieu à ce vers de Boileau,

Boileau, Epit. à son esprit, c'est la IX.

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

c'est-à-dire, aux critiques, aux comentateurs à venir.

Xantippe, femme du philosophe Socrate, étoit d'une humeur fâcheuse & incomode: on a doné son nom à plusieurs femmes de ce caractère.

Pénélope & Lucrèce se sont distinguées par leur vertu, telle est du moins leur comune réputation: on a

doné leur nom aux femmes qui leur ont reſſemblé : au contraire, les femmes débauchées ont été apelées des Phrynés ou des Laïs ; ce ſont les noms de deux fameuſes courtiſanes de l'anciène Grèce.

Aux tems les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora ſon pays.

Boileau, Sat. x.

Typhis fut le pilote des Argonautes ; Automédon fut l'écuyer d'Achille, c'étoit lui qui menoit ſon char : de là on a doné les noms de Typhis & d'Automédon à un home qui, par des préceptes, mène & conduit à quelque ſcience ou à quelque art. C'eſt ainſi qu'Ovide a dit qu'il étoit le Typhis & l'Automédon de l'art d'aimer.

Typhis & Autómedon dicar amóris ego.

Ovid. de Art. Ama. l. I. v. 8.

Sous le règne de Philippe de Valois le Dauphiné fut réuni à la courone. * *Humbert, Dauphin de Vien-*

* Termes de la confirmation du dernier acte de tranſport du Dauphiné, en faveur de Charles fils de Jean, Duc de Normandie,

nois, qui se fit ensuite Religieux de l'Ordre de S. Dominique, *se dessaisit & devestit du Dalphiné & de ses autres terres, & en saisit réellement, corporèlement & de fait Charles* petit-fils du Roi, *présent & acceptant pour li & ses hoirs & successeurs*, & plus bas, *transporte audit Charles, ses hoirs & successeurs, & ceux qui auront cause de li perpé-*

Cet acte est du 16 Juillet 1349. Voyez les preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Valbonnay, & ses Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné. A Paris chez de Bats, 1711.

» On s'est persuadé que la condition en » faveur du premier né de nos Rois, étoit » tacitement renfermée dans ces paroles, » quoiqu'elle n'y soit pas litéralement ex- » primée, « come on le croit comunément. *Histoire du Dauphiné*, page 603. édit. de 1722.

Dans le tems de cette donation faite à Charles, Jean père de Charles, étoit le fils aîné du Roi Philippe de Valois, & fut son successeur, c'est Jean II. Après la mort du Roi Jean II. Charles son fils, qui étoit déja Dauphin, lui succéda au Royaume; c'est Charles V. dit le Sage. Ainsi ce ne fut pas le fils aîné du Roi qui fut le premier Dauphin, ce fut Charles fils de l'aîné.

tuèlement & héritablement en saisine & en propriété pleine ledit Dalphiné.

Charles devint Roi de France, cinquième du nom, & dans la suite » il a été arêté que le fils aîné de » France porteroit seul le titre de » Dauphin. Hist. de la Monarchie Franç. par G. Marcel, T. III. p. 52.

On fait allusion au Dauphin lorsque dans les familles des particuliers on apèle Dauphin le fils aîné de la maison, ou celui qui est le plus aimé : on dit que c'est le Dauphin par antonomase, par allusion, par métaphore, ou par ironie. On dit aussi un Benjamin, faisant allusion au fils bien aimé de Jacob.

V I.

LA COMUNICATION DANS LES PAROLES.

LES Rhéteurs parlent d'une figure apelée simplement Comunication ; c'est lorsque l'orateur s'adressant à ceux à qui il parle, paroît se comuniquer, s'ouvrir à eux, les Κοινότης λόγου communitas, participatio sermonis.

prendre eux-mêmes pour juges ; par exemple : *En quoi vous ai-je doné lieu de vous plaindre ? Répondez-moi, que pouvois-je faire de plus ? Qu'auriez vous fait à ma place ?* &c. En ce ſens la comunication eſt une figure de penſée, & par conſéquent elle n'eſt pas de mon ſujet.

La figure dont je veux parler eſt un trope, par lequel on fait tomber ſur ſoi-même ou ſur les autres, une partie de ce qu'on dit : par exemple, un maître dit quelquefois à ſes diſciples, *nous perdons tout notre tems*, au lieu de dire, *vous ne faites que vous amuſer. Qu'avons-nous fait ?* veut dire en ces ocaſions *qu'avez-vous fait ?* ainſi *nous* dans ces exemples n'eſt pas le ſens propre, il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expreſſions l'amour propre de ceux à qui on adreſſe la parole, en paroiſſant partager avec eux le blâme de ce qu'on leur reproche ; la remontrance étant moins perſonèle, & paroiſſant comprendre celui qui la fait, en eſt moins aigre, & devient ſouvent plus utile.

Les

Les louanges qu'on ſe done bleſſent toujours l'amour propre de ceux à qui l'on parle. Il y plus de modeſtie à s'énoncer d'une manière qui faſſe retomber ſur d'autres une partie du bien qu'on veut dire de ſoi : ainſi un capitaine dit quelquefois que ſa compagnie a fait telle ou telle action, plutôt que d'en faire retomber la gloire ſur ſa ſeule perſone.

On peut regarder cette figure come une eſpèce particulière de ſynecdoque, puiſqu'on dit *le plus* pour tourner l'atention *au moins*.

VII.

LA LITOTE.

LA Litote ou dimінution, eſt un trope par lequel on ſe ſert de mots, qui, à la lettre, paroiſſent afoiblir une penſée dont on ſait bien que les idées acceſſoires feront ſentir toute la force : on dit le moins par modeſtie ou par égard ; mais on ſait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

Λιτότης à λιτὸς ſimplex, nudus, vilis.

G

Cor. le Cid. act. III. sc. 4.

Quand Chimène dit à Rodrigue ; *va, je ne te hais point*, elle lui fait entendre bien plus que ces mots là ne signifient dans leur sens propre.

Il en est de même de ces façons de parler, *je ne puis vous louer*, c'est-à-dire, je blâme votre conduite : *je ne méprise pas vos présens*, signifie que j'en fais beaucoup de cas : *il n'est pas sot*, veut dire, qu'il a plus d'esprit que vous ne croyez : *il n'est pas poltron*, fait entendre qu'il a du courage : *Pythagore n'est pas un auteur méprisable*, * c'est-à-dire, que Pythagore est un auteur qui mérite d'être estimé. *Je ne suis pas diforme*, ** veut dire modestement qu'on est bien fait, ou du moins qu'on le croit ainsi.

On apèle aussi cette figure exténuation : elle est oposée à l'hyperbole.

* Non sórdidus autor natúræ verique. *Hor.* l. 1. od. 28.

** Nec sum ádeò informis. *Virg.* Ecl. 2. v. 25.

VIII.

L'HYPERBOLE.

LORSQUE nous somes vivement frapés de quelque idée que nous voulons représenter, & que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire; nous nous servons de mots, qui, à les prendre à la lettre, vont au-delà de la vérité, & représentent le plus ou le moins pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabatent de notre expression ce qu'il en faut rabatre, & il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres: par exemple, si nous voulons faire comprendre la légèreté d'un cheval qui court extrêmement vite, nous disons qu'*il va plus vite que le vent.* Cette figure s'apèle *hyperbole*, mot grec qui signifie *excès.*

Ὑπερβολή. hyperbole, excès.

Julius Solinus dit qu'un certain

Lada étoit d'une ſi grande légèreté ; qu'il ne laiſſoit ſur le ſable aucun veſtige de ſes piés. *

Virgile dit de la princeſſe Camille, qu'elle ſurpaſſoit les vents à la courſe ; & qu'elle eût couru ſur des épis de blé ſans les faire plier, ou ſur les flots de la mer ſans y enfoncer, & même ſans ſe mouiller la plante des piés. **

Au contraire, ſi l'on veut faire entendre qu'une perſone marche avec une extreme lenteur, on dit qu'elle marche plus lentement qu'une tortue.

Edúcam vos ad terram fluéntem lacte & melle. *Exod.* c. 3. v. 17.

Il y a pluſieurs hyperboles dans l'Ecriture Sainte ; par exemple, *Je*

* Primam palmam velocitátis, Ladas quidam adéptus eſt, qui ita ſupra cavum pùlverem curſitávit, ut arénis pendéntibus nulla indícia relínqueret veſtigiórum. *Jul. Solin.* c. 6.

** Illa vel intáctæ ſégetis per ſumma voláret
Grámina, nec téneras curſu læſiſſet ariſtas ;
Vel mare per médium fluctu ſuſpénſa tuménti
Ferret iter, céleres nec tíngeret æquore plantas. *Æn.* l. VII. v. 808.

vous donerai une terre où coulent des ruiſſeaux de lait & de miel, c'eſt-à-dire, une terre fertile: & dans la Genèſe il eſt dit, *Je multiplierai tes enfans en auſſi grand nombre, que les grains de pouſſière de la terre.* S. Jean à la fin de ſon Evangile * dit que ſi l'on racontoit en détail les actions & les miracles de Jeſus Chriſt, il ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en pouroit faire.

Fáciam ſemen tuum ſicut púlverem terræ. *Geneſ.* c. 13. v. 16.

L'hyperbole eſt ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus ſouvent uſage que les perſones avancées en âge. On doit en uſer ſobrement & avec quelque corectif; par exemple, en ajoutant, *pour ainſi dire; ſi l'on peut parler ainſi.*

» Les eſprits vifs, pleins de feu, » & qu'une vaſte imagination em» porte hors des règles & de la juſ» teſſe, ne peuvent s'aſſouvir d'hy» perboles, dit M. de la Bruyère.

Caract. des ouvrages de l'eſprit.

* Sunt autem & ália multa quæ fecit Jeſus, quæ ſi ſcribántur per síngula, nec ipſum árbitror mundum cápere poſſe eos, qui ſcribéndi ſunt libros. *Joan.* XXI, v. 25.

Excepté quelques façons de parler comunes & proverbiales, nous usons très-rarement d'hyperboles en françois. On en trouve quelques exemples dans le style satyrique & badin, & quelquefois même dans le style sublime & poëtique : *Des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitans.*

Fléchier. Oraison funèbre de M. de Turène. Exode.

» Les Grecs * avoient une grande » passion pour l'hyperbole, come on » le peut voir dans leur Anthologie, » qui en est toute remplie. Cette figure est la ressource des petits esprits qui écrivent pour le bas peu- » ple.

Boil. art. Poëtique, chant, 4.

Juvénal élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

» Mais quand on a du génie & de » l'usage du monde, on ne se sent » guère de goût pour ces sortes de » pensées fausses & outrées.

* Traité de la vraie & de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit. C'est une traduction que Richelet nous a donée de la dissertation que Messieurs de P. R. ont mise à la tête de leur *Delectus Epigrammatum.*

IX.

L'HYPOTYPOSE.

L'HYPOTYPOSE est un mot grec qui signifie *image*, *tableau*. C'est lorsque dans les descriptions on peint les faits dont on parle, come si ce qu'on dit étoit actuèlement devant les yeux; on montre, pour ainsi dire, ce qu'on ne fait que raconter; on done en quelque sorte l'original pour la copie, les objets pour les tableaux: vous en trouverez un bel exemple dans le récit de la mort d'Hippolyte.

Ὑποτύπωσις: *Exemplar.* ὑποτυπόω, *delineo:* ὑπὸ *sub,* τυπόω *figuro.*

Cependant sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde aproche, se brise, & vomit à nos yeux
Parmi les flots d'écume, un monstre furieux;
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;

Rac. Phèdre. act. V. sc. 6.

Indomtable taureau, dragon impétueux ;
Sa croupe se recourbe en replis tortueux :
Ses longs mugissemens font trembler le rivage ;
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'aporta recule épouvanté.

Ce dernier vers a paru afecté ; on a dit que les flots de la mer aloient & venoient sans le motif de l'épouvante, & que dans une ocasion aussi triste que celle de la mort d'un fils, il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturèle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d'une semblable prosopopée ; mais il est mieux de n'en faire usage que dans les ocasions où il ne s'agit que d'amuser l'imagination, & non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaisent dans un épithalame, déplaisent dans une oraison funèbre ; la tristesse doit parler simplement, si elle veut nous intéresser : mais revenons à l'ypotypose.

Hor. Art Poët. v. 97.

Remarquez que tous les verbes de cette narration sont au présent ; *l'onde*

aproche, se brise, &c. c'est ce qui fait l'hypotypose, l'image, la peinture; il semble que l'action se passe sous vos yeux.

M. l'Abé Ségui, dans son panégyrique de S. Louis, prononcé en présence de l'Académie françoise, nous fournit encore un bel exemple d'hypotypose, dans la description qu'il fait du départ de S. Louis, du voyage de ce prince, & de son arivée en Afrique.

» Il part baigné de pleurs, & comblé des bénédictions de son peuple : déjà gémissent les ondes sous le poids de sa puissante flote; déjà s'ofrent à ses yeux les côtes d'Afrique ; déjà sont rangées en bataille les innombrables troupes des Sarasins. Ciel & terre, soyez témoins des prodiges de sa valeur. Il se jette avec précipitation dans les flots, suivi de son armée que son exemple encourage, malgré les cris éfroyables de l'énemi furieux, au milieu des vagues & d'une grêle de dards qui le couvrent : il s'avance come un géant vers les

Paneg. de S. Louis, en 1729. p. 22.

» champs où la victoire l'apèle : il
» prend terre, il aborde, il pénètre
» les bataillons épais des barbares ;
» & couvert du bouclier invisible
» du Dieu qui fait vivre & qui fait
» mourir, frapant d'un bras puis-
» sant à droit & à gauche, écartant
» la mort, & la renvoyant à l'éne-
» mi ; il semble encore se multiplier
» dans chacun de ses soldats. La ter-
» reur que les infidèles croyoient
» porter dans les cœurs des siens,
» s'empare d'eux-mêmes. Le Sara-
» sin éperdu, le blasphème à la bou-
» che, le désespoir dans le cœur,
» fuit, & lui abandone le rivage.

Je ne mets ici cette figure au rang des tropes, que parce qu'il y a quelque sorte de trope à parler du passé come s'il étoit présent ; car d'ailleurs les mots qui sont employés dans cette figure, conservent leur signification propre. De plus, elle est si ordinaire, que j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.



X.

La Métaphore.

La Métaphore eſt une figure par laquelle on tranſporte, pour ainſi dire, la ſignification propre d'un nom à une autre ſignification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaiſon qui eſt dans l'eſprit. Un mot pris dans un ſens métaphorique, perd ſa ſignification propre, & en prend une nouvèle qui ne ſe préſente à l'eſprit que par la comparaiſon que l'on fait entre le ſens propre de ce mot, & ce qu'on lui compare : par exemple, quand on dit que *le menſonge ſe pare ſouvent des couleurs de la vérité*, en cette phraſe, *couleurs* n'a plus ſa ſignification propre & primitive ; ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, &c : il ſignifie *les dehors*, *les aparences* ; & cela par comparaiſon entre le ſens propre de *couleurs*, &

Μεταφορὰ, tranſlátio : Μεταφέρω. Tránsfero.

les dehors que prend un home qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font conoitre les objets sensibles, elles en font voir les dehors & les aparences : un home qui ment, imite quelquefois si bien la contenance & les discours de celui qui ne mènt pas, que lui trouvant les mêmes dehors, & pour ainsi dire les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainsi come nous jugeons qu'un objet qui nous paroît blanc est blanc, de même nous somes souvent la dupe d'une sincérité aparente, & dans le tems qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'home sincère, nous croyons qu'il nous parle sincèrement.

Quand on dit *la lumière de l'esprit*, ce mot de *lumière* est pris métaphoriquement ; car come la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de conoître & d'apercevoir éclaire l'esprit, & le met en état de porter des jugemens sains.

Métaphoram quam

La métaphore est donc une espèce

de trope, le mot dont on se sert dans la métaphore est pris dans un autre sens que dans le sens propre, *il est*, pour ainsi dire, *dans une demeure empruntée*, dit un ancien, ce qui est comun & essentiel à tous les tropes.

Græci vocant, nos tralatiónem, id est, domo mutuátum verbum quo útimur, inquit Verius. *Festus*, v. Metaphoram.

De plus, il y a une sorte de comparaison ou quelque raport équivalent entre le mot auquel on done un sens métaphorique, & l'objet à quoi on veut l'apliquer ; par exemple, quand on dit d'un home en colère, *c'est un lion*, *lion* est pris alors dans un sens métaphorique ; on compare l'home en colère au lion ; & voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures.

Il y a cette diférence entre la métaphore & la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font conoître que l'on compare une chose à une autre ; par exemple, si l on dit d'un home en colère, qu'*il est come un lion*, c'est une comparaison, mais quand on dit simplement *c'est un lion*, la comparaison n'est alors que dans l'esprit & non

dans les termes ; c'eſt une métaphore.

Meſurer, dans le ſens propre, c'eſt juger d'une quantité inconue par une quantité conue, ſoit par le ſecours du compas, de la règle, ou de quelqu'autre inſtrument qu'on apèle *meſure*. Ceux qui prènent bien toutes leurs précautions pour ariver à leurs fins, ſont comparés à ceux qui meſurent quelque quantité, ainſi on dit par métaphore, qu'*ils ont bien pris leurs meſures*. Par la même raiſon on dit que *les perſones d'une condition médiocre ne doivent pas ſe meſurer avec les grands*, c'eſt à dire, vivre come les grands, ſe comparer à eux, come on compare une meſure avec ce qu'on veut meſurer. *On doit meſurer ſa dépenſe à ſon revenu ;* c'eſt à-dire, qu'il faut régler ſa dépenſe ſur ſon revenu ; la quantité du revenu doit être come la meſure de la quantité de la dépenſe.

Come une clé ouvre la porte d'un apartement, & nous en done l'entrée, de même il y a des conoiſſances préliminaires qui ouvrent, pour

ainſi dire, l'entrée aux ſciences plus profondes : ces conoiſſances ou principes ſont apelés *clés* par métaphore ; la Grammaire eſt la *clé* des ſciences : la Logique eſt la *clé* de la Philoſophie.

On dit auſſi d'une ville fortifiée, qui eſt ſur une frontière, qu'elle eſt la *clé* du royaume, c'eſt-à-dire, que l'énemi qui ſe rendroit maître de cette ville, ſeroit à portée d'entrer enſuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la mème raiſon l'on done le nom de *clé*, en termes de muſique, à certaines marques ou caractères que l'on met au comencement des lignes de muſique : ces marques ſont conoître le nom que l'on doit doner aux notes ; elles donent, pour ainſi dire, l'entrée du chant.

Quand les métaphores ſont régulières, il n'eſt pas dificile de trouver le raport de comparaiſon.

La métaphore eſt donc auſſi étendue que la comparaiſon ; & lorſque la comparaiſon ne ſeroit pas juſte ou ſeroit trop recherchée, la mé-

taphore ne seroit pas régulière.

Nous avons déjà remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons d'idées ; cette disète de mots a doné lieu à plusieurs métaphores ; par exemple : *le cœur tendre*, *le cœur dur*, *un rayon* de miel, *les rayons* d'une roue, &c : l'imagination vient, pour ainsi dire, au secours de cette disète ; elle suplée par les images & les idées accessoires aux mots que la langue ne peut lui fournir ; & il arive même, come nous l'avons déjà dit, que ces images & ces idées accessoires ocupent l'esprit plus agréablement que si l'on se servoit de mots propres, & qu'elles rendent le discours plus énergique ; par exemple, quand on dit d'un home endormi, qu'*il est enseveli dans le someil*, cette métaphore dit plus que si l'on disoit simplement qu'il dort : *Les Grecs surprirent Troie ensevelie dans le vin & dans le someil.*

Virg. Æn. 2. v. 265. Invádunt urbem somno vinóque sepúltam.

Remarquez, 1°. que dans cet exemple, *sepúltam* a un sens tout nouveau

& diférent de ſon ſens propre. 2°. *Sepúltam* n'a ce nouveau ſens, que parce qu'il eſt joint à *ſomno vinóque*, avec leſquels il ne ſauroit ètre uni dans le ſens propre ; car ce n'eſt que par une nouvèle union des termes, que les mots ſe donent le ſens métaphorique. *Lumière* n'eſt uni dans le ſens propre, qu'avec le feu, le ſoleil & les autres objets lumineux ; celui qui le premier a uni *lumière* à *eſprit*. a doné à *lumière* un ſens métaphorique, & en a fait un mot nouveau par ce nouveau ſens. Je voudrois que l'on pût doner cette interprétation à ces paroles d'Horace :

> Díxeris egrégiè, notum ſi cállida verbum
> Reddíderit junctúra novum.

Hor. Art Poët. v. 47.

La métaphore eſt très-ordinaire ; en voici encore quelques exemples : on dit dans le ſens propre, *s'enyvrer de quelque liqueur ;* & l'on dit par métaphore, *s'enyvrer de plaiſir : la bone fortune enyvre les ſots*, c'eſt à-dire, qu'elle leur fait perdre la raiſon, & leur fait oublier leur premier état.

Boil. Art. Poët. chant 4. Ne vous *enyvrez* point des éloges flateurs
Que vous done un amas de vains admirateurs.

Henriade, chant 7. Le peuple, qui jamais n'a conu la prudence;
S'enyvroit folement de sa vaine espérance.

Doner un frein à ses passions; c'est-à-dire, n'en pas suivre tous les mouvemens, les modérer, les retenir come on retient un cheval avec le frein, qui est un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.

Abrégé de l'Histoire de France, François II. p. 592. Mézerai, parlant de l'héréfie, dit qu'*il étoit nécessaire d'aracher cette zizanie*, c'est à-dire, *cette semence de division*, *zizanie* est là dans un sens métaphorique : c'est un mot grec qui veut dire *yvroie*, mauvaise herbe qui croît parmi les blés, & qui leur est nuisible. *Zizanie* n'est point en usage au propre, mais il se dit par métaphore pour *discorde*, *mésintelligence*, *division* : *semer la zizanie dans une famille.*

Matéria, matière, se dit dans le sens propre, de la substance étendue considérée come principe de

tous les corps ; ensuite on a apelé *matière*, par imitation & par métaphore, ce qui est le sujet, l'argument, le thème d'un discours, d'un poëme, ou de quelqu'autre ouvrage d'esprit.

> Æsópus auctor, quam matériam répperit, Hanc ego polívi vérsibus Senáriis.

Phæd. l. 1. Prol.

J'ai poli la matière, c'est-à-dire, j'ai doné l'agrément de la poësie aux fables qu'Esope a inventées avant moi. *Cette maison est bien riante*, c'est-à dire, elle inspire la gaieté come les persones qui rient. *la fleur de la jeunesse ; le feu de l'amour ; l'aveuglement de l'esprit ; le fil d'un discours ; le fil des afaires.*

C'est par métaphore que les diférentes classes, ou considérations, auxquelles se réduit tout ce qu'on peut dire d'un sujet, sont apelées *lieux comuns* en Rhétorique, & en Logique, *loci commúnes.* Le genre, l'espèce, la cause, les éfets, &c. sont des lieux comuns, c'est-à-dire, que ce sont come autant de célules où tout le monde peut aler prendre,

pour ainsi dire, la matière d'un discours, & des argumens sur toutes sortes de sujets. L'atention que l'on fait sur ces diférentes classes, réveille des pensées que l'on n'auroit peut-etre pas sans ce secours.

Quoique ces lieux comuns ne soient pas d'un grand usage dans la pratique, il n'est pourtant pas inutile de les conoître ; on en peut faire usage pour réduire un discours à certains chefs; mais ce qu'on peut dire pour & contre sur ce point, n'est pas de mon sujet.

On apèle aussi en Théologie par métaphore, *loci Theológici*, les diférentes sources où les Théologiens puisent leurs argumens. Telles sont l'Ecriture Sainte, la tradition contenue dans les écrits des Saints Pères, les Conciles, &c.

En terme de chymie, *règne* se dit par métaphore, de chacune des trois classes sous lesquelles les Chymistes rangent les êtres naturels.

1°. Sous le *règne animal* ils comprènent les animaux.

2°. Sous le *règne végétal*, les vé-

gétaux, c'eſt-à dire, ce qui croît, ce qui produit, come les arbres & les plantes.

3°. Enfin, ſous le *règne minéral* ils comprènent tout ce qui vient dans les mines.

On dit auſſi par métaphore, que la *Géographie & la Chronologie ſont les deux yeux de l'Hiſtoire*. On perſonifie l'Hiſtoire, & on dit que la Géographie & la Chronologie ſont à l'égard de l'Hiſtoire, ce que les yeux ſont à l'égard d'une perſone vivante; par l'une elle voit, pour ainſi dire, les lieux, & par l'autre les tems: c'eſt-à-dire, qu'un hiſtorien doit s'apliquer à faire conoître les lieux & les tems dans leſquels ſe ſont paſſés les faits dont il décrit l'hiſtoire.

Les mots primitifs d'où les autres ſont dérivés ou dont ils ſont compoſés, ſont apelés *racines*, par métaphore: il y a des Dictionaires où les mots ſont rangés par racines. On dit auſſi par métaphore, parlant des vices ou des vertus, *jetter de profondes racines*, pour dire s'afermir.

Calus, dureté, durillon, en latin *callum*, se prend souvent dans un sens métaphorique; *Labor quasi callum quoddam obdúcit dolóri*, dit Cicéron: le travail fait come une espèce de calus à la douleur, c'est-à-dire, que le travail nous rend moins sensible à la douleur. Et au troisième livre des Tusculanes, il s'exprime de cette sorte: *Magis me móverant Corínthi súbitò aspéctæ parietínæ, quàm ipsos Corínthios, quorum ánimis diutúrna cogitátio callum vetustátis obdúxerat.* Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe, que ne l'étoient les Corinthiens même, auxquels l'habitude de voir tous les jours depuis longtems leurs murailles abatues, avoit aporté le calus de l'ancieneté; c'est-à-dire, que les Corinthiens, acoutumés à voir leurs murailles ruinées, n'étoient plus touchés de ce malheur. C'est ainsi que *callére*, qui dans le sens propre veut dire *avoir des durillons*, *être endurci*, signifie ensuite, par extension & par métaphore, *savoir bien*, *conoitre parfaitement*, en-

Cic. Tusc. 2. num. 36. aliter XV.

Tusc. l. 3. n. 53. aliter XXII.

ſorte qu'il ſe ſoit fait come un calus dans l'eſprit par raport à quelque conoiſſance. *Quo pacto id fieri ſóleat cálleo.* La manière dont cela ſe fait, a fait un calus dans mon eſprit; j'ai médité ſur cela, je ſai à merveille coment cela ſe fait; je ſuis maître paſſé, dit Madame Dacier. *Illíus ſenſum cálleo*, j'ai étudié ſon humeur; je ſuis acoutumé à ſes manières, je ſai le prendre comé il faut.

Ter. Heaut. ac. III. ſc. 2. v. 37.

Id. Adelp. act. 4. ſc. 1. v. 17.

Vue ſe dit au propre, de la faculté de voir, & par extenſion, de la manière de regarder les objets : enſuite on done par métaphore, le nom de vue aux penſées, aux projets, aux deſſeins : *avoir de grandes vues, perdre de vue une entrepriſe*, n'y plus penſer.

Goût, ſe dit au propre du ſens par lequel nous recevons les impreſſions de ſes ſaveurs. La langue eſt l'organe du goût; *avoir le goût dépravé*, c'eſt-à-dire, trouver bon ce que comunément les autres trouvent mauvais, & trouver mauvais ce que les autres trouvent bon.

Enſuite on ſe ſert du terme de

goût, par métaphore, pour marquer le ſentiment intérieur dont l'eſprit eſt afecté à l'ocaſion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plaît ou déplaît, on l'aprouve ou on le déſaprouve; c'eſt le cerveau qui eſt l'organe de ce goût là : *Le goût de Paris s'eſt trouvé conforme au goût d'Athène*, dit Racine dans ſa préface d'Iphigénie ; c'eſt-à-dire, come il le dit lui même, que les ſpectateurs ont été émus à Paris des mêmes choſes qui ont mis autrefois en larmes le plus ſavant peuple de la Grèce.

Il en eſt du goût pris dans le ſens figuré, come du goût pris dans le ſens propre.

Les viandes plaiſent ou déplaiſent au goût, ſans qu'on ſoit obligé de dire pourquoi : un ouvrage d'eſprit, une penſée, une expreſſion plaît ou déplaît, ſans que nous ſoyons obligés de pénétrer la raiſon du ſentiment dont nous ſomes afectés.

Pour ſe bien conoitre en mets & avoir un gout ſûr, il faut deux choſes ; 1. un organe délicat ; 2. de l'expérience,

périence, s'être trouvé souvent dans les bones tables, &c : on est alors plus en état de dire pourquoi un mets est bon ou mauvais. Pour être conoisseur en ouvrage d'esprit, il faut un bon jugement, c'est un présent de la nature ; cela dépend de la disposition des organes ; il faut encore avoir fait des observations sur ce qui plaît ou sur ce qui déplaît ; il faut avoir su alier l'étude & la méditation avec le comerce des persones éclairées : alors on est en état de rendre raison des règles & du goût.

Les viandes & les assaisonemens qui plaisent aux uns, déplaisent aux autres ; c'est un éfet de la diférente constitution des organes du goût. Il y a cependant sur ce point un goût général auquel il faut avoir égard, c'est à dire, qu'il y a des viandes & des mets qui sont plus généralement au goût des persones délicates : il en est de même des ouvrages d'esprit, un auteur ne doit pas se flater d'atirer à lui tous les sufrages, mais il doit se conformer au goût général des persones éclairées qui sont au fait.

Le goût, par raport aux viandes, dépend beaucoup de l'habitude & de l'éducation; il en eſt de même du goût de l'eſprit: les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeuneſſe, nous ſervent de règle dans un âge plus avancé; telle eſt la force de l'éducation, de l'habitude, & du préjugé. Les organes, acoutumés à une telle impreſſion, en ſont flatés de telle ſorte, qu'une impreſſion diférente ou contraire les aflige: ainſi malgré l'examen & les diſcuſſions, nous continuons ſouvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie; & de là peut-être les deux partis, l'un des anciens, l'autre des modernes.

Remarques ſur le mauvais uſage des métaphores.

Les métaphores ſont défectueuſes,

1°. Quand elles ſont tirées de ſujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertulien d'avoir dit que *le*

déluge universel fut la lessive de la nature. *

2°. Quand elles sont forcées, prises de loin, & que le raport n'est point assez naturel, ni la comparaison assez sensible: come quand Théophile a dit: *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux:* & dans un autre endroit il dit *que la charue écorche la plaine.* » Théophile, dit » M. de la Bruyére, ¶ charge ses » descriptions, s'apesantit sur les dé» tails; il exagère, il passe le vrai » dans la nature, il en fait le ro» man.

¶ Caract. des ouv. de l'esprit.

On peût raporter à la même espèce les métaphores qui sont tirées de sujets peu conus.

3°. Il faut aussi avoir égard aux convenances des diférens styles, il y a des métaphores qui convienent au style poëtique, qui seroient déplacées dans le style oratoire: Boileau a dit:

* Ignobilitátis vítio laboráre vidétur célebris illa Tertulliáni metáphora, quâ dilúvium appéllat natúræ generále lixívium. *De arte Rhet.* p. 148

Ode sur la prise de Namur.

Acourez troupe ſavante ;
Des ſons que ma lyre enfante
Ces arbres ſont réjouis.

On ne diroit pas en proſe, qu'*une lyre enfante des ſons*. Cette obſervation a lieu auſſi à l'égard des autres tropes ; par exemple : *Lumen* dans le ſens propre, ſignifie *lumière* : les Poëtes latins ont doné ce nom à l'œil par métonymie, les yeux ſont l'organe de la lumière, & ſont, pour ainſi dire, le flambeau de notre corps. Un jeune garçon fort aimable étoit borgne ; il avoit une ſœur fort belle, qui avoit le même défaut ; on leur apliqua ce diſtique, qui fut fait à une autre ocaſion ſous le règne de Philippe II. Roi d'Eſpagne.

Lucérna córporis tui eſt óculus tuus. Luc. c. XI. v. 34.

Parve puer, lumen quod habes concéde ſorórì :
Sic tu cæcus Amor, ſic erit illa Venus.

Où vous voyez que *lumen* ſignifie *l'œil* ; il n'y a rien de ſi ordinaire dans les Poëtes latins, que de trouver *lúmina* pour *les yeux* ; mais ce mot ne ſe prend point en ce ſens dans la proſe.

4. On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque corectif: par exemple, en disant *pour ainsi dire*, *si l'on peut parler ainsi*, &c. » L'art doit être, pour » ainsi dire, enté sur la nature; la na» ture soutient l'art & lui sert de ba» se; & l'art embélit & perfectione la » nature.

5. Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, come on vient de le voir dans l'exemple précédent: *enté* est pris de la culture des arbres; *soutient*, *base*, sont pris de l'architecture; mais il ne faut pas qu'on les prène de sujets oposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, come si l'on disoit d'un orateur, *c'est un torrent qui s'alume*, au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne.* On a reproché à Malherbe d'avoir dit:

Malh. l. 2.
V. les observations de Ménage, sur les poësies de Malherbe. Act. 3. sc. 4.

Prens ta foudre Louis & va come un lion.

Il faloit plutôt dire come *Jupiter*.

Dans les premières éditions du Cid, Chimène disoit :

> Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.

Feux & *rompent* ne vont point ensemble: c'est une observation de l'Académie sur les vers du Cid. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent*; je ne sai si cette correction répare la première faute.

Écorce, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres & des fruits, c'est leur couverture : ce mot se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour marquer les dehors, l'aparence des choses ; ainsi l'on dit que *les ignorans s'arêtent à l'écorce*, qu'*ils s'atachent*, qu'*ils s'amusent à l'écorce*. Remarquez que tous ces verbes *s'arêtent*, *s'atachent*, *s'amusent*, convienent fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre, *fondre l'écorce*; fondre se dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce*. J'avoue que cette ex-

preſſion me paroît trop hardie dans une ode de Rouſſeau : pour dire que l'hiver eſt paſſé, & que les glaces ſont fondues, il s'exprime de cette ſorte :

L'hiver qui ſi long-tems a fait blanchir nos plaines, Liv. 3. Ode. 6.
N'enchaîne plus le cours des paiſibles ruiſſeaux ;
Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'*écorce* des eaux.

6. Chaque langue a des métaphores particulières qui ne ſont point en uſage dans les autres langues ; par exemple : les Latins diſoient d'une armée, *dextrum & ſiniſtrum cornu*, & nous diſons *l'aîle droite & l'aîle gauche*.

Il eſt ſi vrai que chaque langue a ſes métaphores propres & conſacrées par l'uſage, que ſi vous en changez les termes par les équivalens même qui en aprochent le plus, vous vous rendez ridicule.

Un étranger, qui depuis devenu un de nos citoyens, s'eſt rendu cé-

lèbre par ſes ouvrages, écrivant dans le premier tems de ſon arivée en France, à ſon protecteur, lui diſoit, *Monſeigneur, vous avez pour moi des boyaux de père;* il vouloit dire *des entrailles.*

On dit *mettre la lumière ſous le boiſſeau*, pour dire cacher ſes talens, les rendre inutiles; l'auteur du poëme de la Madeleine ne devoit donc pas dire, *mettre le flambeau ſous le mui.*

Poëme de la Madel. l. 7. p. 117.

XI.

LA SYLLEPSE ORATOIRE.

Σύλληψις *Comprehenſio, compléxio.* Συλλαμβάνω *comprehéndo.*

LA Syllepſe oratoire eſt une eſpèce de métaphore ou de comparaiſon, par laquelle un même mot eſt pris en deux ſens dans la même phraſe, l'un au propre, l'autre au figuré; par exemple, Corydon dit que Galathée eſt pour lui plus douce que le thym du mont Hybla; * ainſi

* ..... Galathæa thymo mihi dúlcior Hyblæ. *Virg.* Ecl. 7. v. 37.

parle ce berger dans une églogue de Virgile : le mot *doux* eſt au propre par raport au thym, & il eſt au figuré par raport à l'impreſſion que ce berger dit que Galathée fait ſur lui. Virgile fait dire enſuite à un autre berger, *& moi quoique je paroiſſe à Galathée plus amer que les herbes de Sardaigne*, &c. * Nos bergers diſent *plus aigre qu'un citron verd.*

Pyrrhus, fils d'Achille, l'un des principaux chefs des Grecs, & qui eut le plus de part à l'embraſement de la ville de Troie, s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine.

Je ſoufre tous les maux que j'ai faits devant Troie; Rac. Androm. act. 1. ſc. 4.
Vaincu, chargé de fers, de regrets conſumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en alumai.

Brûlé eſt au propre par raport aux feux que Pyrrhus aluma dans la ville de Troie; & il eſt figuré, par raport à la paſſion violente que Pyr-

* .... ego Sardóis vídear tibi amárior herbis. Ibid. v. 41.

rhus dit qu'il reſſentoit pour Andromaque. Il y a un pareil jeu de mots dans le diſtique, qui eſt gravé ſur le tombeau de Deſpautère :

> Hic jacet unóculus *viſu* præſtántior Argo ;
> Nomen Joánnes cui ninivíta fuit.

Viſus eſt au propre par raport à Argus, à qui la fable done cent yeux ; & il eſt au figuré par raport à Deſpautère : l'auteur de l'épitaphe a voulu parler de la vue de l'eſprit.

Au reſte, cette figure joue trop ſur les mots pour ne pas demander bien de la circonſpection ; il faut éviter les jeux de mots trop afectés & tirés de loin.

X I I.

L'Allégorie.

Ἀλληγορία, mutátio, figúra quâ áliud dícitur, áliud ſignificátur, R. Ἄλλο, áliud, ἀγορέω, vel

L'Allégorie a beaucoup de raport avec la métaphore ; l'allégorie n'eſt même qu'une métaphore continuée.

L'allégorie eſt un diſcours, qui eſt d'abord préſenté ſous un ſens

propre, qui paroît toute autre chose que ce qu'on a dessein de faire entendre, & qui cependant ne sert que de comparaison, pour doner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

ἀγορεύω, narro concionor, vel ἄλλη, ália; ἀγορά, concio, orátio.

La métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre; par exemple, *le feu de vos yeux*; *yeux* est au propre: au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré; c'est-à-dire, que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens litéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre: les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit, elles démasquent, pour ainsi dire, le sens litéral étroit, elles en font l'aplication.

Quand on a comencé une allégorie, on doit conserver dans la suite du discours, l'image dont on a emprunté les premières expressions. Madame des Houlières, sous l'image d'une bergère qui parle à ses brebis, rend compte à ses enfans de tout ce

qu'elle a fait pour leur procurer des établissemens ; & se plaint tendrement sous cette image de la dureté de la fortune :

Poësies de Mad. des Houl. T. 2. p. 88.

Dans ces prés fleuris,
Qu'arose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis :
J'ai fait pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut atendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long couroux
Détruit, empoisone
Tous mes soins pour vous ;
Et vous abandone
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable Troupeau !
Vous de ce hameau
L'honeur & la joie,
Vous qui gras & beau
Me doniez sans cesse
Sur l'herbète épaisse
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrète !
Mais il faut céder,

Sans chien, ſans houlète,
Puis-je vous garder?
L'injuſte fortune
Me les a ravis.
Envain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et ſourd à mes plaintes;
Houlète, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puiſſiez-vous contentes;
Et ſans mon ſecours,
Paſſer d'heureux jours,
Brebis inocentes,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende;
Hélas! il le ſait;
Je ne lui demande
Que ce ſeul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de ſoin
J'ai toujours nouries,
Je prens à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que ſi les faveurs
Du Dieu des paſteurs
Vous gardent d'outrages;

Et vous font avoir
Du matin au ſoir
De gras pâturages ;
J'en conſerverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire ;
Et que mes chanſons,
En mille façons
Porteront ſa gloire,
Du rivage heureux,
Où, vif & pompeux,
L'aſtre qui meſure
Les nuits & les jours,
Començant ſon cours
Rend à la nature
Toute ſa parure ;
Juſqu'en ces climats,
Où, ſans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Ralumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Cette allégorie eſt toujours ſoutenue par des images qui toutes ont raport à l'image principale par où la figure a comencé : ce qui eſt eſ-

ſentiel à l'allégorie. * Vous pouvez entendre à la lettre tout ce diſcours d'une bergère, qui touchée de ne pouvoir mener ſes brebis dans de bons pâturages, ni les préſerver de ce qui peut leur nuire, leur adreſſeroit la parole, & ſe plaindroit à elles de ſon impuiſſance : mais ce ſens, tout vrai qu'il paroît, n'eſt pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'eſprit : elle étoit ocupée des beſoins de ſes enfans, voilà ſes brebis; le chien dont elle parle, c'eſt ſon mari qu'elle avoit perdu : le Dieu Pan c'eſt le Roi.

Cet exemple fait voir combien eſt peu juſte la remarque de M. Dacier, qui prétend qu'*une allégorie qui rempliroit toute une pièce, eſt un monſtre ;* & qu'ainſi l'Ode 14. du 1. livre d'Horace, *O navis réferent*, &c. n'eſt point allégorique, quoi qu'en ait

Dacier, Œuvres d'Horace, T. 1. p. 211. troiſ. édit. 1709.

* Id quoque imprímis eſt cuſtodiéndum, ut quo ex génere cœperis tranſlatiónis, hoc déſinas. Multi enim, cum inítium à tempeſtáte ſumpſérunt, incéndio aut ruínâ finiunt; quæ eſt inconſequéntia rerum fœdíſſima. *Quint.* l. 8. c. 6. Allegória.

Quint. l. 8. c. 6. alleg.

cru Quintilien & les Comentateurs. Nous avons des pièces entières toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraison de Cicéron contre Pison, * un exemple de l'allégorie, où, come Horace, Cicéron compare la République Romaine à un vaisseau agité par la tempête.

L'allégorie est fort en usage dans les proverbes. Les proverbes allégoriques ont d'abord un sens propre qui est vrai, mais qui n'est pas ce qu'on veut principalement faire entendre: on dit familièrement *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise;* c'est à-dire, que, quand on afronte trop souvent les dangers, à la fin on y périt; ou que, quand on s'expose fréquenment aux oca-

* Neque tam fui tímidus, ut qui in máximis turbínibus ac flúctibus Reipúblicæ navem gubernâssem, salvámque in portu collocássem; frontis tuæ nubéculam, tum collégæ tui contaminâtum spíritum pertiméscerem. Alios ego vidi ventos, alias prospéxi ánimo procéllas: áliis impendéntibus tempestâtibus non cessi, sed his unum me pro ómnium salûte óbtuli. *Cic.* in Pis. n. IX. aliter, 20. & 21.

ſions de pécher, on finit par y ſuccomber.

Les fictions que l'on débite come des hiſtoires pour en tirer quelque moralité, ſont des allégories qu'on apèle *apologues*, *paraboles* ou *fables morales ;* telles ſont les fables d'Eſope. Ce fut par un apologue que Ménénius Agrippa rapela autrefois la populace romaine, qui, mécontente du ſénat, s'étoit retirée ſur une montagne. Ce que ni l'autorité des loix, ni la dignité des Magiſtrats Romains n'avoient pu faire, ſe fit par les charmes de l'apologue.

Souvent les anciens ont expliqué par une hiſtoire fabuleuſe les éfets naturels dont ils ignoroient les cauſes ; & dans la ſuite on a doné des ſens allégoriques à ces hiſtoires.

Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonerre ;
C'eſt Jupiter armé pour efrayer la terre ;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots ;
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,

Boileau, Art. Poët. chant III.

C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de
Narciſſe.

Cette manière de philoſopher flate l'imagination ; elle amuſe le peuple, qui aime le merveilleux ; & elle eſt bien plus facile que les recherches exactes que l'eſprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la ſimple vérité aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent, que de fixer ainſi leur eſprit à des illuſions.

Les chercheurs de la pierre philoſophale s'expriment auſſi par allégorie dans leurs livres ; ce qui done à ces livres un air de myſtère & de profondeur, que la ſimplicité de la vérité ne pouroit jamais leur concilier. Ainſi ils couvrent ſous les voiles myſtérieux de l'allégorie, les uns leur fourberie, & les autres leur fanatiſme, je veux dire, leur fole perſuaſion. En éfet, la nature n'a qu'une voie dans ſes opérations ; voie unique que l'art peut contrefaire, à la vérité, mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il eſt auſſi impoſſi-

ble de faire de l'or par un moyen diférent de celui dont la nature se sert pour former l'or, qu'il est impossible de faire un grain de blé d'une manière diférente de celle qu'elle emploie pour produire le blé.

Le terme de *matière générale* n'est qu'une idée abstraite qui n'exprime rien de réel, c'est-à dire, rien qui existe hors de notre imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puisse faire tout ce qu'il veut : c'est ainsi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puisse former des objets blancs. C'est des divers objets blancs qu'est venue l'idée de blancheur, come nous l'expliquerons dans la suite ; & c'est des divers corps particuliers, dont nous somes afectés en tant de manières diférentes, que s'est formée en nous l'idée abstraite de matière générale. C'est passer de l'ordre idéal à l'ordre physique, que d'imaginer un autre système.

Les énigmes sont aussi une espèce d'allégorie : nous en avons de fort belles en vers françois. L'énigme est

un discours qui ne fait point conoître l'objet à quoi il convient, & c'est cet objet qu'on propose à deviner. Ce discours ne doit point renfermer de circonstance qui ne conviène pas au mot de l'énigme.

Observez que l'énigme cache avec soin ce qui peut la dévoiler; mais les autres espèces d'allégories ne doivent point être des énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu'on puisse aisément en faire l'aplication.

XIII.

L'ALLUSION.

Allúdere R. ad, & lúdere.

LES allusions & les jeux de mots ont encore du raport avec l'allégorie: l'allégorie présente un sens, & en fait entendre un autre : c'est ce qui arrive aussi dans les allusions, & dans la plûpart des jeux de mots, *rei altérius ex álterâ notátio.* On fait allusion à l'histoire, à la fable, aux coutumes; & quelquefois même on joue sur les mots.

Ton Roi, jeune Biron, te sauve enfin la vie ;
Il t'arache sanglant aux fureurs des soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas :
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidèle.

Henriade, chant 7.

Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse conspiration du Maréchal de Biron ; il en rapèle le souvenir.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin : un jour qu'il jouoit au proverbe avec des Dames, Madame des Loges lui dit, *celui-là ne vaut rien, percez-nous en d'un autre*. On voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin : car *percer*, se dit d'un toneau, & non pas d'un proverbe ; ainsi elle réveilloit malicieusement dans l'esprit de l'assemblée le souvenir humiliant de la naissance de Voiture. C'est en cela que consiste l'allusion ; elle réveille les idées accessoires.

Hist. de l'Acad. T. 1. p. 273.

A l'égard des allusions qui ne consistent que dans un jeu de mots, il vaut mieux parler & écrire simplement, que de s'amuser à des jeux de mots puérils, froids, & fades : en

voici un exemple dans cette épitaphe de Despautère :

Grammáticam scivit, multos docuítque per annos ;
Declináre tamen non pótuit túmulum.

Vous voyez que l'auteur joue sur la double signification de *declináre*.

Il sut la Grammaire, il l'enseigna pendant plusieurs années, & cependant il ne put décliner le mot *túmulus*. Selon cette traduction, la pensée est fausse ; car Despautère savoit fort bien décliner *túmulus*.

Que si l'on ne prend point *túmulus* matérièlement, & qu'on le prène pour ce qu'il signifie, c'est-à-dire, pour *le tombeau*, & par métonymie pour *la mort ;* alors il faudra traduire que *malgré toute la conoissance que Despautère avoit de la Grammaire, il ne put éviter la mort :* ce qui n'a ni sel, ni raison ; car on sait bien que la Grammaire n'exente pas de la nécessité de mourir.

La traduction est l'écueil de ces sortes de pensées : quand une pensée est solide, tout ce qu'elle a de

réalité ſe conſerve dans la traduction ; mais quand toute ſa valeur ne conſiſte que dans un jeu de mots, ce faux brillant ſe diſſipe par la traduction.

Ce n'eſt pas toutefois qu'une muſe un peu fine
Sur un mot, en paſſant, ne joue & ne badine :
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccès :
Mais fuyez ſur ce point un ridicule excès.

Boileau, Art. Poët. chant 2.

Dans le placet que M. Robin préſenta au Roi pour être maintenu dans la poſſeſſion d'une île qu'il avoit dans le Rhône, il s'exprime en ces termes :

Giles Robin, natif du S. Eſprit, de l'Académie d'Arles.

Qu'eſt-ce en éfet pour toi, Grand Monarque des Gaules,
Qu'un peu de ſable & de gravier ?
Que faire de mon île ? Il n'y croît que des ſaules ;
Et tu n'aimes que le laurier.

Saules eſt pris dans le ſens propre, & *laurier* dans le ſens figuré : mais ce jeu préſente à l'eſprit une penſée très-fine & très-ſolide. Il faut pourtant

obſerver qu'elle n'a de vérité que parmi les nations où le laurier eſt regardé come le ſymbole de la victoire.

Les alluſions doivent être facilement aperçues. Celles que nos Poëtes font à la fable ſont défectueuſes, quand le ſujet auquel elles ont raport, n'eſt pas conu. Malherbe, dans ſes ſtances à M. du Périer, pour le conſoler de la mort de ſa fille, lui dit :

Poëſies de Malherbe, l. VI.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du paſſé les mérites égale
D'Archemore & de lui.

Il y a peu de lecteurs qui conoiſſent Archemore, c'eſt un enfant du tems fabuleux. Sa nourice l'ayant quitté pour quelques momens, un ſerpent vint & l'étoufa. Malherbe veut dire que Tithon après une longue vie, s'eſt trouvé à la mort au même point qu'Archemore, qui ne vécut que peu de jours.

L'auteur du Poëme de la Madeleine, dans une apoſtrophe à l'amour

mour prophane, dit, parlant de Jésus-Christ :

Puisque cet *Antéros* t'a si bien désarmé : L. 2. pag. 25.

Le mot d'*Antéros* n'est guère conu que des savans, c'est un mot grec qui signifie *contre-amour* : c'étoit une divinité du Paganisme ; le Dieu vengeur d'un amour méprisé.

Ce poëme de la Madeleine est rempli de jeux de mots, & d'allusions si recherchées, que malgré le respect dû au sujet, & la bone intention de l'auteur, il est dificile qu'en lisant cet ouvrage, on ne soit point afecté come on l'est à la lecture d'un ouvrage burlesque. Les figures doivent venir, pour ainsi dire, d'elles-mêmes ; elles doivent naître du sujet, & se présenter naturèlement à l'esprit, come nous l'avons remarqué ailleurs : quand c'est l'esprit qui va les chercher, elles déplaisent, elles étonent, & souvent font rire par l'union bizare de deux idées, dont l'une ne devoit jamais être assortie avec l'autre. Qui croiroit, par exemple, que jamais le jeu de piquet dût entrer

dans un poëme fait pour décrire la pénitence & la charité de sainte Madeleine ; & que ce jeu dût faire naître la pensée de se doner la discipline !

Poëme de la Madeleine, l. 3. p. 42,

Piquez-vous seulement de jouer au piquet ;
A celui que j'entens qui se fait sans caquet ;
J'entens que vous preniez par fois la discipline,
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bone mine.

On ne s'atend pas non plus à trouver les termes de Grammaire détaillés dans un ouvrage qui porte pour titre, le nom de sainte Madeleine ; ni que l'auteur imagine je ne sai quel raport entre la Grammaire & les exercices de cette Sainte : cependant une tête de mort & une discipline sont les RUDIMENS de Madeleine.

Ibid. l. 2. p. 18. 19. &c.

Et regardant toujours ce têt de trépassé,
Elle voit le FUTUR dans ce PRÉSENT PASSÉ.
. . . .
Et c'est sa discipline, & tous ses châtimens,
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS.
Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAIRIEN,

C'est de voir, par un CAS du tout déraisonable,
Que son amour lui rend la mort INDÉCLINABLE,
Et qu'ACTIF come il est aussi bien qu'excessif
Il le rend à ce point d'impassible PASSIF.
O que l'amour est grand, & la douleur amère;
Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE!
LA MUSE pour cela me dit, non sans raison,
Que toujours la PREMIERE est sa CONJUGAISON.

. . . .

Sçachant bien qu'en aimant elle peut tout prétendre,
Come tout ENSEIGNER, tout LIRE, & tout ENTENDRE,
Pendant qu'elle s'ocupe à punir le forfait
De son TEMS PRÉTÉRIT qui ne fut qu'IMPARFAIT,
Tems de qui le FUTUR réparera les pertes
Par tant d'aflictions & de peines soufertes;
Et le PRÉSENT est tel, que c'est l'INDICATIF,
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INFINITIF.
Puis par un OPTATIF, ah! plût à Dieu, dit-elle,
Que je n'eusse jamais été si criminelle!

. . . .

Prenant avec plaisir, dans l'ardeur qui la brûle,

Le fouet pour discipline, & la croix pour
férule.

Vous voyez qu'il n'oublie rien. Cet ouvrage est rempli d'un nombre infini d'allusions aussi recherchées, pour ne pas dire aussi puériles. Le défaut de jugement qui empêche de sentir ce qui est ou ce qui n'est pas à propos, & le desir mal entendu de montrer de l'esprit & de faire parade de ce qu'on sait, enfantent ces productions ridicules.

Molière, Misant. act. 1. sc. 2.

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère & de la vérité;
Ce n'est que jeux de mots, qu'afectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

J'ajouterai encore ici une remarque, à propos de l'allusion: c'est que nous avons en notre langue un grand nombre de chansons, dont le sens litéral, sous une aparence de simplicité, est rempli d'allusions obscènes. Les auteurs de ces productions sont coupables d'une infinité de pensées dont ils salissent l'imagination; & d'ailleurs ils se deshonorent dans

l'eſprit des honêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages ſérieux tombent par ſimplicité dans le même inconvénient que les feſeurs de chanſons, ne ſont guère moins repréhenſibles, & ſe rendent plus ridicules.

Quintilien, tout païen qu'il étoit, veut que non-ſeulement on évite les paroles obſcènes, mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obſcénité. *Obſcænitas verò non à verbis tantùm abéſſe debet, ſed étiam à ſignificatióne.* Quint. Inſtit. Orat. l. VI. c. 3. de Riſu.

» On doit éviter avec ſoin en écri» vant, dit-il ailleurs, * tout ce qui » peut doner lieu à des alluſions des» honêtes. Je ſai bien que ces inter» prétations viènent ſouvent dans

* Hoc vítium κακέμφατον vocátur, ſive malâ conſuetúdine in obſcœnum intelléctum ſermo detórtus eſt.... dicta ſanctè & antíquè ridéntur à nobis: quam culpam non ſcribéntium quidem júdico, ſed legéntium: tamen vitánda; quátenus verba honéſta móribus perdídimus, & evincéntibus étiam vítiis cedéndum eſt. Sive junctúra defórmiter ſonat.... áliæ conjunctiónes áliquid símile fáciunt quas pérſequi longum eſt, in eo vítio quod vitándum dícimus, commorántes. Sed divíſio quoque

» l'esprit plutôt par un éfet de la cor-
» ruption du cœur de ceux qui lisent,
» que par la mauvaise volonté de ce-
» lui qui écrit ; mais un auteur sage
» & éclairé doit avoir égard à la foi-
» blesse de ses lecteurs, & prendre
» garde de faire naître de pareilles
» idées dans leur esprit : car enfin
» nous vivons aujourd'hui dans un
» siècle où l'imagination des homes
» est si fort gâtée, qu'il y a un grand
» nombre de mots qui étoient autre-
» fois très-honêtes, dont il ne nous
» est pas permis de nous servir par
» l'abus qu'on en fait ; de sorte que
» sans une atention scrupuleuse de la
» part de celui qui écrit, ses lecteurs
» trouvent malignement à rire en sa-
» lissant leur imagination avec des
» mots, qui, par eux mêmes, sont
» très éloignés de l'obscénité.

affert eándem injúriam pudóri. Nec scripto modo in áccidit ; sed étiam sensu plerique obscœnè intellígere, nisi cáveris, cúpiunt, ac ex verbis quæ longíssimè ab obscœnitáte absunt, occasiónem turpitúdinis rápere. *Quint.* Inst. Orat lib. VIII. c. 3. de Ornátu.

XIV.

L'IRONIE.

L'Ironie eſt une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainſi les mots dont on ſe ſert dans l'ironie, ne ſont pas pris dans le ſens propre & litéral. *εἰρωνεία, Diſſimulátio in oratióne.*

M. Boileau, qui n'a pas rendu à Quinault toute la juſtice que le public lui a rendue depuis, a dit par ironie :

Je le déclare donc, Quinault eſt un Virgile. Boileau, Sat. IX.

Il vouloit dire un mauvais Poëte.

Les idées acceſſoires ſont d'un grand uſage dans l'ironie : le ton de la voix, & plus encore la conoiſſance du mérite ou du démérite perſonel de quelqu'un, & de la façon de penſer de celui qui parle, ſervent plus à faire conoître l'ironie, que les paroles dont on ſe ſert. Un home s'écrie, *oh le bel eſprit!* Parle-t-il de

Cicéron, d'Horace? il n'y a point là d'ironie; les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t il de Zoïle? c'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satyre, avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde sait ce vers du père de Chimène dans le Cid.:

Corn. Cid. act. 1. sc. 3. A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac & dans Voiture. Je ne sai si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure, seroit aujourd'hui aussi bien reçu qu'il l'a été de leur tems.

Cicéron comence par une ironie l'oraison pour Ligarius. *Novum crimen, Caï Cæsar, & ante hunc diem inauditum*, &c. Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie: c'est à l'ocasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine, c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honeurs du triomphe. » Que

» Pompée est malheureux, dit Ci-
» céron, * de ne pouvoir profiter
» de votre conseil! Oh! qu'il a eu
» tort de n'avoir point eu de goût
» pour votre philosophie! Il a eu la
» folie de triompher trois fois. Je
» rougis, Crassus, de votre conduite.
» Quoi, vous avez brigué l'honeur
» du triomphe avec tant d'empresse-
» ment! &c.

X V.

L'EUPHÉMISME.

L'Euphémisme est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses, ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées: ils leur servent come de voile, & ils en expriment en aparence de plus agréables, de

εὐφημισμὸς, boni ominis captátio: *discours de bon augure.* εὖ, *bien, heureusement,* φημὶ, *je dis.*

* Non est íntegrum Cn. Pompéio, consílio jam uti tuo; errávit enim. Non gustárat istam tuam philosóphiam; ter, jam homo stultus, triumphávit. &c. *Cic.* in Pison. n. 58, XXIV.

moins choquantes, ou de plus honétes selon le besoin; par exemple: ce seroit reprocher à un ouvrier ou à un valet la bassesse de son état, que de l'apeler *ouvrier* ou *valet;* on leur done d'autres noms plus honétes qui ne doivent pas étre pris dans le sens propre. C'est ainsi que le boureau est apelé par honeur, *le maître des hautes œuvres.*

C'est par la même raison qu'on done à certaines étofes grossières le nom d'étofes plus fines; par exemple: on apèle *velours de Mauriène* une sorte d'étofe de gros drap qu'on fait en Mauriène, province de Savoie, & dont les pauvres Savoyards sont habillés. Il y a aussi une sorte d'étofe de fil dont on fait des meubles de campagne; on honore cette étofe du nom de *damas de Caux*, parce qu'elle se fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la besogne pour laquelle on l'a fait venir, & qui n'atend plus que son payement pour se retirer, au lieu de dire *payez-moi*, dit par euphémisme, *n'avez-*

vous plus rien à m'ordonner ?

Nous disons aussi, *Dieu vous assiste, Dieu vous benisse*, plutôt que de dire, *je n'ai rien à vous doner.*

Souvent pour congédier quelqu'un, on lui dit, *voilà qui est bien, je vous remercie*, plutôt que de lui dire *alez vous-en.*

Les Latins se servoient dans le même sens de leur *rectè*, qui, à la lettre, signifie *bien*, au lieu de répondre qu'ils n'avoient rien à dire. » Quand nous ne voulons pas dire » ce que nous pensons, de peur de » faire de la peine à celui qui nous » interoge, nous nous servons du » mot de *rectè*, dit Donat. *

Sostrata, dans Térence, ** dit à son fils Pamphile, *pourquoi pleurez-*

* *Rectè* dicimus cum sine injúria interrogántis áliquid reticémus. *Donat.* in Terent. Hecyr. act. 3. sc. 2. v. 20.

** S. Quid lácrymas? Quid es tam tristis? P. rectè mater. *Ter.* Hecyr. act. 3. sc. 2.

Tum, quod dem ei, *rectè* est : nam nihil esse mihi, religio est dicere. *Heaut.* act. 2. sc. 1. v. 16. & *selon Mad. Dacier*, act. 1. sc. 4. v. 16.

vous? Qu'avez-vous, mon fils? Il répondit, *rectè mater. Tout va bien, ma mère.* Madame Dacier traduit, *rien, ma mère*, tel est le tour françois.

Dans une autre comédie de Térence, Clitiphon dit que quand sa maîtresse lui demande de l'argent, il se tire d'afaire en lui répondant *rectè*, c'est-à-dire, en lui donnant de belles espérances : car, dit-il, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien; le mot de rien est un mot funeste.*

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents; car je n'ai garde de lui dire que n'ai pas le sou.*

Si Madame Dacier eût été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit bien senti que *marmoter entre les dents*, n'étoit pas une contenance trop propre à faire naître dans une coquète l'espérance d'un présent.

Il y avoit toujours un verbe sous-entendu avec *rectè*. *Rectè admo-*

*nes.** *Ego istæc rectè ut fiant vídero.*** *Rectè suádes*, *** &c.

A l'égard du *rectè* de la 2e. scène du IIIe. acte de l'Hécyre, il faut sous-entendre ou *váleo*, *rectè váleo*, ou *rectè mihi cónsulo*, ou enfin quelqu'autre mot pareil, come *res benè se habet*, &c. Pamphile vouloit exciter cette idée dans l'esprit de sa mère pour en éluder la demande.

Pour ce qui est de l'autre *rectè*, Clitiphon vouloit faire entendre à sa maîtresse, qu'il avoit des ressources pour lui trouver de l'argent ; que tout iroit bien, & que ses desirs seroient enfin satisfaits.

Ainsi, quoique Madame Dacier nous dise * que nous n'avons point de mot en notre langue, qui puisse exprimer la force de ce *rectè*, je crois qu'il répond à ces façons de parler, *cela va bien*, *cela ne va pas si mal que vous pensez ; courage, il y a espérance, cela est bon ; tout ira bien*, &c. ce sont-là autant d'Euphémismes.

Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshonêtes. Les

* Andr. act. 5. sc. 4. v. 50.
** Ib. act. 2. sc. 6. v. 25.
*** Heaut. act. 5. sc. 2. v. 43.

Heaut. act. 1. sc. 1.

* Dans les remarques sur la sc. 2. du 3. acte de l'Hécyre.

persones peu instruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicatesse: c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en françois : mais c'est que come nous n'avons apris les mots latins que dans les livres, ils se présentent à nous avec une idée accessoire d'érudition & de lecture, qui s'empare d'abord de l'imagination; elle la partage, elle envelope, en quelque sorte, l'image deshonête, elle l'écarte, & ne la fait voir que de loin : ce sont deux objets que l'on présente alors à l'imagination, dont le premier est le mot latin qui couvre l'idée qui le suit; ainsi ces mots servent come de voile & de périphrase à ces idées peu honêtes: au lieu que come nous somes acoutumés aux mots de notre langue, l'esprit n'est pas partagé. Quand on se sert des termes propres, il s'ocupe directement des objets que ces termes signifient. Il en étoit de même à l'égard des Grecs & des Romains,

les honêtes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en françois, & leur ſcrupule aloit même quelquefois ſi loin, qu'ils évitoient la rencontre des ſyllabes, qui, jointes enſemble, auroient pu réveiller des idées deshonêtes. *Quia ſi ita dicerétur, obſcœniùs concùrrerent lìtteræ*, dit Cicéron; & Quintilien a fait la même remarque.

Orat. n. 154. aliter XLV.

Inſt. Orat. l. VIII. c. 3.

» Ne devrois-tu point mourir de » honte, dit Chrémès à ſon fils, * » d'avoir eu l'inſolence d'amener à » mes yeux, dans ma propre mai- » ſon, une.... je n'oſe prononcer

* Non mihi per fallácias addúcere ante óculos .... pudet dicere hâc præſente verbum turpe; at te id nullo modo púduit fácere. Heaut, act. 5. ſc. 4. v. 18.

Ego ſervo & ſervábo Platónis verecúndiam. Itaque tectis verbis, ea ad te ſcrípſi, quæ apertíſſimis agunt Stoïci. Illi étiam crépitus aiunt æquè liberos, ac ructus, eſſe oportére. *Cic.* l. IX. Epiſt. 22.

Æquè eâdem modéſtiâ, pótius cum muliere fuiſſe, quàm concubuíſſe, dicébant. *Varro* de ling. lat. l. v. ſub. fin.

Mos fuit, res turpes & fœdas prolátu, honeſtiórum conveſtirier dignitáte. *Arnob.* l. v.

» un mot deshonête en préſence de
» ta mère, & tu as bien oſé comètre
» une action infâme dans notre pro-
» pre maiſon !

C'étoit par la même figure qu'au lieu de dire, *je vous abandone, je ne me mets point en peine de vous, je vous quite*, les anciens diſoient ſouvent, *vivez, portez-vous bien. Vivez forêts, .** cette expreſſion, dans l'endroit où Virgile s'en eſt ſervi, ne marque pas un ſouhait que le berger faſſe aux forêts, il veut dire ſimplement qu'il les abandone

Ils diſoient auſſi quelquefois, *avoir vêcu, avoir été, s'en être alé, avoir paſſé par la vie, (vitâ functus, **)* au lieu de dire *être mort*, le terme de *mourir* leur paroiſſoit en certaines ocaſions un mot funeſte.

* Omnia vel médium fiant mare, vívite ſylvæ. *Virg*. Ec. VIII. v. 58.

Váleant, qui inter nos diſſidium volunt. *Ter*. And. act. IV. ſc. 2. v. 13.

Caſtra peto : valeátque Venus, valeántque púellæ. *Tibull*. l. 2. El. 6. v. 9.

** Fungi fungor, ſignifie *paſſer par*, dans un ſens métaphorique : *être délivré de, s'être aquité de*.

Les anciens portoient la ſuperſtition juſqu'à croire qu'il y avoit des mots, dont la ſeule prononciation pouvoit atirer quelque malheur : come ſi les paroles, qui ne ſont qu'un air mis en mouvement, pouvoient produire, par elles-mêmes, quelqu'autre éfet dans la nature, que celui d'exciter dans l'air un ébranlement, qui, ſe comuniquant à l'organe de l'ouïe, fait naître dans l'eſprit des homes les idées dont ils ſont convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette ſuperſtition paroiſſoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de doner aux Dieux quelque nom qui leur fût déſagréable.. On étoit averti * au co-

* Malè ominátis párcite verbis, *ou ſelon d'autres*, malè nominátis. *Hor.* l. 3. od. 14.
Favéte linguis. *Hor.* l. 3. od. 1.
Ore favéte omnes. *Virg.* Æn. l. 5. v. 71.
Dicámus bona verba, venit natális, ad aras.
Quiſquis ades, linguâ, vir muliérque fave; *Tibull.* l. 2. El. 2. v. 1.
Proſpera lux óritur, linguíſque animíſque favéte,

mencement du ſacrifice ou de la cérémonie, de prendre garde de prononcer aucun mot qui pût atirer quelque malheur, de ne dire que de bones paroles, *bona verba fari*, enfin d'être favorable de la langue, *favéte linguis*, ou *linguá*, ou *ore;* & de garder plutôt le ſilence, que de prononcer quelque mot funeſte qui pût déplaire aux Dieux : & c'eſt de là que *favéte linguis*, ſignifie par extenſion, *faites ſilence.*

Par la même raiſon, ou plutôt par le même fanatiſme, lorſqu'un oiſeau avoit été de bon augure, & que ce qu'on devoit atendre de cet heureux préſage, étoit détruit par un augure contraire, ce ſecond augure ne s'apeloit point mauvais augure; mais ſimplement *l'autre augure*, * ou *l'autre oiſeau*. C'eſt pourquoi, dit

Nunc dicénda bono, ſunt bona verba, die. *Ovid.* Faſt. l. 1. v. 71.

* *Alter*, & pro non bono pónitur, ut in augúriis, *áltera* cum appellátur *avis* quæ útique próſpera non eſt; ſic *alter* nonnúmquam pro advérſo dícitur & malo. *Feſtus*, v. *alter.*

Feſtus, ce terme *alter*, veut dire quelquefois *contraire*, *mauvais*.

Il y avoit des mots conſacrés pour les ſacrifices, dont le ſens propre & litéral étoit bien diférent de ce qu'ils ſignifioient dans ces cérémonies ſuperſtitieuſes; par exemple : *mactáre*, qui veut dire *magis auctáre*, augmenter davantage, ſe diſoit des victimes qu'on ſacrifioit. On n'avoit garde de ſe ſervir alors d'un mot qui pût faire naître l'idée funeſte de la mort ; on ſe ſervoit par euphémiſme, de *mactáre*, augmenter ; ſoit que les victimes augmentaſſent alors en honeur, ſoit que leur volume fût groſſi par les ornemens dont on les paroit ; ſoit enfin que le ſacrifice augmentât en quelque ſorte l'honeur qu'on rendoit aux Dieux. Nous avons ſur ce point un beau paſſage de Varron, que l'on peut voir ici au bas de la page. *

* *Mactáre*, verbum & ſacrorum, κατ' εὐφημισμὸν dictum, quaſi *magis augere*, ut *adolére* ; undè & *magméntum* quaſi *majus augméntum* : nam hóſtiæ tangúntur molâ ſalsâ, & tum *immolátæ* dicuntur ; cum verò ictæ ſunt & aliquid ex illis in aram datum eſt,

De même, parce que *cremári*, être brûlé, auroit été un mot de mauvais augure, & que l'autel croissoit, pour ainsi dire, par les herbes, par les entrailles des victimes, & par tout ce qu'on metoit dessus pour être brûlé; au lieu de dire *on brûle sur les autels*, ils disoient, *les autels croissent*, car *adolere* & *adoléscere*, signifient proprement *croître*; & ce n'est que par euphémisme que ces mots signifient *brûler*.

Adolescunt ignibus aræ. Virg. Georg. IV. v. 379.

C'est ainsi que les persones du peuple disent quelquefois dans leur colère, *que le bon Dieu vous emporte*, n'osant prononcer le nom du malin esprit.

Dans l'Écriture Sainte, le mot de *benir* est mis quelquefois au lieu de maudire, qui est précisément le contraire. Come il n'y a rien de plus

mactátæ dicúntur per laudatiónem, itémque boni óminis significatiónem. Et cum illis mola salsa impónitur, dicitur *macte esto*. *Varro* de vitâ Pop. Rom. l. 2. *dans les fragmens qui sont à la fin des œuvres de Varron, de l'édition de* J. Jánson, Amst. 1723. p. 63.

afreux à concevoir, que d'imaginer quelqu'un qui s'emporte jufqu'à des imprécations facrilèges contre Dieu même; au lieu du terme de *maudire*, on a mis le contraire par euphémifme.

Naboth n'ayant pas voulu vendre au Roi Achab, une vigne qu'il poffédoit, & qui étoit l'héritage de fes pères; la Reine Jézabel, femme d'Achab, fufcita deux faux témoins, qui déposèrent que Naboth avoit blafphèmé contre Dieu & contre le Roi: or, l'Écriture, pour exprimer ce blafphème, fait dire aux témoins, que *Naboth a beni Dieu & le Roi.* *

Job dit dans le même fens, *peut-être que mes enfans ont péché, & qu'ils ont beni Dieu dans leur cœur.* **

C'eft ainfi que dans ces paroles de Virgile, *auri facra fames, facra* fe prend pour *excrabilis*, felon Servius; Æn. l. III. v. 57.

* Viri diabólici dixérunt contra eum teftimónium coram multitúdine; benedixit Naboth Deum & Regem. *Reg.* III. c. 21. v. 10. & 13.

** Ne fortè peccáverint filii mei & benedixerint Deo in cordibus fuis. *Job.* 1. v. 5.

soit par euphémisme, soit par extension : car il est à observer que souvent par extension, *sacer* vouloit dire *exécrable*. Ceux que la justice humaine avoit condânés, & ceux qui se dévouoient pour le peuple, étoient regardés come autant de persones sacrées. De là, dit Festus, * tout méchant home est apelé *sacer*. *O le maudit boufon*, dit Afranius, en se servant de *sacrum* : § *O sacrum scurram, & malum*. Et Plaute, parlant d'un marchand d'esclaves, s'exprime en ces termes, *Hómini (si leno est homo) quantum hóminum terra sústinet, sacérrimo*.

§ Fragm. Vet Poët. Lond. 1713. pag. 1512. Plaut. Pœn. Prolog. v. 90.

* Homo *sacer* is est, quem pópulus judicávit ob maleficium, neque fas est cum immolári . . . . ex quo quivis homo, malus atque ímprobus, *sacer* appellári solet. *Festus* v. *sacer*.

Massiliénses, quóties pestiléntiâ laborábant, unus se ex paupéribus offerébat, aléndus anno íntegro públicis & purioribus cibis. Hic pósteà, ornátus verbénis & véstibus sacris, circunducebátur per totam civitátem, cum execratiónibus; ut in ipsum recíderent mala totíus civitátis; & sic projiciebátur. *Servius* In Æn. III. v. 57.

On peut encore raporter à l'euphémisme ces périphrases ou circonlocutions, dont un orateur délicat envelope habilement une idée, qui, toute simple, exciteroit peut-être dans l'esprit de ceux à qui il parle, une image ou des sentimens peu favorables à son dessein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat, que les domestiques de Milon tuèrent Clodius; * » ils firent, dit-» il, ce que tout maître eût voulu » que ses esclaves eussent fait en pa-» reille ocasion. « De même, lorsqu'on ne done pas à un mercénaire tout l'argent qu'il demande, au lieu de lui dire, *je ne veux pas vous en doner davantage*, souvent on lui dit par euphémisme, *je vous en donerai davantage une autre fois ; cela se trouvera : je chercherai les ocasions de vous récompenser*, &c.

* Fecérunt id servi Milónis . . . . quod suos quisque servos in tali re fácere voluisset. *Cic*, pro Milóne, num. 29.



XVI.

L'ANTIPHRASE.

L'Euphémisme & l'Ironie ont doné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure qu'ils apèlent *Antiphrase*, c'est à-dire, *contre vérité*; par exemple : la mer noire sujète à de fréquens naufrages, & dont les bords étoient habités par des homes extrèmement féroces, étoit apelée *Pont-Euxin*, c'est à dire, *mer favorable à ses hôtes, mer hospitalière.* C'est pourquoi Ovide a dit que le nom de cette mer étoit un menteur.

Ἀξεινος, hospitális, *Qui exerce l'hospitalité.*

Ovi. Trist. l 5. Eleg. 10. v. 13.

Quem tenet Euxíni, mendax cognómine littus.

Idem l. 3. El. 13. v. ult.

Et ailleurs : Pontus Euxíni falsò nómine dictus.

Sanctius & quelques autres ne veulent point mètre l'antiphrase au rang des figures. Il y a en éfet je ne sai quoi d'oposé à l'ordre naturel, de nomer une chose par son contraire, d'apeler *lumineux* un objet,

jet, parce qu'il eſt obſcur ; l'antiphraſe ne ſatisfait pas l'ſprit.

Malgré les mauvaiſes qualités des objets, les anciens qui perſonifioient tout, leur donoient quelquefois des noms flateurs, come pour ſe les rendre favorables, ou pour ſe faire un bon augure, un bon préſage.

Ainſi c'étoit par euphémiſme, par ſuperſtition, & non par antiphraſe, que ceux qui aloient à la mer que nous apelons aujourd'hui *la mer noire*, la nomoient *mer hoſpitalière*, c'eſt-à-dire, mer qui ne nous ſera point funeſte, qui nous ſera propice, où nous ſerons bien reçus, mer qui ſera pour nous une mer hoſpitalière, quoiqu'elle ſoit comunément pour les autres une mer funeſte.

Les trois Déeſſes infernales, filles de l'Erèbe & de la Nuit, qui, ſelon la fable, filent la trame de nos jours, étoient apelées *les Parques* : de l'adjectif *parcus*, *quia parcè nobis vitam tribuunt*. Chacun trouve qu'elles ne lui filent pas aſſez de jours. D'autres diſent qu'elles ont été ainſi apelées, parce que leurs fonctions ſont par-

tagées ; *Parcæ quasi partitæ.*

Clotho colum rétinet, Láchesis net, & Atro-
pos occat.

Ce n'est donc point par antiphrase ; *quia nemini parcunt*, qu'elles ont été apelées *Parques.*

Les Furies, Alecto, Tisiphone & Mégère, ont été apelées *Euménidés*, du grec *eumeneis*, *benévolæ*, douces, bienfaisantes. La comune opinion est que ce nom ne leur fut doné qu'après qu'elles eurent cessé de tourmenter Oreste qui avoit tué sa mère. Ce prince fut, dit-on, le premier qui les apela *Euménides.* Ce sentiment est adopté par le P. Sanadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apelées *Euménides* long-tems avant qu'Oreste vînt au monde : mais d'ailleurs cette aventure d'Oreste est remplie de tant de circonstances fabuleuses, que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Euménides* par euphémisme, pour se les rendre favorables. C'est ainsi qu'on traite tous les jours de *bones* & de *bienfesantes* les persones les plus aigres & les plus

εὐμενεῖς.

Poësies d'Horace, T. 1. p. 458.

dificiles dont on veut apaiſer l'emportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu'un bois ſacré eſt apelé *lucus*, par antiphraſe; car ces bois étoient fort ſombres, & *lucus* vient de *lucére*, *luire* : mais ſi *lucus* vient de *lucére*, c'eſt par une raiſon contraire à l'antiphraſe ; car come il n'étoit pas permis, par reſpect, de couper de ces bois, ils étoient fort épais, & par conſéquent fort ſombres, ainſi le beſoin autant que la ſuperſtition, avoit introduit l'uſage d'y alumer des flambeaux.

Manes : les manes, c'eſt-à-dire, les ames des morts, & dans un ſens plus étendu, les habitans des enfers, eſt encore un mot qui a doné lieu à l'antiphraſe. Ce mot vient de l'ancien adjectif *manus*, * dont on ſe ſervoit au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les manes, les apeloient ainſi pour ſe les rendre favorables. *Vos ô mihi manes eſte boni* ; c'eſt ce que Virgile fait dire à Turnus. Ainſi tous les exemples dont on prétend

* Feſtus, v. *Manáre, mane.* Nonius, c. 1. n. 337.

Varr. de ling. lat. l. 5, initio.

Virg. Æn. 12. v. 647.

autoriser l'antiphrase, se raportent; ou à l'euphémisme, ou à l'ironie; come quand on dit à Paris, *c'est une muète des hales*, c'est-à-dire, une femme qui chante pouilles, une vraie harangère des hales; *muète* est dit alors par ironie.

XVII.

LA PÉRIPHRASE.

περίφρασις. Circumlocútio. περὶ, circum. φράζω dico.

QUintilien met la Pèriphrase au rang des tropes; en éfet, puisque les tropes tiènent la place des expressions propres, la périphrase est un trope, car la périphrase tient la place, ou d'un mot ou d'une phrase.

Nous avons expliqué dans la première partie de cette Grammaire, ce que c'étoit qu'une phrase: c'est une expression, une manière de par-

Plúribus autem verbis cum id quod uno, aut paucióribus certè, dici potest, explicátur, περίφρασιν vocant, circúitum loquéndi. *Quint.* Inst. Or. l. VIII. c. 6. de Tropis.

ler, un arangement de mots, qui fait un ſens fini ou non fini.

La périphraſe ou circonlocution eſt un aſſemblage de mots qui expriment en pluſieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins, & ſouvent en un ſeul mot; par exemple: *le vainqueur de Darius*, au lieu de dire, *Alexandre: l'aſtre du jour*, pour dire *le ſoleil*.

On ſe ſert de périphraſes, ou par bienſéance, ou pour un plus grand éclairciſſement, ou pour l'ornement du diſcours, ou enfin par néceſſité.

1. Par bienſéance, lorſqu'on a recours à la périphraſe, pour enveloper les idées baſſes ou peu honêtes. Souvent auſſi, au lieu de ſe ſervir d'une expreſſion qui exciteroit une image trop dure, on l'adoucit par une périphraſe, come nous l'avons remarqué dans l'euphémiſme.

2. On ſe ſert auſſi de périphraſe pour éclaircir ce qui eſt obſcur, les définitions ſont autant de périphraſes: come lorſqu'au lieu de dire *les Parques*, on dit, *les trois Déeſſes infernales, qui ſelon la fable, filent la trame de nos jours.*

LA PARAPHRASE.

Remarquez que quelquefois après qu'on a expliqué par une périphrase un mot obscur ou peu conu, on dévelope plus au long la pensée d'un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonstances qu'il auroit pu ajouter lui-même ; mais alors ces sortes d'explications plus amples & conformes au sens de l'auteur, sont ce qu'on apèle des *Paraphrases*, la paraphrase est une espèce de comentaire : on reprend le discours de celui qui a déja parlé, on l'explique, on l'étend davantage en suivant toujours son esprit. Nous avons des paraphrases des Psaumes, du livre de Job, du nouveau Testament, &c. Nous avons aussi des paraphrases de l'art poëtique d'Horace, &c. La périphrase ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expression, au fond elle ne dit pas davantage ; au lieu que la paraphrase ajoute d'autres pensées, elle explique, elle dévelope.

παραφράζω. juxta dico, id est loquor juxta ea quæ alius dixit, παρα, juxta, supra φράζω, dico.

3. On se sert de périphrases pour l'ornement du discours, & sur tout en poësie. Le génie de la poësie consiste à amuser l'imagination par des

images qui au fond se réduisent souvent à une pensée que le discours ordinaire exprimeroit avec plus de simplicité, mais d'une manière ou trop sèche ou trop basse; la périphrase poëtique présente la pensée sous une forme plus gracieuse ou plus noble: c'est ainsi qu'au lieu de dire simplement *à la pointe du jour*, les Poëtes disent:

L'Aurore cependant au visage vermeil, Henriade ch. VI.
Ouvroit dans l'Orient le palais du soleil:
La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres,
Les songes voltigeans fuyoient avec les ombres.

Madame Dacier comence le XVIIe. livre de l'Odyssée d'Homère par ce vers:

Dès que la belle Aurore eut annoncé le jour.

Et ailleurs elle dit, » la brillante » Aurore sortoit à peine du sein de » l'Océan, pour anoncer aux Dieux » & aux homes le retour du soleil. Iliade, l. XIX.

Pour dire que le jour finit, qu'il est tard, *adversperascit*, Virgile dit

qu'on voit déja fumer de loin les cheminées, que déja les ombres s'alongent & femblent tomber des montagnes.

Ecl. I. v. 83. Et jam fumma procul villárum cúlmina fumant,
Majoréfque cadunt altis de móntibus umbræ.

Boileau a dit par imitation :

Lutrin, ch. 2. Les ombres cependant fur la ville épandues
Du faîte des maifons defcendent dans les rues.

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'obferver ici qu'on ne doit fe fervir de périphrafes que quand elles rendent le difcours plus noble ou plus vif par le fecours des images. Il faut éviter les périphrafes qui ne préfentent rien de nouveau, qui n'ajoutent aucune idée acceffoire, elles ne fervent qu'à rendre le difcours languiffant : fi après avoir dit d'un home acablé de remord; qu'*il eft toujours trifte*, vous vous fervez de quelque périphrafe qui ne dife autre chofe, finon que *cet home eft toujours fombre, rêveur*,

mélancolique & de mauvaise humeur, vous ne rendez guère votre discours plus vif par de telles expressions. M. Boileau, sur un sujet pareil, a fait d'après Horace une espèce de périphrase qui tire tout son prix de la peinture dont elle ocupe l'imagination du lecteur.

Ce fou rempli d'erreurs que le trouble acompagne. Ep. v.
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Post équitem sedet atra cura. Hor. l. III. od. I. v. 40.

Le même Poëte, au lieu de dire, *pendant que je suis encore jeune*, se sert de trois périphrases qui expriment cette même pensée sous trois images diférentes.

Tandis que libre encor, malgré les destinées, Sat. I.
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années;
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encore de quoi filer.

On doit aussi éviter les périphrases

obſcures & trop enflées. * Celles qui ne ſervent ni à la clarté, ni à l'ornement du diſcours, ſont défectueuſes. C'eſt une inutilité déſagréable qu'une périphraſe à la ſuite d'une penſée vive, claire, ſolide & noble. L'eſprit qui a été frapé d'une penſée bien exprimée, n'aime point à la retrouver ſous d'autres formes moins agréables, qui ne lui aprènent rien de nouveau, ou rien qui l'intéreſſe. Après que le père des trois Horaces,
p. 10. dans l'exemple que j'ai déjà raporté, a dit *qu'il mourût*, il devoit en demeurer là, & ne pas ajouter :

Ou qu'un beau deſeſpoir enfin le ſecourût.

Marot, dans une de ſes plus belles épîtres, raconte agréablement au Roi François I. le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par ſon valet, qui lui avoit pris ſon argent, ſes habits, & ſon cheval ; enſuite il dit :

* Ut cùm decórum habet, períphraſis, ita cùm in vítium íncidit, περισσολογία dícitur : obſtat enim quidquid non ádjuvat, *Quint.* Inſtit. Orat. l. VIII. c. 6.

Et néanmoins ce que je vous en mande,
N'eſt pour vous faire ou requête ou demande :
Je ne veux point tant de gens reſſembler ;
Qui n'ont ſouci autre que d'aſſembler ;
Tant qu'ils vivront ils demanderont, eux ;
Mais je comence à devenir honteux,
Et ne veux point à vos dons m'arêter.
Je ne dis pas, ſi voulez rien prêter,
Que ne le prène : il n'eſt point de prêteur,
S'il veut prêter, qu'il ne faſſe un debteur.
Et ſavez vous, Sire, coment je paie,
Nul ne le ſait ſi premier ne l'eſſaie.
Vous me devrez, ſi je puis, de retour ;
Et vous ferai encore un bon tour ;
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une belle cédule,
A vous payer, ſans uſure il s'entend,
Quand on verra tout le monde content ;
Ou ſi vous voulez, à payer ce ſera,
Quand votre los & renon ceſſera.

Voilà où le génie conduiſit Marot ; & voilà où l'art devoit le faire arêter : ce qu'il dit enſuite que *les deux princes Lorains le plaigeront*, & encore

Aviſez donc, ſi vous avez deſir
De rien prêter, vous me ferez plaiſir ;

Cic. de Orat. l. I. n. XII. aliter 51.

Tout cela, dis-je, n'ajoute plus rien à la pensée : c'est ce que Cicéron apèle *verbórum vel optimórum atque ornatissimórum sónitus inánis.* Que s'il y avoit quelque chose de plus à dire, ce sont les douze derniers vers qui font un nouveau sens, & ne sont plus une périphrase qui regarde l'emprunt.

Voilà le point principal de ma lettre,
Vous savez tout, il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre las ! Certes, & si ferai,
En ce faisant mon style j'enflerai,
Disant, ô Roi amoureux des neuf Muses ;
Roi, en qui sont leurs sciences infuses,
Roi, plus que Mars, d'honeur environé,
Roi, le plus Roi qui fut onc couroné ;
Dieu tout puissant te doint, pour t'estrèner,
Les quatre coins du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne.

4. On se sert de périphrase par nécessité, quand il s'agit de traduire, & que la langue du traducteur n'a point d'expression propre qui ré-

ponde à la langue originale : par exemple, pour exprimer en latin une péruque, il faut dire *coma adſcititia*, une chevelure empruntée, des cheveux qu'on s'eſt ajuſtés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de ſupin, & par conſéquent point de participe ; ainſi au lieu de s'exprimer par le participe, on eſt obligé de recourir à la périphraſe *fore ut*, *eſſe futurum ut* ; j'en ai doné pluſieurs exemples dans la ſyntaxe.

XVIII.

L'HYPALLAGE.

VIrgile, pour dire *mettre à la voile*, a dit, * *dare claſſibus auſtros* : l'ordre naturel demandoit qu'il dît plutôt, *dare claſſes auſtris*.

Ὑπαλλαγὴ, immutátio. ὑπὸ ſub, ab. & ἀλλάγην. aor. 2. paſſ. d'ἀλλάττω.

* Æn. l. III. v. 61.

Cicéron, dans l'oraiſon pour Marcellus, dit a Céſar qu'on n'a jamais vu dans la ville ſon épée vuide du foureau, *gládium vagina váculum in urbe non vídimus*. Il ne s'agit pas du fonds de la penſée, qui eſt de faire entendre que Céſar n'avoit exercé

aucune cruauté dans la ville de Rome, il s'agit de la combinaiſon des paroles qui ne paroiſſent pas liées entre elles come elles le ſont dans le langage ordinaire, car *vácuus* ſe dit plutôt du foureau que de l'épée.

Ovide comence ſes métamorphoſes par ces paroles :

> In nova fert ánimus mutátas dícere formas
> Córpora.

La conſtruction eſt *ánimus fert me ad dícere formas mutátas in nova córpora.* Mon génie me porte à raconter les formes changées en de nouveaux corps : il étoit plus naturel de dire, *à raconter les corps*, c'eſt à-dire, *à parler des corps changés en de nouvèles formes.*

Vous voyez que dans ces ſortes d'expreſſions les mots ne ſont pas conſtruits ni combinés entr'eux come ils le devroient être ſelon la deſtination des terminaiſons & la conſtruction ordinaire. C'eſt cette tranſpoſition ou changement de conſtruction qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui ſignifie *changement.*

Cette figure eſt bien malheureuſe : les Rhéteurs diſent que c'eſt aux Grammairiens à en parler, *Grammaticórum pótius ſchema eſt quàm tropus*, dit Voſſius ; & les Grammairiens la renvoient aux Rhéteurs : *l'hypallage, à vrai dire, n'eſt point une figure de Grammaire*, dit la nouvèle Méthode de P. R. *C'eſt un trope ou une figure d'élocution.*

Inſt. Orat. l. IV. c. 13. art. 12.

Des fig. de Conſt. c. VI. p. 558.

Le changement qui ſe fait dans la conſtruction des mots par cette figure, ne regarde pas leur ſignification, ainſi en ce ſens cette figure n'eſt point un trope, & doit être miſe dans la claſſe des idiotiſmes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile d'en faire mention parmi les tropes ; le changement que l'hypallage fait dans la combinaiſon & dans la conſtruction des mots, eſt une ſorte de trope ou de converſion. Après tout, dans quelque rang qu'on juge à propos de placer l'hypallage, il eſt certain que c'eſt une figure très-remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagina-

tion nous fait parler de manière; que quand nous venons ensuite à considérer de sang froid l'arangement dans lequel nous avons construit les mots dont nous nous somes servis, nous trouvons que nous nous somes écartés de l'ordre naturel, & de la manière dont les autres homes construisent les mots quand ils veulent exprimer la même pensée; c'est un manque d'exactitude dans les modernes; mais les langues ancienes autorisent souvent ces transpositions: ainsi dans les anciens la transposition dont nous parlons est une figure respectable qu'on apèle *hypallage*, c'est à-dire, changement, transposition, ou renversement de construction. Le besoin d'une certaine mesure dans les vers, a souvent obligé les anciens Poëtes d'avoir recours à ces façons de parler, & il faut convenir qu'elles ont quelquefois de la grace: aussi les a-t-on élevées à la dignité d'expressions figurées; & en ceci les anciens l'emportent bien sur les modernes, à qui on ne fera pas de long-tems le même honeur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure, pour la faire mieux conoître. Virgile fait dire à Didon :

Et cùm frígida mors ánimâ sedúxerit artus. Æn. l. IV. v. 385.

Après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps, il est plus ordinaire de dire *aura séparé mon ame de mon corps :* le corps demeure, & l'ame le quitte ; ainsi Servius & la plûpart de comentateurs trouvent une hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même Poëte parlant d'Enée & de la Sibylle qui conduisit ce héros dans les enfers, dit :

Ibant obscúri solâ sub nocte per umbram. Æn. l. VI. v. 268.

Pour dire qu'ils marchoient tout seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre. Servius & le P. de la Rue disent que c'est ici une hypallage pour *ibant soli sub obscúrâ nocte*.

Horace a dit :

Pócula lethæos ut si ducéntia somnos
Tráxerim. Hor. l. v. od. 14. v. 3.

Come si j'avois bu les eaux qui amènent le someil du fleuve Léthé. Il étoit plus naturel de dire *pócula letheæ*, les eaux du fleuve Léthé.

Virgile a dit qu'*Enée raluma des feux presque éteints.*

Æn. l. v. v. 743. ..... Sopítos súscitat ignes.

Il n'y a point là d'hypallage, car *sopitos*, selon la construction ordinaire, se raporte à *ignes*: mais quand pour dire qu'*Enée raluma sur l'autel d'Hercule le feu presque éteint*, Virgile s'exprime en ces termes:

Æn. l. VIII. v. 542. ...... Hercúleis sopítas ígnibus aras
Excitat.

Alors il y a une hypallage, car selon la combinaison ordinaire, il auroit dit, *excitat ignes sopitos in aris hercúleis*, id est, *Herculi sacris.*

Au livre XII. pour dire, *si au contraire Mars fait tourner la victoire de notre côté*, il s'exprime en ces termes:

Æn. l. XII. v. 187. Sin nostrum annúerit nobis victória Martem.

Servius. ibid. Ce qui est une hypallage, selon Ser-

vius. *Hypallage: pro* ſin noſter Mars annúerit nobis victoriam : *nam Martem victória comitátur.*

On peut auſſi regarder come une ſorte d'hypallage, cette façon de parler ſelon laquelle on marque par un adjectif, une circonſtance qui eſt ordinairement exprimée par un adverbe : c'eſt ainſi qu'au lieu de dire qu'*Enée envoya promptement Achate*, Virgile dit :

. . . . Rápidum ad naves præmíttit Acháten Aſcánio. Æn. l. 1. v. 614.

Rápidum eſt pour *promptement*, *en diligence.*

Age diverſas, c'eſt-à-dire, chaſſez-les çà & là. Ibid. v. 70.

Jamque aſcendébant collem qui plúrimus urbi Imminet. Æn. l. 1. v. 423.

Plúrimus, c'eſt-à-dire, *en long*, une coline qui domine, qui règne tout le long de la ville.

Médius, *ſummus*, *infimus*, ſont ſouvent employés en latin dans un ſens que nous rendons par des adverbes, & de même *nullus* pour *non : mémini*, Ter. Eun. Act. 2. ſc. 1. v. 10.

tamétsi nullus móneas, pour *non móneas*, come Donat l'a remarqué.

Par tous ces exemples on peut observer :

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage aporte de l'obscurité ou de l'équivoque à la pensée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée puisse être aussi facilement démêlé, que si l'on se fût servi de l'arangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui conoissent le génie d'une langue.

2. Ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens contraire à ce que l'auteur a voulu dire ; on doit convenir qu'il y a équivoque, que l'auteur a fait un contre-sens, & qu'en un mot il s'est mal exprimé. Les anciens étoient homes, & par conséquent sujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petitesse & une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu'ils condamneroient eux-mêmes, & que leurs contemporains ont souvent con-

dânées. L'hypallage ne prête pas son nom aux contre-sens & aux équivoques; autrement tout seroit confondu, & cette figure deviendroit un asyle pour l'erreur & pour l'obscurité.

3. L'hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l'arangement établi dans une langue; mais il ne faut point juger de l'arangement & de la signification des mots d'une langue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en françois, *je me repens*, *je m'aflige de ma faute: Je* est le sujet de la proposition, c'est le nominatif du verbe: en latin on prend un autre tour, les termes de la proposition ont un autre arangement, *je*, devient le terme de l'action, ainsi, selon la destination des cas, *je*, se met à l'acusatif; *le souvenir de ma faute m'aflige*, *m'afecte de repentir*, tel est le tour latin, *pœnitet me culpæ*, c'est-à-dire, *recordátio*, *rátio*, *respéctus*, *vítium*, *negótium*, *factum*, ou *malum culpæ pœnitet me*. Phèdre a dit, *malis nequítiæ* pour *nequítiâ*; *res* L. 3. f. 8. v. 15. L. 3. f. 7. v. 4.

cibi pour *cibus*. Voyez les obfervations que nous avons faites fur ce fujet dans la fyntaxe.

Il n'y a donc point d'hypallage dans *pœnitet me culpæ*, ni dans les autres façons de parler femblables; je ne crois pas non plus, quoi qu'en difent les Comentateurs d'Horace, qu'il y ait une hypallage dans ces vers de l'Ode 17. du livre premier.

Velox amœnum fæpè Lucrétilem
Mutat Lycæo Faunus.

C'eft-à-dire, que Faune prend fouvent en échange le Lucrétile pour le Lycée, il vient fouvent habiter le Lucrétile auprès de la maifon de campagne d'Horace, & quite pour cela le Lycée fa demeure ordinaire. Tel eft le fens d'Horace, *come la fuite de l'ode le done nécessairement à entendre.* Ce font les paroles du P. Sanadon, qui trouve dans cette façon de parler * *une vraie hy-*

Tom. 1. p. 179.

* Voyez les remarques du P. Sanadon, à l'ocafion de *Lucána mutet páscuis*, vers 28. de l'Ode *Ibis liburnis*. Poëfie d'Horace, tom. I. page 175.

pallage ou un renverſement de conſtruction.

Mais il ne paroît pas que c'eſt juger du latin par le françois, que de trouver une hypallage dans ces paroles d'Horace, *Lucrétilem mutat Lycæo Faunus.* On comence par atacher à *mutáre* la même idée que nous atachons à notre verbe *changer ; doner ce qu'on a pour ce qu'on n'a pas ;* enſuite, ſans avoir égard à la phraſe latine, on traduit, *Faune change le Lucrétile pour le Lycée :* & come cette expreſſion ſignifie en françois, que Faune paſſe du Lucrétile au Lycée, & non du Lycée au Lucrétile, ce qui eſt pourtant ce qu'on ſait bien qu'Horace a voulu dire, on eſt obligé de recourir à l'hypallage pour ſauver le contre-ſens que le françois ſeul préſente. Mais le renverſement de conſtruction ne doit jamais renverſer le ſens, come je viens de le remarquer ; c'eſt la phraſe même, & non la ſuite du diſcours, qui doit faire entendre la penſée, ſi ce n'eſt dans toute ſon étendue, c'eſt au moins dans ce qu'elle préſente d'a-

bord à l'esprit de ceux qui savent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, & nous ne trouverons ici ni contre-sens ni hypallage, nous ne verrons qu'une phrase latine fort ordinaire en prose & en vers.

On dit en latin *donáre múnera álicui*, doner des présens à quelqu'un, & l'on dit aussi *donáre áliquem múnere*, gratifier quelqu'un d'un présent : on dit également *circúmdare urbem mœnibus*, & *circúmdare mœnia urbi ;* de même, on se sert de *mutáre*, soit pour doner, soit pour prendre une chose au lieu d'une autre.

Mart. Lex. v. muto. *Muto*, disent les Etymologistes, vient de *motu : mutáre* quasi *motáre*. L'anciène manière d'aquérir ce qu'on n'avoit pas, se fesoit par des échanges, de là *muto* signifie également *acheter* ou *vendre*, *prendre* ou *doner* quelque chose au lieu d'une autre, *emo* aut *vendo*, dit Martinius, & il cite Columelle, qui a dit *porcus lácteus ære mutandus est*, il faut acheter un cochon de lait.

Ainsi, *mutat Lucrétilem*, signifie vient

vient prendre, vient posséder, vient habiter le Lucrétile, il achète, pour ainsi dire, le Lucrétile par le Lycée.

M. Dacier, sur ce passage d'Horace, remarque qu'*Horace parle souvent de même, & je sai bien*, ajoute-t-il, *que quelques historiens l'ont imité.*

Lorsqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle voudroit avoir acheté Jason pour toutes les richesses de l'Univers, il se sert de *mutáre.*

Quemque ego cum rebus quas totus póssidet orbis Met. L. VII. v. 59.
Æsónidem mutásse velim.

Où vous voyez que come Horace, Ovide emploie *mutáre* dans le sens d'*aquérir ce qu'on n'a pas, de prendre, d'acheter une chose en en donant une autre.* Le P. Sanadon remarque Tom. I. p. 175. qu'Horace s'est souvent servi de *mutáre* en ce sens, *mutávit lúgubre ságum púnico*, * pour *púnicum sagum lúgubri; mutet lucána cálabris páscuis*, ** pour *cálabra pascua lucá-*

* L. v. Od. IX.
** L. v. Od. I.

nis : mutat uvam ſtrigili, * pour *ſtrigilim uvâ.*

L'uſage de *mutáre áliquid áliquâ re* dans le ſens de *prendre en échange*, eſt trop fréquent pour être autre choſe qu'une phraſe latine, come *donáre aliquem áliquâ re*, gratifier quelqu'un de quelque choſe ; & *circúmdare mœnia urbi*, doner des murailles à une ville tout autour, c'eſt-à-dire, entourer une ville de murailles : l'hypallage ne ſe met pas ainſi à tous les jours.

XIX.

L'ONOMATOPÉE.

Ὀνοματοποιΐα. *Nominis ſeu vocábuli fictio* : formation d'un mot.

L'Onomatopée eſt une figure par laquelle un mot imite le ſon naturel de ce qu'il ſignifie. On réduit ſous cette figure les mots formés par imitation du ſon ; come le *glouglou de la bouteille : le cliquetis*, c'eſt-à-dire, le bruit que font les boucliers,

* L. II. Sat. VII. v. 110.

les épées, & les autres armes en ſe choquant. Le *triſtrac* qu'on apeloit autrefois *tiſtac ;* ſorte de jeu aſſez comun, ainſi nomé du bruit que font les dames & les dés dont on ſe ſert à ce jeu: *Tinnitus æris*, tintement: c'eſt le ſon clair & aigu des métaux. *Bilbire*, *bilbit ámphora*, la petite bouteille fait glou-glou, on le dit d'une petite bouteille dont le goulot eſt étroit. *Taratántara*, c'eſt le bruit de la trompète.

At tuba terríbili ſónitu taratántara dixit.

C'eſt un ancien vers d'Ennius, au raport de Servius. Virgile en a changé le dernier hémiſtiche, qu'il n'a pas trouvé aſſez digne de la poëſie épique; voyez Servius ſur ce vers de Virgile:

At turba terríbilem ſónitum procul ære canóro
Incrépuit. Æn. l. IX, v. 503.

Cachinnus, c'eſt un rire immodéré. *Cachinno*, *ónis*, ſe dit d'un home qui rit ſans retenue: ces deux mots ſont formés du ſon ou du bruit que l'on

entend quand quelqu'un rit avec éclat.

Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le cri des animaux, come *béler*, qui se dit des brebis.

Lucr. l. 5. v. 1072. *Baubári*, aboyer, se dit des gros chiens. *Latráre*, aboyer, hurler, c'est le mot générique. *Mutíre*, parler entre les dents, murmurer, gronder, come les chiens: *mu* canum est, undè *mutíre*, dit Charisius.

Les noms. de plusieurs animaux sont tirés de leurs cris, sur-tout dans les langues originales.

Upupa, Hupe, Hibou.

Cúculus, qu'on prononçoit *coucoulous*, un Coucou, oiseau.

Hirúndo, une Hirondèle.

Ulula, Chouète.

Bubo, Hibou.

Grácculus, un Choucas, espèce de Corneille.

Gallína, une Poule.

Cette figure n'est point un trope, puisque le mot se prend dans le sens propre : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

X X.

Qu'un même mot peut être doublement figuré.

Il eſt à obſerver que ſouvent un mot eſt doublement figuré ; c'eſt à-dire, qu'en un certain ſens il apartient à un certain trope, & qu'en un autre ſens il peut être rangé ſous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déjà raportés. Quand Virgile dit de Bitias, que *pleno ſè próluit auro*, *auro*, ſe prend d'abord pour la coupe, c'eſt une ſynecdoque de la matière pour la choſe qui en eſt faite ; enſuite la coupe ſe prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe : c'eſt une métonymie du contenant pour le contenu.

Nota, marque, ſigne, ſe dit en général de tout ce qui ſert à conoître ou remarquer quelque choſe : mais lorſque *nota*, (*note*) ſe prend pour *dédecus*, marque d'infamie, ta-

che dans la réputation, come quand on dit d'un militaire, *il s'est enfui en une telle ocasion, c'est une note*, il y a une métaphore & une synecdoque dans cette façon de parler.

Il y a métaphore, puisque cette *note* n'est pas une marque rèèle, ou un signe sensible, qui soit sur la persone doñt on parle ; ce n'est que par comparaison qu'on se sert de ce mot ; on done à *note* un sens spirituel & métaphorique.

Il y a synecdoque, puisque *note* est restraint à la signification particulière de *tache*, dédecus.

Lorsque pour dire qu'il faut faire pénitence & réprimer ses passions, on dit qu'*il faut mortifier la chair ;* c'est une expression figurée qui peut se raporter à la synecdoque & à la métaphore. *Chair* ne se prend point alors dans le sens propre, ni dans toute son étendue ; il se prend pour le corps humain, & sur-tout pour les passions, les sens : ainsi c'est une synecdoque ; mais *mortifier* est un terme métaphorique, on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les

délicatesses sensibles ; qu'il faut punir notre corps, le sevrer de ce qui le flate, afin d'afoiblir l'apétit charnel, la convoitise, les passions, les soumettre à l'esprit, & pour ainsi dire, les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit la liberté, ou aloit en exil, ou changeoit de famille, s'apeloit *cápitis minútio*, diminution de tête : c'est encore une expression métaphorique qui peut aussi être raportée à la synecdoque. Je crois qu'en ces ocasions on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée, & qu'il sufit de remarquer que l'expression est figurée, & la ranger sous l'espèce de trope auquel elle a le plus de raport.



X X I.

De la ſubordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.

QUintilien dit * que les Grammairiens auſſi-bien que les Philoſophes diſputent beaucoup entre eux pour ſavoir combien il y a de diférentes claſſes de tropes, combien chaque claſſe renferme d'eſpèces particulières, & enfin quel eſt l'ordre qu'on doit garder entre ces claſſes & ces eſpèces.

Inſt. Orat. l. IV. c. V. Art. 2. & c. X. art. 1.

Voſſius ſoutient qu'il n'y a que quatre tropes principaux, qui ſont la Métaphore, la Métonymie, la Synecdoque & l'Ironie ; les autres, à ce qu'il prétend, ſe raportent à

* Circa quem (tropum) inexplicábilis, & Grammáticis inter ipſos, & Philóſophis pugna eſt; quæ ſint génera, quæ ſpécies, quis númerus, quis cui ſubjiciátur. *Quint.* Inſt. Orat. l. VIII. c. 6.

ceux-là come les espèces aux genres : mais toutes ces discussions sont assez inutiles dans la pratique, & il ne faut point s'amuser à des recherches qui souvent n'ont aucun objet certain.

Toutes les fois qu'il y a de la diférence dans le raport naturel qui done lieu à la signification empruntée, on peut dire que l'expression qui est fondée sur ce raport apartient à un trope particulier.

C'est le raport de ressemblance qui est le fondement de la catachrèse & de la métaphore ; on dit au propre *une feuille d'arbre*, & par catachrèse *une feuille de papier*, parce qu'une feuille de papier est à peu près aussi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse est la première espèce de métaphore. On a recours à la catachrèse par nécessité, quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres espèces de métaphores se font par d'autres mouvemens de l'imagination qui ont toujours la ressemblance pour fondement.

L'ironie au contraire eſt fondée ſur un raport d'opoſition, de contrariété, de diférence, &, pour ainſi dire, ſur le contraſte qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet & un autre; c'eſt ainſi que Boileau a dit, *Quinault eſt un Virgile*.

Satyre IX.

La métonymie & la ſynecdoque, auſſi-bien que les figures qui ne ſont que des eſpèces de l'une ou de l'autre, ſont fondées ſur quelque autre ſorte de raport qui n'eſt ni un raport de reſſemblance, ni un raport du contraire. Tel eſt, par exemple, le raport de la cauſe à l'éfet; ainſi dans la métonymie & dans la ſynecdoque les objets ne ſont conſidérés ni come ſemblables, ni come contraires, on les regarde ſeulement come ayant entr'eux quelque relation, quelque liaiſon, quelque ſorte d'union; mais il y a cette diférence, que, dans la métonymie, l'union n'empêche pas qu'une choſe ne ſubſiſte indépendanment d'une autre; au lieu que, dans la ſynecdoque, les objets dont l'un eſt dit pour l'autre, ont une liaiſon plus dépendante, come nous l'a-

page 106.

vons déja remarqué, l'un eſt compris ſous le nom de l'autre, ils forment un enſemble, un tout; par exemple, quand je dis de quelqu'un, qu'*il a lu Cicéron, Horace, Virgile*, au lieu de dire, *les ouvrages de Cicéron*, &c, je prens la cauſe pour l'éfet, c'eſt le raport qu'il y a entre un auteur & ſon livre, qui eſt le fondement de cette façon de parler, voilà une relation, mais le livre ſubſiſte ſans ſon auteur, & ne forme pas un tout avec lui; au lieu que, lorſque je dis *cent voiles* pour *cent vaiſſeaux*, je prens la partie pour le tout, les voiles ſont néceſſaires à un vaiſſeau: il en eſt de même quand je dis qu'on *a payé tant par tête*, la tête eſt une partie eſſentièle à l'home. Enfin dans la ſynecdoque il y a plus d'union & de dépendance entre les objets dont le nom de l'un ſe met pour le nom de l'autre, qu'il n'y en a dans la métonymie.

L'alluſion ſe ſert de toutes les ſortes de relations, peu lui importe que les termes convienent ou ne convienent pas entre eux, pourvu

que par la liaiſon qu'il y a entre les idées acceſſoires, ils réveillent celle qu'on a eu deſſein de réveiller. Les circonſtances qui acompagnent le ſens litéral des mots dont on ſe ſert dans l'alluſion, nous font conoître que ce ſens litéral n'eſt pas celui qu'on a eu deſſein d'exciter dans notre eſprit, & nous dévoilent facilement le ſens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémiſme eſt une eſpèce d'alluſion, avec cette diférence, qu'on cherche à éviter les mots qui pouroient exciter quelque idée triſte, dure, ou contraire à la bienſéance.

Enfin chaque eſpèce de trope a ſon caractère propre qui le diſtingue d'un autre, come il a été facile de le remarquer par les obſervations qui ont été faites ſur chaque trope en particulier. Les perſones qui trouveront ces obſervations ou trop abſtraites, ou peu utiles dans la pratique, pouront ſe contenter de bien ſentir par les exemples la diférence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les mèneront inſenſiblement aux obſervations.

XXII.

I. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*

II. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

I. COme les figures ne font que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a doné un nom ; que d'ailleurs chaque forte de figure peut être variée en plufieurs manières diférentes, il eft évident que fi l'on vient à obferver chacune de ces manières, & à leur doner des noms particuliers, on en fera autant de figures. De là les noms de *miméfis*, *apóphafis*, *catápha-fis*, *afteifmus*, *myćterifmus*, *charien-tifmus*, *diafyrmus*, *farcafmus*, & autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expreffions figurées qui ont doné lieu à ces fortes de noms, peuvent aifément être réduites fous quelqu'une des claffes de tropes

dont j'ai déjà parlé. Le *ſarcaſme*, par exemple, n'eſt autre choſe qu'une ironie faite avec aigreur & avec emportement.* On trouve l'infini partout : mais quand une fois on eſt parvenu au point de diviſion où ce qu'on diviſe n'eſt plus palpable, c'eſt perdre ſon tems & ſa peine que de s'amuſer à diviſer.

II. Les auteurs donent quelquefois des noms diférens à la même eſpèce d'expreſſion figurée, je veux dire, que l'un apèle *hypallage*, ce qu'un autre nome *métonymie* : les noms de ces ſortes de figures étant arbitraires, & quelques uns ayant beaucoup de raport à d'autres, ſelon leur étymologie, il n'eſt pas étonant qu'on les ait ſouvent confondus. Ariſtote done le nom de métaphore à la plûpart des tropes qui ont aujourd'hui des noms particuliers. *Ariſtóteles iſta ómnia tranſlatió-*

Ci. Orat. n. 94. *aliter* XXVII.

* Eſt autem ſarcáſmus hoſtilis irríſio.... cum quis morſis labris ſubſánnat alium..... irriſioque fiat diductis labris, oſtenſáque dentium carne. *Vóſſius*, Inſt. Orat. l. IV. c. 13. De Sarcaſmo.

nes vocat. Cicéron remarque aussi que les Rhéteurs noment *hypallage* la même figure que les Grammairiens apèlent *métonymie*. * Aujourd'hui que ces dénominations sont plus déterminées, on doit se conformer sur ce point à l'usage ordinaire des Grammairiens & des Rhéteurs. Un de nos Poëtes a dit :

Leurs cris remplissent l'air de leurs tendres souhaits.

Selon la construction ordinaire, on diroit plutôt que ce sont les souhaits qui font pousser des cris qui retentissent dans les airs. L'auteur du Dictionaire Néologique done à cette expression le nom de *métathèse*: les façons de parler semblables qu'on trouve dans les anciens, sont apelées des hypallages : le mot de *métathèse* n'est guère d'usage que lorsqu'il s'agit d'une transposition de lettres. * *

* Hanc, hypállagen Rhétores, quia quasi summutántur verba pro verbis; metonymiam Grammatici vocant, quod nómina transferúntur. *Cicero*, Orátor. n. 93 *áliter* XXVII.

** Μετάθεσις, mutátio, seu transpositio, ut

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures, il apèle *métaphore* * ce que Quinti-

Evandre pro *Evander*; *Tymbre* pro *Tymber*; *Isidor.* liv. 1. c. 34.

Metáthesis, (apud Rhétores) est figúra quæ mittit ánimos júdicum in res prætéritas aut futúras, hoc modo: *Revocáte mentes ad spectáculum expugnátæ míseræ civitátis*, &c: in futúrum autem est anticipátio eórum quæ dictúrus est adversárius. *Idem.* l. 2. c. 21.

* M. Gibert a suivi en ce point la division d'Aristote, il ne s'est écarté de ce Philosophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Aristote dans sa Poëtique, c. XXI. & selon M. Dacier, c. XXII. Je me servirai de la traduction de M. Dacier.

» La métaphore, dit Aristote, est un transport d'un nom qu'on tire de sa signification » ordinaire. Il y a quatre sortes de métaphores : celle du genre à l'espèce, celle de l'espèce au genre, celle de l'espèce à l'espèce, » & celle qui est fondée sur l'analogie. J'apèle » métaphore du genre à l'espèce, come ce » vers d'Homère: *mon vaisseau s'est arêté* » *loin de la ville dans le port*. Car le mot » *s'arêter* est un terme générique, & il l'a » apliqué à l'espèce pour dire *être dans le port*.

Voici la remarque que M. Dacier fait ensuite sur ces paroles d'Aristote: » Quelques » anciens, dit-il, ont condâné Aristote de ce

lien * & les autres noment *antonomase.* » Il y a, dit M. Gibert, qua- Rhetor. p. 555.
» tre espèces de métaphores ; la pre-
» mière emprunte le nom du genre
» pour le doner à l'espèce, come
» quand on dit, l'*Orateur* pour *Cicé-*
» *ron*, ou *le Philosophe* pour *Aristote.* «
Ce sont-là cependant les exemples ordinaires que les Rhéteurs donent de l'antonomase : mais, après tout, le nom ne fait rien à la chose ; le principal est de remarquer que l'ex-

» qu'il a mis sous le nom de *métaphore* les
» deux premières qui ne sont proprement que
» des *synecdoques ;* mais Aristote parle en
» général, & il écrivoit dans un tems où l'on
» n'avoit pas encore rafiné sur les figures pour
» les distinguer, & pour leur doner à chacune
» le nom qui en auroit mieux expliqué la na-
» ture. « *Dacier*, Poëtique d'Aristote, page 345.

* Ἀντονομασία, quæ áliquid pro nómine ponit, poétis frequentíssima... Oratóribus étiam si rarus ejus rei, non nullus tamen usus est : nam ut Tydíden & Pelíden non dixerint, ità dixérunt eversórem Cartháginis & Numántiæ pro Scipióne ; & románæ eloquéntiæ príncipem pro Ciceróne posuísse non dúbitant. *Quintil.* Inst. Orat. l. VIII. c. 6.

pression est figurée, & en quoi elle est figurée.

XXIII.

Que l'usage & l'abus des Tropes sont de tous les tems & de toutes les langues.

UNE même cause dans les mêmes circonstances produit des éfets semblables. Dans tous les tems & dans tous les lieux où il y a eu des homes, il y a eu de l'imagination, des passions, des idées accessoires, & par conséquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Chaldéens, dans celle des Egyptiens, dans celle des Grecs & dans celle des Latins: on en fait usage aujourd'hui parmi les peuples même les plus barbares, parce qu'en un mot ces peuples sont des homes, ils ont de l'imagination & des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée en particulier n'a pas été en

ufage par tout; mais par tout il y a eu des expreſſions figurées. Quoique la nature ſoit uniforme dans le fonds des choſes, il y a une variété infinie dans l'exécution, dans l'aplication, dans les circonſtances, dans les manières.

Ainſi nous nous ſervons de tropes, non parce que les anciens s'en ſont ſervis; mais parce que nous ſomes homes come eux.

Il eſt dificile en parlant & en écrivant, d'aporter toujours l'atention & le diſcernement néceſſaires pour rejeter les idées acceſſoires qui ne convienent point au ſujet, aux circonſtances, & aux idées principales que l'on met en œuvre: de là il eſt arivé dans tous les tems, que les écrivains ſe ſont quelquefois ſervis d'expreſſions figurées qui ne doivent pas être priſes pour modèles.

Les règles ne doivent point être faites ſur l'ouvrage d'aucun particulier, elles doivent être puiſées dans le bon ſens & dans la nature: & alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut

former le goût des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, aussi bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il est plus facile d'admirer, j'en conviens ; mais une critique sage, éclairée, exemte de passion & de fanatisme, est bien plus utile.

Ainsi l'on peut dire que chaque siècle a pu avoir ses critiques & son *Dictionaire Néologique*. Si quelques persones disent aujourd'hui avec raison ou sans fondement, qu'*il règne dans le langage une afectation puérile : que le style frivole & recherché passe jusqu'aux tribunaux les plus graves ;* Cicéron a fait la même plainte de son tems : *Est enim quoddam étiam insigne & florens orationis, pictum, & expolitum genus, in quo omnes verbórum, omnes sententiárum illigántur lepóres. Hoc totum è sophistàrum fóntibus deflúxit in forum, &c.*

Diction. Néologique.

Orat. n. 96. áliter. XXVII.

» Au plus beau siècle de Rome ; » c'est-à-dire, au siècle de Jules César & d'Auguste, un auteur a dit » *infantes státuas*, pour dire des statues nouvèlement faites : un au-

Le P. Sanadon, Poës. d'Hor. T. II. p. 254.

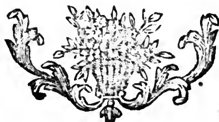
» tre, que Jupiter *crachoit* la nège
» ſur les Alpes.

Júpiter hibérnas canâ nive cónſpuit Alpes. L. 2. Sat. 5. v. 40.

Horace ſe moque de l'un & de l'autre de ces auteurs; mais il n'a pas été exemt lui-même des fautes qu'il a reprochées à ſes contemporains. *Il ne reſte* à la plûpart des Comentateurs *d'autre liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer;* mais ceux qui font uſage de leurs lumières, & qui ne ſe conduiſent point par *une prévention aveugle, déſaprouvent certains vers lyriques dont la cadence n'eſt point aſſez châtiée.* Ce ſont les termes du P. Sanadon, *J'ai relevé en pluſieurs endroits*, pourſuit-il, *des penſées, des ſentimens, des tours & des expreſſions, qui m'ont paru répréhenſibles.* Le P. Sanadon, pref. p. XIX. Id. page XX. Ibid.

Quintilien, après avoir repris dans les anciens quelques métaphores défectueuſes, dit que ceux qui ſont inſtruits du bon & du mauvais uſage des figures, ne trouveront que trop d'exemples à reprendre; *Quorum exémpla nimiùm frequénter reprehéndet, qui ſcíverit hæc vitia eſſe.* Inſt. Or. l. VIII. c. 6. Comparátio.

Au reste, les fautes qui regardent les mots, ne sont pas celles que l'on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d'observer celles qui pèchent contre la conduite, contre la justesse du raisonement, contre la probité, la droiture & les bones mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernières sortes de fautes fussent moins rares, ou plutôt qu'ils fussent inconus.



DES TROPES.

TROISIÉME PARTIE.

Des autres ſens dans leſquels un même mot peut être employé dans le diſcours.

OUtre les tropes dont nous vénons de parler, & dont les Grammairiens & les Rhéteurs traitent ordinairement, il y a encore d'autres ſens dans leſquels les mots peuvent être employés, & ces ſens ſont la plûpart autant d'autres diférentes ſortes de tropes: il me paroît qu'il eſt très-utile de les conoître pour mettre de l'ordre dans les penſées, pour rendre raiſon du diſcours, & pour bien entendre les auteurs. C'eſt ce qui va faire la matière de cette troiſième partie.



I.

Subſtantifs pris adjectivement, Adjectifs pris ſubſtantivement, Subſtantifs & Adjectifs pris adverbialement.

Un nom ſubſtantif ſe prend quelquefois adjectivement, c'eſt-à-dire, dans le ſens d'un atribut; par exemple: *Un père eſt toujours père*, cela veut dire qu'un père eſt toujours tendre pour ſes enfans, & que malgré les mauvais procédés, il a toujours des ſentimens de père à leur égard; alors ces ſubſtantifs ſe conſtruiſent come de véritables adjectifs. » Dieu eſt notre reſſource, no» tre lumière, notre vie, notre ſou» tien, notre tout. L'home n'eſt » qu'un néant. Etes-vous Prince? » Etes-vous Roi? Etes-vous Avo» cat? « Alors *Prince*, *Roi*, *Avocat*, ſont adjectifs.

Cette remarque ſert à décider la queſtion que font les Grammairiens, ſavoir

ſavoir ſi ces mots *Roi*, *Reine*, *Père*, *Mère*, &c. ſont ſubſtantifs ou adjectifs : ils ſont l'un & l'autre, ſuivant l'uſage qu'on en fait. Quand ils ſont le ſujet de la propoſition, ils ſont pris ſubſtantivement ; quand ils ſont l'atribut de la propoſition, ils ſont pris adjectivement. Quand je dis *le Roi aime le peuple, la Reine a de la piété : Roi, Reine*, ſont des ſubſtantifs qui marquent un tel Roi & une telle Reine en particulier ; ou, come parlent les Philoſophes, ces mots marquent alors un individu qui eſt le Roi : mais quand je dis que *Louis quinze eſt Roi*, *Roi* eſt pris alors adjectivement ; je dis de Louis qu'il eſt revêtu de la puiſſance royale.

Il y a quelques nôms ſubſtantifs latins qui ſont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par ſynecdoque ou par antonomaſe. *Scelus*, crime, ſe dit d'un ſcélérat, d'un home qui eſt, pour ainſi dire, le crime même : *Scelus quemnam hic laudat ?** Le ſcélérat de qui parle t-il ? *Ubi illic eſt ſcelus qui me perdidit ?*** Où eſt ce ſcélérat qui m'a perdu ? où

* Ter. And. act. 5. ſc. v. 3.

** Ib. act. 3. ſc. 5. v. 1.

vous voyez que *ſcelus* ſe conſtruit avec *illic* qui eſt un maſculin; car ſelon les anciens Grammairiens, on diſoit autrefois *illic, illæc, illuc*, au lieu de *ille, illa, illud*: la conſtruction ſe fait alors ſelon le ſens, c'eſt-à-dire, par raport à la perſone dont on parle, & non ſelon le mot qui eſt neutre.

Carcer, priſon, ſe dit auſſi par métonymie, de celui qui mérite la priſon. *Aintandem carcer?* Que dis-tu malheureux? C'eſt peut-être dans le même ſens qu'Enée, dans Virgîle, parlant des Grecs à l'ocaſion de la fourberie de Sinon, dit, *& crimine ab uno diſce omnes.* Ce que nous ne ſaurions rendre en françois en conſervant le même tour, *un ſeul fourbe, une ſeule de leurs fourberies, vous fera conoître le caractère de tous les Grecs.* Térence a dit *unum cognôris, omnes nôris.*

Ter. Phorm. act. 2. ſc. 3. v. 26.

Æn. 2. v. 65.

Phorm act. 2. ſc. 1. v. 35.

Noxa, æ, eſt un ſubſtantif, qui dans le ſens propre ſignifie faute, peine, domage: de *nocére.* Il eſt dit dans les Inſtituts de Juſtinien, que ce mot ſe prend auſſi pour l'eſclave

même qui a fait le domage. Noxa *autem est ipsum corpus quod nócuit, id est servus (nóxius.)* Ce mot n'est pourtant pas d'un usage ordinaire en ce sens dans la langue latine. Instit. I. 4. Tit. 8. §. 1.

Un adjectif se prend aussi quelquefois substantivement; c'est-à-dire, qu'un mot qui est ordinairement atribut, est quelquefois sujet dans une proposition; ce qui ne peut ariver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom sous-entendu qui est dans l'esprit; par exemple: *le vrai persuade*, c'est-à-dire, ce qui est vrai, l'*être vrai*, ou la vérité. *Le tout puissant vengera les foibles qu'on oprime*, c'est-à-dire, Dieu, qui est tout puissant, vengera les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de la syntaxe, que l'adverbe est un mot qui renferme la préposition & le nom qui la détermine. La préposition marque une circonstance générale, qui est ensuite déterminée par le nom qui suit la préposition selon l'ordre des idées: or l'adverbe renfermant la préposition & le nom, il marque une circonstance particu-

lière du ſujet, ou de l'atribut de la propoſition : *ſapienter*, avec ſageſſe, avec jugement ; *ſepè*, ſouvent, en pluſieurs ocaſions ; *ubi*, où, en quel lieu, en quel endroit ; *ibi*, là, en cet endroit là.

Il y a quelques noms ſubſtantifs qui ſont pris adverbialement, c'eſt-à-dire, qu'ils n'entrent dans une propoſition que pour marquer une circonſtance du ſujet ou de l'atribut, en vertu de quelque prépoſition ſous-entendue ; par exemple : *domi*, à la maiſon, au lieu de la demeure. *Videt núptias domi apparári*, elle voit qu'on ſe prépare chez nous à la nôce ; *domi* marque la circonſtance du lieu où l'on ſe préparoit à la nôce : on ſous-entend, *in ædibus domi*, dans les apartemens de la maiſon, de la demeure ; ou bien *in áliquo loco domi*. Plaute a exprimé *ædes ; omnes domi per ædes*, de chambre en chambre, d'apartement en apartement.

Ter. And. act. 3. ſc. 2. v. 34.

Plaute, Caſina, act. 5. ſ. 5. v. 31.

Quand *domi* eſt opoſé à *belli* ou *militiæ*, on ſous-entend *in rebus ;* Cicéron l'a exprimé, *quibuſcumque rebus vel belli, vel domi ;* alors *domi* ſe

Cic. de Offic. l. 2. n. 85. áliter XXIV.

prend pour *la patrie*, *la ville*, & ſe-lon notre manière de parler, pour *la paix*, *le tems de la paix*. Nous avons parlé ailleurs de ces ſortes d'ellipſes.

Oppidò ſe prend auſſi adverbialement, come nous l'avons remarqué plus haut. Quand on ſait une fois la raiſon des terminaiſons de ces mots, on peut ſe contenter de dire que ce ſont des ſubſtantifs pris adverbialement. page 49.

Les adjectifs ſe prènent auſſi fort ſouvent adverbialement, come je l'ai remarqué en parlant des adverbes; par exemple: *parler haut*, *parler bas*, *parler grec & latin*, græcè & latinè loqui: *penſer juſte*, *ſentir bon*, *ſentir mauvais*, *marcher vîte*, *voir clair*, *fraper fort*, &c.

Ces adjectifs ſont alors au neutre, & c'eſt une imitation des Latins: *Tranſverſa tuéntibus hircis; hircis tuéntibus ad negótia tranſvérſa*. *Recens* eſt très-uſité dans les bons auteurs, au lieu de *recénter*, qui ne ſe trouve que dans les auteurs de la moyène latinité: *Sole recens orto*: *Púerum recens*

Virg. Ec. 3. v. 8.

Virg. Geor. 3. v. 156.

* Plaut. Cistel. 1. 2. 16.

*natum reperire.** Dans des ocasions il faut sous-entendre la préposition *ad*, ou *juxta*, ou *in; juxta recens negótium*, ou *tempus*, come nous disons, *à la françoise*, *à la mode*, *à la renverse*, *à l'improviste*, *à la traverse*; &c. Horace a dit *ad plenum* pour *plenè*, pleinement, abondament, à plein: *manábit ad plenum*. On trouve aussi *in* pour *ad*; *lætus in præsens ánimus: Jactis in altum mólibus.* * *

L. 1. Ode 17. Hor. l. 2. Ode 16. v. 25.
* * Hor. l. 3. Ode 1. v. 34.

> Exit in imménsum fœcúnda licéntia vatûm. * * *

* * * Ovid. Amor. l. 3. Eleg. 12. v. 41.
§ Jugurt. sub fin.

Ainsi quand Saluste a dit, *mons imménsùm éditus*, § il faut sous-entendre *in*; & avec ces adjectifs on sous entend un mot générique, *negótium*, *spátium*, *tempus*, *ævum*, &c.



II.

SENS DÉTERMINÉ, SENS INDÉTERMINÉ.

CHaque mot a une certaine ſignification dans le diſcours; autrement il ne ſignifieroit rien: mais ce ſens, quoique déterminé, ne marque pas toujours préciſément un tel individu, un tel particulier : ainſi on apéle *ſens indéterminé*, ou *indéfini*, celui qui marque une idée vague, une penſée générale, qu'on ne fait point tomber ſur un objet particulier; par exemple: *on croit*, *on dit*; ces termes ne déſignent perſone en particulier qui croie ou qui diſe; c'eſt le ſens indéterminé, c'eſt-à-dire, que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l'on diſe qu'*il croit*, ou qu'*il dit*.

Au contraire, le ſens déterminé tombe ſur un objet particulier; il déſigne une ou pluſieurs perſones, une ou pluſieurs choſes, come,

les Cartésiens croient que les animaux
L. 2. n. 84. *sont des machines : Cicéron dit dans ses*
âliter XXIV. *Ofices, que la bone foi est le lien de la société.*

On peut raporter ici le *sens étendu* & le *sens étroit*. Il y a bien des propositions qui sont vraies dans un sens étendu, *latè*, & fausses lorsque les mots en sont pris à la rigueur, *strictè* : nous en donerons des exemples en parlant du sens litéral.

III.

SENS ACTIF, SENS PASSIF, SENS NEUTRE.

Actif vient de *ágere*, pousser, agir, faire. Un mot est pris dans un sens actif, quand il marque que l'objet qu'il exprime, ou dont il est dit, fait une action, ou qu'il a un sentiment, une sensation.

Il faut remarquer qu'il y a des actions & des sentimens qui passent sur un objet qui en est le terme. Les Philosophes apèlent *patient*, ce qui

reçoit l'action d'un autre; ce qui est le terme ou l'objet du sentiment d'un autre. Ainsi *patient* ne veut pas dire ici celui qui ressent de la douleur; mais ce qui est le terme d'une action ou d'un sentiment. *Pierre bat Paul ; bat* est pris dans un sens actif, puisqu'il marque une action que je dis que Pierre fait, & cette action a Paul pour objet ou pour patient. *Le Roi aime le peuple ; aime* est aussi dans un sens actif, & *le peuple* est le terme ou l'objet de ce sentiment.

Un mot est pris dans un sens passif, quand il marque que le sujet de la proposition, ou ce dont on parle, est le terme ou le patient de l'action d'un autre. *Paul est batu par Pierre ; batu* est un terme passif: je juge de Paul qu'il est le terme de l'action de batre.

Je ne suis point batant, de peur d'être batu. Molière, cocu imag. sc. XVII.

Batant est actif, & *batu* est passif.

Il y a des mots qui marquent de simples propriétés ou manières d'être, de simples situations, & même des actions, mais qui n'ont point de

patient ou d'objet qui en ſoit le terme; c'eſt ce qu'on apèle le *ſens neutre. Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre;* c'eſt-à-dire, ni actif ni paſſif. Un verbe qui ne marque ni action qui ait un patient, ni une paſſion, c'eſt à-dire, qui ne marque pas que l'objet dont on parle ſoit le terme d'une action, ce verbe, dis-je, n'eſt ni actif, ni paſſif; & par conſéquent il eſt apelé *neutre.*

Amáre,. aimer, chérir; *diligere*, avoir de l'amitié, de l'afection, ſont des verbes actifs. *Amári*, être aimé, être chéri; *diligi*, être celui pour qui l'on a de l'amitié, ſont des verbes paſſifs: mais *ſedére*, être aſſis, eſt un verbe neutre; *ardére*, être alumé; être ardent, eſt auſſi un verbe neutre.

Souvent les verbes actifs ſe prènent dans un ſens neutre, & quelquefois les verbes neutres ſe prènent dans un ſens actif; *écrire une lettre*, eſt un ſens actif; mais quand on demande, *Que fait Monſieur*? & qu'on répond, *il écrit*, *il dort*, *il chante*, *il danſe;* tous ces verbes-là ſont pris

alors dans un ſens neutre. Quand Virgile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put apaiſer, *implacábilis ardet; ardet* eſt alors un verbe neutre: mais quand le même Poëte, pour dire que Coridon aimoit Alexis éperdument, ſe ſert de cette expreſſion, *Córidon ardébat Alexin*, alors *ardébat* eſt pris dans un ſens actif, qùoiqu'on puiſſe dire auſſi *ardébat* κατὰ *Aléxin*, brûloit pour Alexis.

Virg. Æn. 12. v. 3.

Ec. 2. v. 1.

Requiéſcere, ſe repoſer, être oiſif, être en repos, eſt un verbe neutre. Virgile l'a pris dans un ſens actif, lorſqu'il a dit:

Et mutáta ſuos requiérunt flúmina curſus. Ecl. 8. v. 4.

Les fleuves changés, c'eſt-à-dire, contre leur uſage, contre leur nature, arêtèrent le cours de leurs eaux, *retinuérunt ſuos curſus*.

Simon, dans l'Andriène, rapèle à Soſie les bienfaits dont il l'a comblé: » me remettre ainſi vos bien» faits devant les yeux, lui dit So» ſie, c'eſt me reprocher que je les » ai oubliés. « *Iſtæc commemorátio*,

Ter. And. act. 1. ſc. 2. v. 17.

quasi exprobrátio est immémoris beneficii. Les Interprètes d'acord entre eux pour le fonds de la pensée, ne le sont pas pour le sens d'*immémoris:* se doit-il prendre dans un sens actif, ou dans un sens passif? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières: *exprobrátio mei immémoris*, & alors *immémoris* est actif; ou bien, *exprobrátio beneficii immémoris*, le reproche d'un fait oublié; & alors *immémoris* est passif. Selon cette explication, quand *immemor* veut dire *celui qui oublie*, il est pris dans un sens actif; au lieu que quand il signifie *ce qui est oublié*, il est dans un sens passif, du moins par raport à notre manière de traduire.

Mais ne pouroit-on pas ajouter qu'en latin *immemor* veut dire souvent *qui n'est pas demeuré dans la mémoire?* Tacite a dit, *immemor beneficium*, un bienfait qui n'est pas demeuré dans la mémoire, ou selon notre manière de parler, un bienfait oublié. Horace * a dit *memor nota*, une marque qui dure long-tems, qui

* Horace, l. 1, Od. 13.

fait reſſouvenir. Virgile * a dit dans le même ſens *memor ira*, une colère qui demeure long-tems dans le cœur, ainſi *immémoris* ſeroit dans un ſens neutre en latin.

* Æn. l. 1. v. 4.

Que fait Monſieur ? Il joue ; jouer eſt pris alors dans un ſens neutre : mais quand on dit, *il joue gros jeu ; il joue* eſt pris dans un ſens actif, & *gros jeu* eſt le régime de *il joue*.

Danſer eſt un verbe neutre ; mais lorſqu'on dit, *danſer une courante*, *danſer un menuet* ; *danſer* eſt alors un verbe actif.

Les Latins ont fait le même uſage de *ſaltáre*, qui répond à *danſer*. Saluſte a dit de Sempronia, qu'elle ſavoit mieux chanter & danſer qu'une honête femme ne doit le ſavoir, *Pſállere & ſaltáre elegántius, quam necéſſe eſt probæ* : (ſupple) *docta erat* κατα *pſallere & ſaltáre ; ſaltáre* eſt pris alors dans un ſens neutre : mais lorſqu'Horace a dit *Saltáre Cyclópa*, danſer le Cyclope ; *ſaltáre* eſt pris alors dans un ſens actif. » Les Grecs & les » Latins, dit Monſieur Dacier, ont » dit *danſer le Cyclope, danſer Glau-*

Salluſt. Catil.

Hor. l. 1. Sat. 5. v. 63.

Remarq. ibid.

» *cus*, *danser Ganymède*, *Léda*; » *Europe*, &c. « c'est-à-dire, représenter en dansant les aventures du Cyclope, de Glaucus, &c.

* Hor. l. 2. Sat. 3. v. 61.

Le même poëte a dit * *Fúsius ébrius Illionam edórmit*, le comédien Fusius, en représentant Ilione endormie, s'endort lui-même come un home yvre qui cuve son vin. Térence a dit ** *edormiscam hoc villi*, je cuverai mon vin : & Plaute, *** *edormiscam hanc crápulam*, & dans l'Amphitryon il a dit, § *edormiscat unum somnum*, come nous disons *dormir un some.* Vous voyez que dans ces exemples, *edormíre* & *edormíscere* se prènent dans un sens actif.

** Ter. Adel. act. 5. sc. 2. v. 11.
*** Plaut. Rud. act. 2. sc. 7. v. 28.
§ Id. Amph. act. 2. sc. 2. v. 65.

Cette remarque sert à expliquer ces façons de parler *itur*, *favétur*, &c. ces verbes neutres se prènent alors en latin dans un sens passif, & marquent que l'action qu'ils signifient est faite ; *iter itur*, l'action d'aler se fait. Voyez ce que nous en avons dit dans la syntaxe : l'action que le verbe signifie . sert alors de no-

minatif au verbe même, ſelon la remarque des anciens Garmmairiens. *

IV.

SENS ABSOLU, SENS RELATIF.

UN mot eſt pris dans un ſens abſolu, lorſqu'il exprime une choſe conſidérée en elle-même ſans aucun raport à une autre. *Abſolu* vient d'*abſolútus*, qui veut dire achevé, acompli, qui ne demande rien davantage; par exemple, quand je dis que *le*

* Ut *cúritur à me*, pro *curro*; vel *ſtatur à te*, pro *ſtas*: *ſedétur ab illo*, pro *ſedet ille*: in eis poteſt ipſa res intélligi voſce paſsíva; ut *cúrritur curſus*, *bellátur bellum*. *Priſciánus*, lib. XVII. c. de Pronóminum conſtructióne.

** *Et Voſſius s'exprime en ces termes*, verba accuſatívum habent ſuæ oríginis vel cognátæ ſignificatiónis: prióris géneris apud Teréntium eſt *lúdere ludum*. *Eun.* act. 3. ſc. 5. v. 39. Apud Marónem *fúrere furórem Æn.* l.

soleil est lumineux, cette expression est dans un sens absolu; celui à qui je parle n'atend rien de plus, par raport au sens de cette phrase.

Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre*, alors je considérerois le soleil par raport à la terre, ce seroit un sens relatif ou respectif. Le sens relatif ou respectif est donc lorsqu'on parle d'une chose par raport à quelqu'autre : c'est pour cela que ce sens s'apèle aussi *respectif*, du latin *respicere*, regarder; parce que la chose dont on parle, en regarde, pour ainsi dire, une autre; elle en rapèle l'idée, elle y a du raport, elle s'y raporte; de là vient *relatif*, de *referre* raporter. Il y a des mots relatifs, tels que *père*, *fils*, *époux*, &c; nous en avons parlé ailleurs.

12. v. 680. Dónátus Archaísmum vocat; mallem Atticismum díxisset.... quia sic locútos constat, non eos modò qui désita & obsoléta amant, sed óptimos quosque óptimi ævi scriptóres, &c. *Vossius* de Constructióne, pag. 409.



V.

SENS COLLECTIF, SENS DISTRIBUTIF.

COllectif vient du latin *colligere*, qui veut dire *recueillir*, *assembler*. *Distributif* vient de *distribúere*, qui veut dire *distribuer*, *partager*.

La femme aime à parler : cela est vrai en parlant des femmes en général ; ainsi le mot de *femme* est pris là dans un sens collectif : mais la proposition est fausse dans le sens distributif, c'est-à-dire, que cela n'est point vrai de chaque femme en particulier.

L'home est sujet à la mort ; cela est vrai dans le sens collectif, & dans le sens distributif.

Au lieu de dire *le sens collectif & le sens distributif*, on dit aussi *le sens général* & *le sens particulier*.

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-dire, dont l'idée représente un tout en tant que composé

de parties actuèlement séparées, & qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers : tels sont *armée*, *république*, *régiment*.

V I.

SENS ÉQUIVOQUE, SENS LOUCHE.

IL y a des mots & des propositions équivoques. Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses diférentes : come *chœur*, assemblée de plusieurs persones qui chantent ; *cœur*, partie intérieure des animaux : *autel*, table sur quoi l'on fait des sacrifices aux Dieux ; *hôtel*, grande maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lion*, nom d'un animal ; *Lion*, nom d'une constellation, d'un signe céleste ; *Lyon*, nom d'une ville. *Coin*, sorte de fruit ; *coin*, angle, endroit ; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monoies & les médailles ; *coin*, instrument qui sert à fendre du bois : *coin*

eſt encore un terme de manège, &c.

De quelle langue voulez-vous vous ſervir avec moi? dit le docteur Pancrace, parlant à Sganarèle : *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle ; où vous voyez que par *langue*, l'un entend *langage*, *idiome* ; & l'autre entend, come il le dit, la langue que nous avons dans la bouche.

Molière, mariage forcé, ſc. 4.

Dans la ſuite d'un raiſonement, on doit toujours prendre un mot dans le même ſens qu'on l'a pris d'abord, autrement on ne raiſoneroit pas juſte ; parce que ce ſeroit ne dire qu'une même choſe de deux choſes diférentes : car, quoique les termes équivoques ſe reſſemblent quant au ſon, ils ſignifient pourtant des idées diférentes ; ce qui eſt vrai de l'une n'eſt donc pas toujours vrai de l'autre.

Une propoſition eſt équivoque, quand le ſujet ou l'atribut préſente deux ſens à l'eſprit ; ou quand il y a quelque terme qui peut ſe raporter ou à ce qui précède, ou à ce qui

ſuit : c'eſt ce qu'il faut éviter avec ſoin, afin de s'acoutumer à des idées préciſes.

Il y a des mots qui ont une conſtruction louche, c'eſt lorſqu'un mot paroît d'abord ſe raporter à ce qui précède, & que cependant il ſe raporte à ce qui ſuit : par exemple, dans cette chanſon ſi conue, d'un de nos meilleurs opéras,

Tu ſais charmer,
Tu ſais déſarmer,
Le Dieu de la guerre ;
Le Dieu du tonerre
Se laiſſe enflamer.

Le Dieu du tonerre paroît d'abord être le terme de l'action de *charmer* & de *déſarmer*, auſſi-bien que *le Dieu de la guerre* : cependant, quand on continue à lire, on voit aiſément que *le Dieu du tonerre* eſt le nominatif ou le ſujet de *ſe laiſſer enflamer*.

Toute conſtruction ambigue, qui peut ſignifier deux choſes en même tems, ou avoir deux raports diférens, eſt apelée *équivoque*, ou *louche*. *Louche* eſt une ſorte d'équivoque,

souvent facile à démêler. *Louche* est ici un terme métaphorique : car come les persones louches paroissent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre, de même dans les constructions louches, les mots semblent avoir un certain raport, pendant qu'ils en ont un autre ; mais quand on ne voit pas aisément quel raport on doit leur doner, on dit alors qu'une proposition est équivoque, plutôt que de dire simplement qu'elle est louche.

Les pronoms de la troisième persone font souvent des sens équivoques ou louches, sur-tout quand ils ne se raportent pas au sujet de la proposition. Je pourois en raporter un grand nombre d'exemples de nos meilleurs auteurs, je me contenterai de celui-ci :

Table généalogique des Rois de France de la maison de Bourbon.

» François I. érigea Vendôme en » Duché-Pairie en faveur de Charles de Bourbon ; & *il* le mena avec » lui à la conquête du duché de Milan, où *il* se comporta vaillament. » Quand ce Prince eut été pris à » Pavie, *il* ne voulut point accepter

» la régence qu'on lui proposoit : *il* » fut déclaré chef du conseil, *il* » continua de travailler pour la li- » berté du Roi ; & quand *il* fut dé- » livré, *il* continua à le bien ser- » vir.

Il n'y a que ceux qui sont déjà au fait de l'histoire, qui puissent démê- ler les divers raports de *ce Prince*, & de tous ces *il*. Je crois qu'il vaut mieux répéter le mot, que de se ser- vir d'un pronom dont le raport n'est aperçu que par ceux qui savent déjà ce qu'ils lisent. On évitoit facile- ment ces sens louches en latin, par les usages diférens de *suus*, *ejus*, *hic*, *ille*, *is*, *iste*.

Quelquefois pour abréger, on se contente de faire une proposition de deux membres, dont l'un est néga- tif, & l'autre affirmatif, & on les joint par une conjonction : cette sorte de construction n'est pas régulière, & fait souvent des équivoques ; par exemple :

Prem. édit. du Cid. act. III. sc. 6.

L'amour n'est qu'un plaisir, & l'honeur un devoir.

L'Académie * a remarqué que Corneille devoit dire :

*Sentiment de l'Acad. sur le Cid.

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honeur est un devoir.

En éfet, ces mots *n'est que*, du premier membre, marquent une négation, ainsi ils ne peuvent pas se construire encore avec *un devoir*, qui est dans un sens affirmatif au second membre ; autrement il sembleroit que Corneille, contre son intention, eût voulu mépriser également l'amour & l'honeur.

On ne sauroit aporter trop d'atention pour éviter tous ces défauts : on ne doit écrire que pour se faire entendre ; la néteté & la précision sont la fin & le fondement de l'art de parler & d'écrire.



VII.

DES JEUX DE MOTS ET DE LA PARONOMASE.

IL y a deux ſortes de jeux de mots.

1. Il y a des jeux de mots qui ne conſiſtent que dans un équivoque ou dans une alluſion, & j'en ai doné des exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre ſel que celui qu'ils tirent d'un équivoque ou d'une alluſion fade & puérile, ne ſont pas du goût des gens ſenſés, parce que ces mots-là n'ont rien de vrai ni de ſolide.

2. Il y a des mots dont la ſignification eſt diférente, & dont le ſon eſt preſque le même: ce raport qui ſe trouve entre le ſon de deux mots, fait une eſpèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils apèlent Paronomaſes; par exemple, *amantes ſont amantes*, les amans ſont des inſenſés: le jeu qui eſt dans le latin, ne ſe retrouve pas dans le françois.

παρὰ, juxtà; ὄνομα, nomen. Annominátio, *jeu de mots.*

Aux

Aux funérailles de Marguerite d'Autriche, qui mourut en couche, on fit une devise dont le corps étoit une aurore qui aporte le jour au monde, avec ces paroles, *Dum pário, péreo*, je péris en donant le jour.

Entretiens d'Arist. & d'Eug. VI. Entr.

Pour marquer l'humilité d'un home de bien qui se cache en fesant de bones œuvres, on peint un ver à soie qui s'enferme dans sa coque; l'ame de cette devise est un jeu de mots; *opéritur dum operátur*. Dans ces exemples & dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendament des mots.

J'observerai à cette ocasion deux autres figures qui ont du raport à celle dont nous venons de parler: l'une s'apèle *símiliter cadens*; c'est quand les diférens membres ou incises d'une période finissent par des cas ou des tems dont la terminaison est semblable: l'autre s'apèle *símiliter désinens*, c'est lorsque les mots qui finissent les diférens membres ou incises d'une période ont la même terminaison, mais une terminaison qui n'est point

une désinence de cas, de tems, ou de persone, come quand on dit *fácere fórtiter*, & *vivere túrpiter*. Ces deux dernières figures sont proprement la même; on en trouve un grand nombre d'exemples dans S. Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens; mais quand le sens subsiste indépendament du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.

VIII.

SENS COMPOSÉ, SENS DIVISÉ.

Matt. c. XI. v. 5. QUand l'Evangile dit, *les aveugles voient, les boiteux marchent;* ces termes *les aveugles*, *les boiteux*, se prènent en cette ocasion dans le sens divisé, c'est-à-dire, que ce mot *aveugles* se dit là de ceux qui étoient aveugles, & qui ne le sont plus; ils sont divisés, pour ainsi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en

tant qu'aveugles, ce qui seroit le sens composé, ne voient pas.

L'Evangile parle d'un certain *Simon* apelé *le lépreux*, parce qu'il l'avoit été, c'est le sens divisé. Matt. 26. v. 6.

Ainsi, quand S. Paul a dit que les idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux, il a parlé des idolâtres dans le sens composé, c'est-à-dire, de ceux qui demeureront dans l'idolâtrie. Les idolâtres en tant qu'idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux: c'est le sens composé; mais les idolâtres qui auront quité l'idolâtrie, & qui auront fait pénitence, entreront dans le royaume des cieux: c'est le sens divisé. 1. Cor v. 9.

Apelle ayant exposé, selon sa coutume, un tableau à la critique du public, un cordonier censura la chaussure d'une figure de ce tableau: Apelle réforma ce que le cordonier avoit blâmé; mais le lendemain le cordonier ayant trouvé à redire à une jambe, Apelle lui dit qu'un cordonier ne devoit juger que de la chaussure; d'où est venu le proverbe *ne sutor ultra crepidam*, suple, *júdicet*.

La récusation qu'Apelle fit de ce cordonier, étoit plus piquante que raisonable : un cordonier, en tant que cordonier, ne doit juger que de ce qui est de son métier ; mais, si ce cordonier a d'autres lumières, il ne doit point être récusé, par cela seul qu'il est cordonier : en tant que cordonier, ce qui est le sens composé, il juge si un soulier est bien fait & bien peint ; & en tant qu'il a des conoîssances supérieures à son métier, il est juge compétent sur d'autres points ; il juge alors dans le sens divisé, par raport à son métier de cordonier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie, dit que *l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle, le Roi vainquit le père.*

Ovid. Met. l. XII. v. 29. ...... Postquam pietátem públíca causa,
Rexque patrem vicit.

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé. Agamemnon se regardant come Roi, étouse les sentimens qu'il ressent come père.

Dans le sens composé, un mot con-

ſerve ſa ſignification à tous égards, & cette ſignification entre dans la compoſition du ſens de toute la phraſe; au lieu que dans le ſens diviſé, ce n'eſt qu'en un certain ſens, & avec reſtriction, qu'un mot conſerve ſon anciène ſignification : *les aveugles voient*, c'eſt-à-dire, ceux qui ont été aveugles.

IX.

SRNS LITÉRAL, SENS SPIRITUEL.

LE *ſens litéral* eſt celui que les mots excitent d'abord dans l'eſprit de ceux qui entendent une langue; c'eſt le ſens qui ſe préſente naturèlement à l'eſprit. Entendre une expreſſion litéralement, c'eſt la prendre au pié de là lettre. *Quæ dicta ſunt ſecùndum litteram accipere, id eſt, non áliter intelligere quàm littera ſonat;* c'eſt le ſens que les paroles ſignifient immédiatement, *is quem verba immediatè ſignificant.*

Auguſt Gen. ad lit. lib. 8. c. 2. tom. III.

Le ſens ſpirituel, eſt celui que le ſens litéral renferme, il eſt enté, pour ainſi dire, ſur le ſens litéral; c'eſt celui que les choſes ſignifiées par le ſens litéral font naître dans l'eſprit. Ainſi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un ſens litéral: on dit, par exemple, qu'un loup & un agneau vinrent boire à un même ruiſſeau: que le loup ayant cherché querèle à l'agneau, il le dévora. Si vous vous atachez ſimplement à la lettre, vous ne verrez dans ces paroles qu'une ſimple aventure arivée à deux animaux; mais cette narration a un autre objet; on a deſſein de vous faire voir que les foibles ſont quelquefois oprimés par ceux qui ſont plus puiſſans; & voilà le ſens ſpirituel, qui eſt toujours fondé ſur le ſens litéral.

Diviſion du ſens litéral.

Le ſens litéral eſt donc de deux ſortes:

1. Il y a un ſens *litéral rigoureux*; c'eſt le ſens propre d'un mot,

c'est la lettre prise à la rigueur *striƈtè*.

2. La seconde espèce de sens litéral, c'est celui que les expressions figurées dont nous avons parlé présentent naturèlement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue, c'est un *sens litéral-figuré*; par exemple, quand on dit d'un politique qu'*il sème à propos la division entre ses propres énemis*; *semer* ne se doit pas entendre à la rigueur selon le sens propre, & de la même manière qu'on dit *semer du blé*: mais ce mot ne laisse pas d'avoir un sens litéral, qui est un sens figuré qui se présente naturèlement à l'esprit. La lettre ne doit pas toujours etre prise à la rigueur, elle tue, dit S. Paul. On ne doit point exclure toute signification métaphorique & figurée. Il faut bien se garder, dit S. Augustin, * de prendre à la lettre une façon de parler figu- 2. Cor. 3. v. 6.

* In princípio cavéndum est ne figurátam locutiónem ad literam accípias; & ad hoc enim pértinet quod ait Apóstolus, *litera occídit, spiritus autem vivificat. August.* de Doctr. Christ. l. 3. c. 5. t. III. Parisiis 1685.

rée, & c'eſt à cela qu'il faut apliquer ce paſſage de S. Paul, *la lettre tue, & l'eſprit done la vie.*

Il faut s'atacher au ſens que les mots excitent naturèlement dans notre eſprit., quand nous ne ſomes point prévenus, & que nous ſomes dans l'état tranquile de la raiſon : voilà le véritable ſens litéral-figuré, c'eſt celui-là qu'il faut doner aux loix, aux canons, aux textes des coutumes, & même à l'Ecriture Sainte.

Luc. c. 9. v. 62. Quand J. C. a dit que *celui qui met la main à la charue, & qui regarde derrière lui ; n'eſt point propre pour le Royaume de Dieu ;* on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête, n'eſt pas propre pour le ciel : le vrai ſens que ces paroles préſentent naturèlement à l'eſprit, c'eſt que ceux qui ont comencé à mener une vie chrétiène, & à être les diſciples de Jeſus Chriſt, ne doivent pas changer de conduite, ni de doctrine, s'ils veulent être ſauvés ; c'eſt donc là un ſens litéral-figuré.

Il en eſt de même de ces autres paſſages de l'Evangile, où J. C. dit, * de préſenter la joue gauche à celui qui nous a frapé ſur la droite, ** de s'aracher la main ou l'œil qui eſt un ſujet de ſcandale; il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expreſſions métaphoriques & figurées: ce ne ſeroit pas leur doner leur vrai ſens, que de les entendre ſelon le ſens litéral pris à la rigueur; elles doivent être entendues ſelon la ſeconde ſorte de ſens litéral qui réduit toutes ces façons de parler figurées à leur juſte valeur, c'eſt à dire, au ſens qu'elles avoient dans l'eſprit de celui qui a parlé, & qu'elles excitent dans l'eſprit de ceux qui entendent la langue ou l'expreſſion figurée & autoriſée par l'uſage. §
» Lorſque nous donons au blé le nom
» de *Cérès*, dit Cicéron, & au vin le
» nom de *Bacchus*, nous nous ſervons

* Matt. c. 5. v. 39.

** Ibid. v. 29. 30.

§ Cum fruges *Cérerem*, vinum *Liberum* dícimus, génere nos quidem ſermónis útimur uſitáto: ſed ecquem tam améntem eſſe putas qui &c. *Cic.* de Nat. Deor. l. 3. n. 41. aliter XVI.

» d'une façon de parler usitée en no-
» tre langue, & persone n'est assez
» dépourvu de sens pour prendre
» ces paroles à la rigueur de la let-
» tre.

On se sert dans toutes les nations policées, de certaines expressions ou formules de politesse, qui ne doivent point être prises dans le sens litéral-étroit. *J'ai l'honeur de..... Je vous baise les mains : Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur.* Cette dernière façon de parler, dont on se sert pour finir les lettres, n'est jamais regardée que come une formule de politesse..

On dit de certaines persones, *c'est un fou, c'est une fole:* ces paroles ne marquent pas toujours que la persone dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne reste plus qu'à l'enfermer; on veut dire seulement que c'est une persone qui suit ses caprices, qui ne se prête pas aux réflexions des autres, qu'elle n'est pas toujours maîtresse de son imagination, que dans le tems qu'on lui parle elle est ocupée ailleurs, & qu'ainsi on ne sauroit

avoir avec elle ce comerce réciproque de pensées & de sentimens, qui fait l'agrément de la conversation & le lien de la société L'home sage est toujours en état de tout écouter, de tout entendre, & de profiter des avis qu'on lui done.

Dans l'ironie, les paroles ne se prènent point dans le sens litéral proprement dit; elles se prènent selon le sens litéral-figuré, c'est-à dire, selon ce que signifient les mots acompagnés du ton de la voix & de toutes les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des homes un sens litéral qui est caché, & que les circonstances des choses découvrent: ainsi il arive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain home, & qu'elle en a un autre dans les discours & dans les ouvrages d'un autre home: mais il ne faut pas légèrement doner des sens désavantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout come nous; il faut que ces sens cachés soient si facilement dévelopés par les cir-

constances, qu'un home de bon ſens qui n'eſt pas prévenu ne puiſſe pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injuſtes, & nous font ſouvent prêter aux autres des ſentimens qu'ils déteſtent auſſi ſincèrement que nous les déteſtons.

Au reſte, je viens d'obſerver que le ſens literal-figuré eſt celui que les paroles excitent naturèlement dans l'eſprit de ceux qui entendent la langue où l'expreſſion figurée eſt autoriſée par l'uſage : ainſi pour bien entendre le véritable ſens litéral d'un auteur, il ne ſufit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'eſt ſervi, il faut encore bien entendre les façons de parler uſitées dans la langue de cet auteur; ſans quoi, ou l'on n'entendra point le paſſage, ou l'on tombera dans des contre-ſens. En françois, *doner parole*, veut dire *promettre;* en latin, *verba dare*, ſignifie *tromper : Pœnas dare alicui*, ne veut pas dire doner de la peine à quelqu'un, lui faire de la peine, il veut dire au contraire *être puni par quelqu'un*, lui doner la ſatisfaction

qu'il exige de nous, lui doner notre ſuplice en payement, come on paye une amende. Quand Properce dit à Cinthie, *dabis mihi perfida pœnas*, il ne veut pas dire *perfide vous m'alez cauſer bien des tourmens*, il lui dit au contraire, qu'il la fera repentir de ſa perfidie. L. 2. Eleg. 5. v. 3.

Il n'eſt pas poſſible d'entendre le ſens litéral de l'Ecriture Sainte, ſi l'on n'a aucune conoiſſance des hébraïſmes & des helléniſmes, c'eſt-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque & de la langue grèque. Lorſque les interprètes traduiſent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots & non le véritable ſens : de là vient qu'il y a, par exemple, dans les Pſeaumes pluſieurs verſets qui ne ſont pas intelligibles en latin. *Montes Dei*, ne veut pas dire des *montagnes conſacrées à Dieu*, mais *de hautes montagnes*. Pſal. 35. v. 7.

Dans le Nouveau Teſtament même il y a pluſieurs paſſages qui ne ſauroient être entendus ſans la conoiſſance des idiotiſmes, c'eſt-à dire, des façons de parler des auteurs ori-

ginaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin *verbum*, se prend ordinairement en hébreu pour *chose* signifiée par la parole; c'est le mot générique qui répond à *negotium* ou *res* des Latins. *Transeámus usque Béthleem, & videámus hoc verbum quod factum est:* Passons jusqu'à Bethléem, & voyons ce qui y est arivé. Ainsi lorsqu'au 3e. verset du chapitre 8. du Deutéronome, il est dit (*Deus*) *dedit tibi cibum manna quod ignoràbas tu & patres tui, ut osténderet tibi quod non in solo pane vivat homo, sed in omni verbo quod egréditur de ore Dei.* Vous voyez que *in omni verbo* signifie *in omni re*, c'est-à dire, *de tout ce que Dieu dit*, ou *veut, qui serve de nouriture.* C'est dans ce même sens que Jesus-Christ a cité ce passage : le démon lui proposoit de changer les pierres en pain, il n'est pas nécessaire de faire ce changement, répond Jesus-Christ, *car l'home ne vit pas seulement de pain, il se nourit encore de tout ce qui plaît à Dieu de lui doner pour nouriture, de tout ce que Dieu dit qui servira de nouriture;* voilà le sens litéral; celui

Luc. c. 2. v. 15.

Matt. c. 4. v. 4.

qu'on done comunément à ces paroles, n'eſt qu'un ſens moral.

Diviſion du ſens ſpirituel.

Le ſens ſpirituel eſt auſſi de pluſieurs ſortes. 1. Le *ſens moral*, 2. Le *ſens allégorique*, 3. Le *ſens anagogique.*

1. *Sens moral.*

Le *ſens moral* eſt une interprétation ſelon laquelle on tire quelque inſtruction pour les mœurs. On tire un ſens moral des hiſtoires, des fables, &c. Il n'y a rien de ſi prophane dont on ne puiſſe tirer des moralités, ni rien de ſi férieux qu'on ne puiſſe tourner en burleſque. Telle eſt la liaiſon que les idées ont les unes avec les autres : le moindre raport réveille une idée de moralité dans un home dont le goût eſt tourné du côté de la morale ; & au contraire celui dont l'imagination aime le burleſque, trouve du burleſque par-tout.

Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer vers la fin du

XVe. siècle, à l'usage des Prédicateurs une explication morale des métamorphoses d'Ovide. * Nous avons le Virgile travesti de Scaron. Ovide n'avoit point pensé à la morale que Walleis lui prête ; & Virgile n'a jamais eu les idées burlesques que Scaron a trouvées dans son Enéide. Il n'en est pas de même des fables morales ; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités ; elles sont tirées du texte come une conséquence est tirée de son principe.

2. *Sens Allégorique.*

Le *sens allégorique* se tire d'un discours, qui, à le prendre dans son sens propre, signifie toute autre chose : c'est une histoire qui est l'image d'une autre histoire, ou de quelqu'autre pensée. Nous avons déjà parlé de l'allégorie.

* Metamorphósis Ovidiána moráliter à Magistro Thoma Walleis Anglico, de professióne prædicatórum sub S. Domínico, explanáta. *Ce livre rare fut traduit en* 1484. V. le P. Echard, T. 1. p. 508. & M. Maittaire, Annales Typographiques, T. 1. p. 176.

L'esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé sur les causes dont il voit, ou dont il ressent les éfets : ainsi lorsqu'il ne conoît pas les causes, il en imagine, & le voilà satisfait. Les Païens imaginèrent d'abord des causes frivoles de la plûpart des éfets naturels : l'amour fut l'éfet d'une divinité particulière : Prométhée vola le feu du ciel : Cérès inventa le blé : Bacchus le vin, &c. Les recherches exactes sont trop pénibles, & ne sont pas à la portée de tout le monde. Quoiqu'il en soit, *le vulgaire superstitieux*, dit le P. Sanadon, * *fut la dupe des visionaires* qui inventèrent toutes ces fables.

* Poësies d'Hor. T. 1. p. 504.

Dans la suite, quand les Païens comencèrent à se policer & à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses, il se trouva parmi eux des mystiques qui en envelopèrent les absurdités sous le voile des allégories & des sens figurés, auxquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

Il y a des pièces allégoriques en prose & en vers : les auteurs de ces

ouvrages ont prétendu qu'on leur donât un ſens allégorique ; mais dans les hiſtoires, & dans les autres ouvrages dans leſquels il ne paroît pas que l'auteur ait ſongé à l'allégorie, il eſt inutile d'y en chercher. Il faut que les hiſtoires dont on tire enſuite des allégories, aient été compoſées dans la vue de l'allégorie ; autrement les explications allégoriques qu'on leur done, ne peuvent rien, & ne ſont que des aplications arbitraires dont il eſt libre à chacun de s'amuſer come il lui plaît, pourvu qu'on n'en tire pas des conſéquences dangereuſes.

Quelques auteurs * ont trouvé une image des révolutions arivées à la langue latine, dans la ſtatue ** que Nabuchodonoſor vit en ſonge ; ils trouvent dans ce ſonge une allégorie de ce qui devoit ariver à la langue latine.

* Indiculus hiſtor. co-chronologicus, in. abri Theſauro.

** Daniel 2. v. 31.

Cette ſtatue étoit extraordinairement grande ; la langue latine n'étoit elle pas répandue preſque partout.

La tête de cette ſtatue étoit d'or,

c'eſt le ſiècle d'or de la langue latine ; c'eſt le tems de Térence, de Céſar, de Cicéron, de Virgile ; en un mot, c'eſt le ſiècle d'Auguſte.

La poitrine & les bras de la ſtatue étoient d'argent ; c'eſt le ſiècle d'argent de la langue latine ; c'eſt depuis la mort d'Auguſte juſqu'à la mort de l'Empereur Trajan, c'eſt à-dire, juſqu'environ cent ans après Auguſte.

Le ventre & les cuiſſes de la ſtatue étoient d'airain ; c'eſt le ſiècle d'airain de la langue latine, qui comprend depuis la mort de Trajan, juſqu'à la priſe de Rome par les Goths, en 410.

Les jambes de la ſtatue étoient de fer, & les piés partie de fer & partie de terre ; c'eſt le ſiècle de fer de la langue latine, pendant lequel les diférentes incurſions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance ; à peine la langue latine ſe conſerva-t-elle dans le langage de l'Egliſe.

Enfin une pierre abatit la ſtatue ;

c'est la langue latine qui cessa d'être une langue vivante.

C'est ainsi qu'on raporte tout aux idées dont on est préocupé.

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode, & ils le sont encore en Orient; on en trouvoit par-tout jusques dans les nombres. Métrodore de Lampsaque, au raport de Tatien, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la realité du sens litéral. Les explications mystiques de l'Ecriture Sainte, qui ne sont point fixées par les Apôtres, ni établies clairement par la révélation, sont sujètes à des illusions qui mènent au fanatisme.

Huet. Origenianor. l. 2, quæst. 13. p. 171.

Traité du sens litéral & du sens mystique, selon la doctrine des Pères. A Paris, chez Jaques Vincent.

3. *Sens Anagogique.*

Le *sens anagogique* n'est guère en usage que lorsqu'il s'agit des diférens sens de l'Ecriture Sainte. Ce mot *anagogique* vient du grèc ἀναγωγὴ, qui veut dire *élévation* : ἀνὰ, dans la composition des mots, signifie sou-

vent, *au-dessus*, *en haut*, ἀγωγὴ veut dire *conduite ;* de ἄγω, *je conduis :* ainsi le sens anagogique de l'Ecriture Sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes & divins de la vie éternèle dont les Saints jouissent dans le ciel.

Le *sens litéral* est le fondement des autres sens de l'Ecriture Sainte. Si les explications qu'on en done ont raport aux mœurs, c'est le sens moral.

Si les explications des passages de l'ancien Testament regardent l'Eglise & les mystères de notre Religion par analogie ou ressemblance, c'est le sens allégorique ; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin, lorsque ces explications regardent l'Eglise triomphante & la vie des bienheureux dans le ciel, c'est le sens anagogique ; c'est ainsi que le sabat des Juifs est regardé come l'image du repos éternel des bienheureux. Ces diférens sens, qui ne sont

point le ſens litéral, ni le ſens moral, s'apèlent auſſi en général *ſens tropologique*, c'eſt à-dire, *ſens figuré*. Mais come je l'ai déjà remarqué, il faut ſuivre dans le ſens allégorique & dans le ſens anagogique ce que la révélation nous en aprend, & s'apliquer ſurtout à l'intelligence du ſens litéral, qui eſt la règle infaillible de ce que nous devons croire & pratiquer pour être ſauvés.

X.

DU SENS ADAPTÉ,

ou que l'on done par alluſion.

QUelquefois on ſe ſert des paroles de l'Ecriture Sainte ou de quelque auteur profane, pour en faire une aplication particulière qui convient au ſujet dont on veut parler, mais qui n'eſt pas le ſens naturel & litéral de l'auteur dont on les emprunte, c'eſt ce qu'on apèle *ſenſus accommodatitius*, ſens adapté.

Dans les panégyriques des Saints & dans les Oraiſons funèbres, le texte du diſcours eſt pris ordinairement dans le ſens dont nous parlons. M. Flécher dans ſon oraiſon funèbre de M. de Turène, aplique à ſon héros ce qui eſt dit dans l'Ecriture à l'ocaſion de Judas Machabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux miſſionaire, s'apeloit Jean; il étoit devenu aveugle: il fut nomé pour precher le carême à Marſeille aux Acoules; voici le texte de ſon premier ſermon: *Fuit homo miſſus à Deo, cui nomen erat Joannes; non erat ille lux, ſed ut teſtimónium perhibéret de lúmine.* On voit qu'il feſoit alluſion à ſon nom & à ſon aveuglement. Joann. c. 1. v. 6.

Remarques ſur quelques paſſages adaptés à contre-ſens.

Il y a quelques paſſages des auteurs profanes qui ſont come paſſés en proverbes, & auxquels on done comunément un ſens détourné qui

n'eſt pas préciſément le même ſens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils ſont tirés : en voici des exemples :

1. Quand on veut animer un jeune home à faire parade de ce qu'il ſait, ou blâmer un ſavant de ce qu'il ſe tient dans l'obſcurité, on lui dit ce vers de Perſe :

Perſ. Sat. 1. v. 27.

Scire tuum nihil eſt, niſi te ſcire hoc ſciat alter ?

Toute votre ſcience n'eſt rien, ſi les autres ne ſavent pas combien vous êtes ſavant. La penſée de Perſe eſt pourtant de blâmer ceux qui n'étudient que pour faire enſuite parade de ce qu'ils ſavent. *O tems ! ô mœurs !* s'écrie-t-il, *eſt-ce donc pour la gloire qur vous pâliſſez ſur les livres ! Quoi donc ? croyez-vous que la ſcience n'eſt rien, à moins que les autres ne ſachent que vous êtes ſavant ?*

Perſ. Sat. 1. v. 27.

En pallor, ſeniúmque : O mores ! uſque adeóne
Scire tuum nihil eſt, niſi te ſcire hoc ſciat alter ?

Il y a une interrogation & une surprise dans le texte, & l'on cite le vers dans un sens absolu.

2. On dit d'un homme qui parle avec emphase, d'un style empoulé & recherché, que

Prójicit ampúllas & sesquipedália verba : Hor. Art. Poët. v. 97.

il jète, il fait sortir de sa bouche des paroles enflées & des mots d'un pié & demi. Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. » La tragédie, dit ce Poëte, ne s'exprime » pas toujours d'un style pompeux & » élevé : Télèphe & Pelée, tous deux » pauvres, tous deux chassés de leurs » pays, ne doivent point recourir à » des termes enflés, ni se servir de » grands mots : il faut qu'ils fassent » parler leur douleur d'un style sim» ple & naturel, s'ils veulent nous » toucher, & que nous nous intéres» sions à leur mauvaise fortune ; « ainsi *prójicit*, dans Horace, veut dire il rejète.

Et trágicus plerúmque dolet sermóne pedéstri Hor. Art. Poët. v. 97.
Télephus & Peleus, cum pauper & exul utérque

Prójicit ampúllas & sesquipedália verba
Si curat cor spectántis tetigisse querélâ.

M. Boileau nous done le même précepte :

Art. Poët. chant 3. Que devant Troie en flame, Hécube désolée
Ne viène pas pousser une plainte empoulée.

Cette remarque, qui se trouve dans la plûpart des Comentateurs d'Horace, ne devoit point échaper aux auteurs des Dictionaires sur le mot *projicere.*

3. Souvent pour excuser les fautes d'un habile home, on cite ce mot d'Horace :

Hor. Art. Poët. v. 359. ..... Quandóque bonus dormítat Homérus ;

Come si Horace avoit voulu dire que le bon Homère s'endort quelquefois. Mais *quandóque* est là pour *quandocúnque*, toutes les fois que ; & *bonus* est pris en bone part. » Je suis fâché » dit Horace, toutes les fois que je » m'aperçois qu'Homère, cet excè» lent Poëte, s'endort, se néglige, » ne se soutient pas.

Indígnor quandóque bonus dormítat Homérus.

M. Danet s'eſt trompé dans l'explication qu'il done de ce paſſage dans ſon Dictionaire latin-françois ſur ce mot *quandóque*.

4. Enfin pour s'excuſer quand on eſt tombé dans quelque faute, on cite ce vers de Térence :

Homo ſum, humáni nihil à me aliénum puto, Heaut. act. 1. ſc. 1. v. 25.

Come ſi Térence avoit voulu dire, *je ſuis home, je ne ſuis point exempt des foibleſſes de l'humanité*, ce n'eſt pas là le ſens de Térence. Chrémès touché de l'afliction où il voit Ménédème ſon voiſin, vient lui demander quelle peut être la cauſe de ſon chagrin & des peines qu'il ſe done : Ménédème lui dit bruſquement, qu'il faut qu'il ait bien du loiſir pour venir ſe mêler des afaires d'autrui. » Je ſuis home, » répond tranquilement Chrémès ; » rien de tout ce qui regarde les au» tres homes n'eſt étranger pour moi, » je m'intéreſſe à tout ce qui regarde » mon prochain.

» On doit s'étoner, dit Madame
» Dacier, que ce vers ait été si mal
» entendu, après ce que Cicéron en
» a dit dans le premier livre des Ofi-
» ces.

1. Off. n. 29. áliter IX.

Voici les paroles de Cicéron : *Est enim difficilis cura rerum alienárum, quanquam Terentiánus ille Chremes humáni nihil à se aliénum putat.* J'ajouterai un passage de Sénèque ; qui est un comentaire encore plus claire de ces paroles de Térence. Sénèque, ce Philosophe païen, explique dans une de ses lettres ; coment les homes doivent honorer la majesté des Dieux : il dit que *ce n'est qu'en croyant en eux, en pratiquant de bones œuvres, & en tâchant de les imiter dans leurs perfections, qu'on peut leur rendre un culte agréable;* il parle ensuite de ce que les homes se doivent les uns aux autres. » Nous
» devons tous nous regarder, dit il,
» come étant les membres d'un grand
» corps ; la nature nous a tous tirés
» de la même source, & par là nous
» a tous faits parens les uns des au-
» tres ; c'est elle qui a établi l'équité
» & la justice. Selon l'institution de

» la nature, on est plus à plaindre
» quand on nuit aux autres, que
» quand on en reçoit du domage. La
» nature nous a doné des mains pour
» nous aider les uns les autres; ainsi
» ayons toujours dans la bouche &
» dans le cœur ce vers de Térence,
» *je suis home, rien de tout ce qui re-*
» *garde les homes n'est ètranger pour*
» *moi.* *

Il est vrai en général que les cita-

* Quómodo sint Dii colendi solet præcipi .... Deum colit qui novit..... Primus est Deórum cultus, Deos crédere, deinde réddere illis majestátem suam, réddere bonitátem sine quâ nulla majéstas est: vis Deos propitiáre, bonus esto. Satis illos cóluit quisquis imitátus est. Ecce áltera quæstio, quómodo homínibus sit utendum? ..... possim bréviter hanc fórmulam humáni officii trádere...... membra sumus córporis magni, natúra nos cognátos édidit, cum ex iisdem & in idem * gígneret. Hæc nobis amórem índidit mútuum & sociábiles fecit; illa æquum justúmque compósuit: ex illius constitutióne misérius est nocére quam lædi; & illíus império parátæ sunt ad juvándum manus. Ille versus & in péctore & in ore sit, *homo sum, humáni nihil à me aliénum puto.* Habeámus in commune, quod nati sumus. *Senec.* Ep. xcv. * officia.

tions & les aplications doivent être juſtes autant qu'il eſt poſſible; puiſqu'autrement elles ne prouvent rien, & ne ſervent qu'à montrer une fauſſe érudition : mais il y auroit bien du rigoriſme à condâner tout ſens adapté.

Il y a bien de la diférence entre raporter un paſſage come une autorité qui prouve, ou ſimplement come des paroles conues, auxquelles on done un ſens nouveau qui convient au ſujet dont on veut parler : dans le premier cas, il faut conſerver le ſens de l'auteur ; mais dans le ſecond cas, les paſſages, auxquels on done un ſens diférent de celui qu'ils ont dans leur auteür, ſont regardés come autant de parodies, & come une ſorte de jeu dont il eſt ſouvent permis de faire uſage.



SUITE DU SENS ADAPTÉ.

De la Parodie & des Centons.

LA Parodie eſt auſſi une ſorte de ſens adapté. Ce mot eſt grec, car les Grecs ont fait des parodies. Athénée, l. 14. & 15.

Parodie * ſignifie à la lettre un chant compoſé à l'imitation d'un autre, & par extenſion on done le nom de parodie à un ouvrage en vers, dans lequel on détourne, dans un ſens railleur, des vers qu'un autre a faits dans une vue diférente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui eſt néceſſaire au deſſein qu'on ſe propoſe; mais on doit conſerver

* Παρῳδία, cànticum. R. παρὰ, juxta; & ᾠδὴ, cantus, carmen. Cánticum vel carmen ad altérius ſimilitúdinem compóſitum, cum altérius poétæ verſus jocóſè in áliud argumentum transferúntur.

Eſt étiam paródia, Hermógeni, cùm quis, ubi partem áliquam verſus prótulit, réliquum, á ſe, id eſt, de ſuo, oratióne ſolútâ elóquitur, *Robertſon.* Th. ling. græc. v. παρῳδία.

autant de mots qu'il est nécessaire pour rapeler le souvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original & l'aplication qu'on en fait à un sujet d'un ordre moins sérieux, forment dans l'imagination un contraste qui la surprend, & c'est en cela que consiste la plaisanterie de la parodie. Corneille a dit dans le style grave, parlant du père de Chimène :

Le Cid. act. 1. sc. 1.

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

Racine a parodié ce vers dans les Plaideurs : l'Intimé parlant de son père qui étoit sergent, dit plaisamment :

Les Plaid. act. 1. sc. 5.

Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois,
Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

Dans Corneille, *exploits* signifie *actions mémorables*, *exploits militaires* ; & dans les Plaideurs, *exploits* se prend pour *les actes* ou *procédures* que font les sergens. On dit que le grand Corneille fut ofensé de cette

plaiſanterie du jeune Racine.

Au reſte, l'Académie a obſervé que *les rides marquent les années : mais ne gravent point les exploits.* Sentimens de l'Acad. Fr. ſur les vers du Cid.

Les vers les plus conus, ſont ceux qui ſont le plus expoſés à la parodie. On trouve dans les dernières éditions des œuvres de Boileau, une parodie ingénieuſe de quelques ſcènes du Cid. Tom. 2. p. 411. édit. de 1,26. On peut voir auſſi dans les Poiſies de Madame des Houlières une parodie d'une ſcène de la même tragédie. Des Houl. édit. de 1725. p. 278. Le Théâtre Italien eſt riche en parodies. Le Poëme du VICE PUNI eſt rempli d'aplications heureuſes de vers de nos meilleurs Poëtes : ces aplications ſont autant de parodies.

Les Centons ſont encore une ſorte d'ouvrage qui a raport au ſens adapté. *Cento* en latin ſignifie, dans le ſens propre, une pièce de drap qui doit être couſue à quelqu'autre pièce, & plus ſouvent un manteau ou un habit fait de diférentes pièces raportées : enſuite on a doné ce nom, par métaphore, à un ouvrage compoſé de pluſieurs vers ou de pluſieurs paſſages empruntés d'un Κέντρων, cento, veſtis è variis pannis conſarcinata. κεντέω pungo.

ou de plusieurs auteurs. On prend ordinairement la moitié d'un vers, & on le lie par le sens avec la moitié d'un autre vers. * On peut employer un vers tout entier & la moitié du suivant, mais on désaprouve qu'il y ait deux vers de suite d'un même auteur. Voici un exemple de cette sorte d'ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia. ¶ Il s'agit de la défense que

* Váriis de locis, sensibúsque divérsis, quædam cárminis structúra solidátur, in unum versum ut cóeant cæsi duo, aut unus & sequens cum médio: nam duos junctìm locáre ineptum est, & tres, unâ série, meræ nugæ........ sensus divérsi ut cóngruant; adoptíva quæ sunt, ut cognáta videántur; aliéna ne interlúceant; hiúlca ne pateant. *Ausonius* Paulo. Epist. *quæ prælégitur ante* Edyll. XIII.

¶ Probæ Falcóniæ vatis claríssimæ à S. Hierónymo comprobátæ centónes de Fídei nostræ mystériis, è Marónis carmínibus, &c. Paríſiis, Ægidium Gorbínum 1576. f. 27. in-8. *Item* Paríſiis, apud Francíscum Stéphanum. 1543.

Les centons de Proba Falconia se trouvent aussi dans Bibliothéca Patrum, Tom. 5. Lugdúni 1677. *Voici ce qui est dit de cette savante & pieuse Dame dans l'*Index Auctórum Bibl. Patr. Tom. 1. PROBA FALCONIA

Dieu fit à Adam & à Eve de manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le Seigneur en ces termes, au chapitre XVI.

Æ. 2. 712. Vos fámuli quæ dicam ánimis advértite vestris :
2. 21. Est in conspectu * ramis felicibus arbor — G. 2. 81.
7. 692. Quam neque fas igni cuiquam nec stérne ferro,
7. 608. Religióne sacrá * nunquam concessa movéri. — Æ. 3. 700.
11. 591. Hâc quicumque sacros * decérpserit árbore fœtus, — 6. 142.
11. 849. Morte luet méritâ, * *nec me* senténtia vertit ; — 1. 241.
G. 2. 315. Nec tibi tam prudens quisquam persuádeat autor

uxor non Adélphi Procónsulis, ut scribit Isidórus, sed Anícii Probi Præfécti Prætório, pósteà Cónsulis, mater Probini, Olibrii, & Probi, similiter Consúlum. De quâ multa Hierónymus Epist. 8. & Barónius, Tom 4. & 5. Annálium. Scripsit Virgilio-centónes qui extant fol. 1218. Flóruit non sub Theodósio junióre, ut vult Sixtus Senénsis, sed sub Gratiáno.

3.461. Ec. 8. 48. Commaculáre manus. * Líceat te voce monéri

G. 3. 216. Fémina, * *nullius te blanda suasio vincat*,

G. 1. 168. Si te digna manet divíni glória ruris.

Nous avons aussi les centons d'Etiène de Pleurre * & de quelques autres. Auson. Ep. ante Edyll. XIII. L'Empereur Valentinien, au raport d'Ausone, s'étoit aussi amusé à cette sorte de jeu : mais il vaut mieux s'ocuper à bien penser, & à bien exprimer ce qu'on pense, qu'à perdre le tems à un travail où l'esprit est toujours dans les entraves, où la pensée est subordonée aux mots, au lieu que ce sont les mots qu'il faut toujours subordoner aux pensées.

Ce n'étoit pas assez pour quelques écrivains, que la contrainte des centons : nous avons des ouvrages où l'auteur ** s'est interdit succeslive-

* Stéphani Pleurrei Æneis sacra cóntinens acta Dómini N. J. C. & primórum Mártyrum Virgílio-centónibus conscripta. Parísiis, apud Adriánum Taupinart, 1618. in-4°.

** Liber absque lítteris, de Ætátibus mundi & hóminis; autóre Fábio, Cláudio, Gor-

ment par chapitres, & ſelon l'ordre de l'alphabet l'uſage d'une lettre, c'eſt-à-dire, que dans le premier chapitre il n'y a point d'*a*, & dans le ſecond point de *b*, ainſi de ſuite. Un autre * a fait un Poëne dont tous les mots comencent par un *p*.

Plaudite porcélli; porcórum pigra propago
Progréditur, plures porci pinguédine pleni
Pugnántes pergunt. Pécudum pars prodigióſa
Perturbat pede petróſas plerúmque platéas;
Pars portent sè populórum prata profánat.

Dans le IXᵉ. ſiècle, Hubaud Re-

diáno, Fulgéntio. *Edidit.* P. Jacóbus Hommey Auguſtiniánus, Pictavii. Proſtat Paríſiis apud Viduam Cároli Coignard, *1696*, *Le titre du manuſcrit promet* ad A uſque in Z. *mais l'Imprimeur n'a mis au jour que* XIV. *chapitres, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'*O *incluſivement; & il déclare que le copiſte a égaré le reſte.* Huc uſque codex, cujus ſcriptor addit: ii decem de quibus fit méntio in titulo, néſcio ubi ſunt.

* Pugna Porcórum per P. Pórcium. *Ce Poëme eſt compoſé de 248. vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre*: Nugæ Venálés. *Moréri atribue ce Poëme à* Leo Placentius. V. PLAISANT, dans l'édition de Moréri de 1718.

ligieux Bénédictin de S. Amand ; dédia à l'Empereur Charles le Chauve un Poëme composé à l'honeur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre *c*.

Cármina, claríſonæ, calvis cantáte Caménæ.

* Un autre s'eſt mis dans une contrainte encore plus grande, il a fait un Poëme de 2956. vers de ſix piés, dont le dernier ſeul eſt un ſpondée, les cinq autres ſont autant de dactyles. Le ſecond pié rime avec le quatrième, & le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui le ſuit, à la manière de nos vers françois à rimes ſuivies ; en voici le comencement :

Hora novis*ſima*, témpora pés*ſima* ſunt, vigil*émus*.
Ecce miná*citer* imminet arb*iter* ille ſupre*mus*.

* Bernardi Morlanenſis, Mónachi órdinis Cluniacenſis, ad Petrum Cluniacenſem Abbátem qui cláruit anno 1140. de Contemptu Mundi, libri tres, ex vetéribus membránis recens deſcripti. Bremæ, anno 1595.

Imminet, ímminet ut mala términet, æqua
coronet,
Recta remúneret, ánxia líberet, æthera donet:
Aúferat áspera, duráque póndera méntis
onústa,
Sóbria múniat, ímproba púniat, útraque justè,
Ille piíssimus, ille gravíssimus ecce venit Rex.
Surgat homoreus, instat homo Deus, à patre judex.

Les Poëmes dont je viens de parler sont aujourd'hui au même rang que les acrostiches & les anagrames.* Le

* L'acrostiche est une sorte d'ouvrage en vers, dont chaque vers comence par chacune des lettres qui forment un certain mot. A la tête de chaque comédie de Plaute, il y a un argument fait en acrostiche: c'est le nom de la pièce qui est le mot de l'acrostiche; par exemple: *Amphitruo*: le premier vers de l'argument comence par un *A*, le second par une *M*, ainsi de suite. Ces argumens sont anciens, & Madame Dacier dans ses remarques sur celui de l'Amphitryon, fait entendre que Plaute en est l'auteur.

Cicéron nous aprend qu'Ennius avoit fait des acrostiches; ἀκροστιχὶς *dicitur, cum deinceps ex primis vérsuum litteris áliquid connéctitur, ut in quibusdam Enniánis.* Cic. de Divinatióne l. 2. n. 111, áliter LIV.

S. Augustin de Civ. Dei, l. XVII. c. 23,

goût de toutes ces ſortes d'ouvrages, heureuſement, eſt paſſé. Il y a eu un tems où les ouvrages d'eſprit tiroient leur principal mérite de la peine qu'il y avoit à les produire, & ſouvent la montagne étoit récompenſée de n'enfanter qu'une ſouris, pourvu qu'elle eût été long-tems en travail. Aujourd'hui *le tems* & la dificulté *ne ſont rien à l'afaire ;* on aime ce qui eſt vrai, ce qui inſtruit, ce qui éclaire, ce qui intéreſſe, ce qui a un objet raiſonable ; & l'on ne regarde plus les mots

Molière, Miſan. act. 1. ſc. 2.

parle d'un acroſtiche de la Sibyle Erythrée, dont les lettres initiales formoient ce ſens, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ.

Au reſte, acroſtiche vient de deux mots grecs ἄκρος, ſummus, *qui eſt à une des extrémités* ; & στίχος verſus, ordo. ἀκροστιχὶς ἡ & ἀκρόστιχον τὸ ; initium verſus.

A l'égard de l'*anagrame*, ce mot eſt encore grec : il eſt compoſé de la prépoſition ἀνὰ qui dans la compoſition des mots, répond ſouvent à *retrò*, *rè ;* & de γράμμα, lettre. L'anagrame ſe fait lorſqu'en déplaçant les lettres d'un mot, on en forme un autre mot, qui a une ſignification diférente ; par exemple, de *Loraine* on a fait *Alérion.*

Il ne paroît pas que les anagrames aient jamais été en uſage parmi les Latins.

que come des ſignes auxquels on ne s'arête que pour aler droit à ce qu'ils ſignifient. La vie eſt ſi courte, & il y a tant à aprendre à tout âge, que ſi l'on a le bonheur de ſurmonter la pareſſe & l'indolence naturèle de l'eſprit, on ne doit pas le mettre à la torture ſur des riens, ni l'apliquer en pure perte.

XI.

SENS ABSTRAIT, SENS CONCRET.

CE mot *abſtrait* vient du latin *abſtráctus*, paticipe d'*abſtràhere*, qui veut dire *tirer, aracher, ſéparer de.*

Tout corps eſt réèlement étendu en longueur, largeur & profondeur, mais ſouvent on penſe à la longueur ſans faire atention à la largeur ni à la profondeur, c'eſt ce qu'on apèle faire abſtraction de la largeur & de la profondeur; c'eſt conſidérer la longueur dans un ſens abſtrait: c'eſt ainſi qu'en géométrie on conſidère le

point, la ligne, le cercle, ſans avoir égard ni à un tel point, ni à une telle ligne, ni à un tel cercle phyſique.

Ainſi en général le ſens abſtrait eſt celui par lequel on s'ocupe d'une idée, ſans faire atention aux autres idées qui ont un raport naturel & néceſſaire avec cette idée.

1, On peut conſidérer le corps en général ſans penſer à la figure ni à toutes les autres propriétés particulières du corps phyſique: c'eſt conſidérer le corps dans un ſens abſtrait, c'eſt conſidérer la choſe ſans le mode, come parlent les Philoſophes, *res abſque modo.*

2. On peut au contraire conſidérer les propriétés des objets ſans faire atention à aucun ſujet particulier auquel elles ſoient atachées, *modus abſque re.* C'eſt ainſi qu'on parle de la blancheur, du mouvement, du repos, ſans faire aucune atention particulière à quelque objet blanc, ni à quelque corps qui ſoit en mouvement ou en repos.

L'idée dont on s'ocupe par abſ-

traction, eſt tirée, pour ainſi dire, des autres idées qui ont raport à celle-là, elle en eſt come ſéparée, & c'eſt pour cela qu'on l'apèle idée abſtraite.

L'abſtraction eſt donc une ſorte de ſéparation qui ſe fait par la penſée. Souvent on conſidère un tout par parties, c'eſt une eſpèce d'abſtraction, c'eſt ainſi qu'en anatomie on fait des démonſtrations particulières de la tête, enſuite de la poitrine, &c. mais c'eſt plutôt diviſer qu'abſtraire, on apèle plus particulièrement *faire abſtraction*, lorſque l'on conſidère quelque propriété des objets ſans faire atention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorſque l'on conſidère l'objet ſans les propriétés.

Le ſens concret, au contraire, c'eſt lorſque l'on conſidère le ſujet uni au mode, ou le mode uni au ſujet; c'eſt lorſque l'on regarde un ſujet tel qu'il eſt, & que l'on penſe que ce ſujet & ſa qualité ne font enſemble qu'une même choſe, & forment un être particulier; par exemple: *ce pa-*

pier blanc, *cette table quarrée*, *cette boîte ronde*; *blanc*, *quarrée*, *ronde*, ſont dits alors dans un ſens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concrétus*, participe de *concréſcere*, croître enſemble, s'épaiſſir, ſe coaguler, être compoſé de; en éfet, dans le ſens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs ſujets, on ne les ſépare point l'un de l'autre par la penſée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du ſujet, & celle de la propriété.

Tous les ſubſtantifs qui ſont pris adjectivement, ſont alors des termes concrets, ainſi quand on dit *Petrus eſt homo*; *homo* eſt alors un terme concret, *Petrus eſt habens humanitátem*.

Obſervez qu'il y a de la diférence entre faire abſtraction & ſe ſervir d'un terme abſtrait. On peut ſe ſervir de mots qui expriment des objets réels, & faire abſtraction, come quand on examine quelque partie d'un tout, ſans avoir égard aux autres parties: on peut au contraire ſe

ſervir de termes abſtraits, ſans faire abſtraction, come quand on dit que la fortune eſt aveugle.

Des termes abſtraits.

Dans le langage ordinaire, *abſtrait* ſe prend pour *ſubtil*, *métaphyſique : ces idées ſont abſtraites*, c'eſt-à-dire, qu'elles demandent de la méditation, qu'elles ne ſont pas aiſées à comprendre, qu'elles ne tombent point ſous le ſens.

On dit auſſi d'un home, qu'il eſt *abſtrait* quand il ne s'ocupe que de ce qu'il a dans l'eſprit, ſans ſe prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abſtraits*, ce ſont les mots qui ne marquent aucun objet qui exiſte hors de notre imagination.

Que les homes penſent au ſoleil, ou qu'ils n'y penſent point, le ſoleil exiſte, ainſi le mot de ſoleil n'eſt point un terme abſtrait.

Mais *beauté*, *laideur*, &c. ſont des termes abſtraits. Il y a des objets qui nous plaiſent & que nous trouvons

beaux, il y en a d'autres au contraire qui nous afectent d'une manière désagréable, & que nous apelons *laids;* mais il n'y a aucun être réel qui soit la beauté ou la laideur. Il y a des homes, mais *l'humanité* n'est point, c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être qui soit *l'humanité.*

Les abstractions ou idées abstraites supósent les impressions particulières des objets, & la méditation, c'est à dire, les réfléxions que nous fesons naturèlement sur ces impressions. C'est à l'ocasion de ces impressions que nous considérons ensuite séparément, & indépendament des objets, les diférentes afections qu'elles ont fait naître dans notre esprit, c'est ce que nous apelons les propriétés des objets: je ne considérerois pas le mouvement en lui-même, si je n'avois jamais vu de corps en mouvement.

Nous somes acoutumés à doner des noms particuliers aux objets réels & sensibles, nous en donons aussi par imitation aux idées abstraites, come si elles représentoient des êtres

réels ; nous n'avons point de moyen plus facile pour nous comuniquer nos penſées.

Ce qui a ſur tout doné lieu aux idées abſtraites, c'eſt l'uniformité des impreſſions qui ont été excitées dans notre cerveau par des objets diférens, & pourtant ſemblables en un certain point : les homes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette reſſemblance, cette uniformité d'impreſſion dont ils ſe ſont formé une idée abſtraite. Les mots qui expriment ces idées nous ſervent à abbréger le diſcours, & à nous faire entendre avec plus de facilité ; par exemple, nous avons vu pluſieurs objets blancs, enſuite pour exprimer l'impreſſion uniforme que ces diférens objets nous ont cauſée, & pour marquer *le point dans lequel ils ſe reſſemblent*, nous nous ſervons du mot de *blancheur*.

Nous ſomes acoutumés dès notre enfance à voir des corps qui paſſent ſucceſſivement d'une place à une autre ; enſuite pour exprimer cette propriété & la réduire à une ſorte d'i-

dée générale, nous nous ſervons du terme de *mouvement.* Ce que je veux dire s'entendra mieux par cet exemple.

Les noms que l'on done aux tropes ou figures dont nous avons parlé, ne repréſentent point des êtres réels ; il n'y a point d'être, point de ſubſtance, qui ſoit une métaphore, ni une métonymie ; ce ſont les diférentes expreſſions métaphoriques, & les autres façons de parler figurées qui ont doné lieu aux maîtres de l'art d'inventer le terme de *métaphore*, & les autres noms des figures : par là ils réduiſent à une eſpèce, à une claſſe particulière les expreſſions qui ont un tour pareil ſelon lequel elles ſe reſſemblent, & c'eſt ſous ce raport de reſſemblance qu'elles ſont compriſes dans chaque ſorte particulière de figure, c'eſt-à-dire, dans la même manière d'exprimer les penſées : toutes les expreſſions métaphoriques ſont compriſes ſous la métaphore, elles s'y raportent ; l'idée de métaphore eſt donc une idée abſtraite qui ne repréſente aucune expreſſion

métaphorique

métaphorique en particulier, mais ſeulement cette ſorte d'idée générale que les homes ſe ſont faite pour réduire à une claſſe à part les expreſſions figurées d'une même eſpèce, ce qui met de l'ordre & de la néteté dans nos penſées, & abrège nos diſcours.

Il en eſt de même de tous les autres noms d'arts & de ſciences : la phyſique, par exemple, n'exiſte point, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point un être particulier qui ſoit la phyſique: mais les homes ont fait un grand nombre de réflexions ſur les diférentes opérations de la nature; & enſuite ils ont doné le nom de *ſcience phyſique* au recueil ou aſſemblage de ces réflexions, ou plutôt à l'idée abſtraite à laquelle ils raportent toutes les obſervations qui regardent les êtres naturels.

Il en eſt de même de *douceur*, *amertume*, *être*, *néant*, *vie*, *mort*, *mouvement*, *repos*, &c. Chacune de ces idées générales, quoiqu'on en diſe, eſt auſſi poſitive que l'autre, puiſqu'elle peut être également le ſujet d'une propoſition.

Come les diférens objets blancs ont doné lieu à notre esprit de se former l'idée de *blancheur*, idée abstraite, qui ne marque qu'une sorte d'afection de l'esprit ; de même, les divers objets, qui nous afectent en tant de manières diférentes, nous ont doné lieu de nous former l'idée d'*être*, de *substance*, d'*existance* ; surtout, lorsque nous ne considérons les objets que come existans, sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières : c'est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans la même situation, ils changent de place, ils disparoissent, & nous sentons réèlement ce changement & cette absence : alors il se passe en nous une afection réèle, par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d'un objet dont la présence excitoit en nous deux éfets sensibles ; de là l'idée d'*absence*, de *privation*, de *néant* : de sorte que quoique le néant ne soit rien en lui-même, cependant ce mot marque

une afection réèle de l'esprit, c'est une idée abstraite que nous aquérons par l'usage de la vie, à l'ocasion de l'absence des objets, & de tant de privations qui nous font plaisir ou qui nous afligent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous proposoit, nous avons consenti, ou nous n'avons pas consenti, nous avons dit *oui*, ou nous avons dit *non:* ensuite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs, & que nous les avons réduits à certaines classes, nous avons apelé *afirmation* cette manière uniforme dont notre esprit est afecté quand il acquiesce, quand il consent; & nous avons apelé *négation* la manière dont notre esprit est afecté quand il sent qu'il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits, qui sont en très-grand nombre, ne marquent donc que des afections de l'entendement; ce sont des opérations naturèles de l'esprit, par lesquelles nous

nous formons autant de classes diférentes des diverses sortes d'impressions particulières, dont nous somes afectés par l'usage de la vie. Tel est l'home. Les noms de ces classes diférentes ne désignent point de ces êtres réels qui subsistent hors de nous : les objets blancs sont des êtres réels ; mais la blancheur n'est qu'une idée abstraite : les expressions métaphoriques sont tous les jours en usage dans le langage des homes, mais la métaphore n'est que dans l'esprit des Grammairiens & des Rhéteurs.

Les idées abstraites que nous aquérons par l'usage de la vie, sont en nous autant d'idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle & de modèle pour juger si un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété, c'est-à-dire, s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d'autres objets nous ont causée, & dont ils nous ont laissé l'idée ou afection habituèle. Nous réduisons chaque sorte d'impression que nous recevons, à la classe à laquelle il nous paroît qu'elle se raporte ; nous

raportons toujours les nouvèles impreſſions aux anciènes ; & ſi nous ne trouvons pas qu'elles puiſſent s'y raporter, nous en feſons une claſſe nouvèle ou une claſſe à part, & c'eſt de là que viènent tous les noms apellatifs, qui marquent des genres ou des eſpèces particulières, ce ſont autant de termes abſtraits quand on n'en fait pas l'aplication à quelque individu particulier ; ainſi quand on conſidère en général le cercle, une ville, *cercle* & *ville* ſont des termes abſtraits ; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle ville en particulier, le terme n'eſt plus abſtrait.

Ce que nous venons de dire, que nous aquérons ces idées exemplaires par l'uſage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des ſolitudes, & qu'on doit ne leur montrer que du bon & du beau autant qu'il eſt poſſible. C'eſt un avantage que les enfans des grands ont au-deſſus des enfans des autres homes ; ils voient un plus grand nombre d'objets, & il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre ; ainſi ils

ont plus d'idées exemplaires, & c'eſt de ces idées que ſe forme le goût. Un jeune home qui n'auroit vû que d'excélens tableaux, n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'arithmétique, quand on dit *trois louis, dix homes*, en un mot, quand on aplique le nombre à quelque ſujet particulier, ce nombre eſt apelé *concret*, au lieu que ſi l'on dit *deux & deux font quatre*, ce ſont là des nombres abſtraits, qui ne ſont unis à aucun ſujet particulier. On conſidère alors par abſtraction le nombre en lui-même, ou plutôt l'idée de nombre que nous avons aquiſe par l'uſage de la vie.

Tous les objets qui nous environent & dont nous recevons des impreſſions, ſont autant d'êtres particuliers que les Philoſophes apèlent des individus. Parmi cette multitude inombrable d'individus, les uns ſont ſemblables aux autres en certains points : de là les idées abſtraites de genre & d'eſpèce.

Remarquez qu'un individu eſt un être réel que vous ne ſauriez diviſer

en un autre lui-même : Platon ne peut être que Platon. Un diamant de mille écus peut ê re divisé en plusieurs autres diamans, mais il ne sera plus le diamant de mille écus : cette table, si vous la divisez, ne sera plus cette table ; de là l'idée d'unité, c'est-à-dire, l'afection de l'esprit qui conçoit l'individu dans un sens abstrait.

Observez encore qu'il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les objets blancs pour me former l'idée abstraite de blancheur ; un seul objet blanc pouroit me faire naître cette idée, & dans la suite je n'apèlerois blanc que ce qui y seroit conforme, come le peuple n'atribue les propriétés du soleil qu'à l'astre qui fait le jour. Ainsi il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales ; un objet qui n'a pas cette propriété, n'est point un cercle, parce qu'il n'est pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai aquise du cercle, par l'usage de la vie, & par les réflexions que cet usage a fait naître dans mon esprit.

La Fortune, le Hazard & la Destinée, que l'on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d'évènemens, qui nous arivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit conue, a afecté notre esprit de manière, qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cause inconue que le vulgaire a apelée *Fortune*, *Hazard*, ou *Destinée* : ce sont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des causes réèles.

Les impressions que nous recevons des objets, & les réflexions que nous fesons sur ces impressions par l'usage de la vie & par la méditation, sont la source de toutes nos idées, c'est-à-dire, de toutes les afections de notre esprit quand il conçoit quelque chose, de quelque manière qu'il la conçoive : c'est ainsi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous anoncent son existance & ses perfections : * *Cœli enarrant glóriam Dei.* ** *Invisibilia enim ipsius per ea*

* Psal. 18. v. 1.
** Ad Rom. I. v. 20.

quæ facta sunt intellécta conspiciúntur, sempitérna quoque ejus virtus & divínitas. Une montre nous dit qu'il y a un ouvrier qui l'a faite, l'idée qu'elle fait naître en moi de cet ouvrier, quelque indéterminée qu'elle soit, n'est point l'idée d'un être abstrait, elle est l'idée d'un être réel qui doit avoir de l'intelligence & de l'adresse : ainsi l'Univers nous aprend qu'il y a un Créateur qui l'a tiré du néant, qui le conserve, qu'il doit avoir des perfections infinies, & qu'il exige de nous de la reconoissance & des adorations.

Les abstractions sont une faculté particulière de notre esprit, qui doit nous faire reconoître combien nous somes élevés au dessus des êtres purement corporels.

Dans le langage ordinaire, on parle des abstractions de l'esprit come on parle des réalités, les termes abstraits n'ont même été inventés qu'à l'imitation des mots qui expriment des êtres phisiques. C'est peut-être ce qui a doné lieu à un grand

nombre d'erreurs où les homes ſont tombés, faute d'avoir reconu que les mots dont ils ſe ſervoient en ces ocaſions, n'étoient que les ſignes des afections de leur eſprit, en un mot, de leurs abſtractions, & non l'expreſſion d'objets réels; de là l'ordre idéal confondu avec l'ordre phyſique; de là enfin l'erreur * de ceux qui croient ſavoir ce qu'ils ignorent, & qui parlent de leurs imaginations métaphyſiques avec la même aſſurance que les autres homes parlent des objets réels.

* Abſit error opinántium ſe ſcire quod néſciunt. *Aug.* in Enchirid. ad Laur. de Fide, Spe, & Char. cap. 59. T. VI. p. 218. Paris, 1685.

Les abſtractions ſont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire, & dans lequel on feroit quelques progrès, ſi l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'eſt qu'une ſéduction délicate de l'imagination, & ſi l'on pouvoit ſe rapeler, ſans prévention, la manière dont nous avons aquis nos idées & nos conoiſſances dans les premières années de notre vie; mais cela n'eſt pas maintenant de mon ſujet.

Réflexions sur les abstractions, par raport à la manière d'enseigner.



Come c'est aux Maîtres que j'adresse cet ouvrage, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par raport à la manière d'enseigner. Le grand art de la Didactique, * c'est de savoir profiter des conoissances qui sont déjà dans l'esprit de ceux qu'on veut instruire, pour les mener à celles qu'ils n'ont point; c'est ce qu'on apèle aler du conu à l'inconu. Tout le monde convient du principe, mais dans la pratique on s'en écarte, ou faute d'atention, ou parce qu'on supose dans les jeunes gens des conoissances qu'ils n'ont point encore aquises. Un Métaphysicien qui a médité sur l'infini, sur l'être en général, &c. persuadé que ce sont là autant d'idées innées, parce qu'elles sont faciles à aquérir, & qu'elles lui sont familières, ne doute point que ces conoissances ne soient aussi familières au

* La Didactique, c'est l'art d'enseigner. Διδακτικὸς, aptus ad docéndum. Διδάσκω, dóceo.

jeune home qu'il inſtruit, qu'elles le ſont à lui-même; ſur ce fondement; il parle toujours; on ne l'entend point, il s'en étone; il élève la voix, il s'épuiſe, & on l'entend encore moins. Que ne ſe rapèle-t-il les premières années de ſon enfance? Avoit-il à cet âge des conoiſſances auxquelles il n'a penſé que dans la ſuite, par le ſecours des réflexions, & après que ſon cerveau a eu aquis un certain degré de conſiſtance? En un mot, conoiſſoit-il alors ce qu'il ne conoiſſoit pas encore, & ce qui lui a paru nouveau dans la ſuite, quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir?

Nous avons beſoin d'impreſſions particulières, & pour ainſi dire, préliminaires, pour nous élever enſuite par le ſecours de l'expérience & des réflexions, juſqu'à la ſublimité des idées abſtraites: parmi celles-ci, les unes ſont plus faciles à aquérir que les autres, l'uſage de la vie nous mène à quelques unes preſque ſans réflexion, & quand nous venons enſuite à nous apercevoir que nous les avons aqui-

ſes, nous les regardons come nées avec nous.

Ainſi il me paroît qu'après qu'on a aquis un grand nombre de conoiſſances particulières dans quelque art ou dans quelque ſcience que ce ſoit, on ne ſauroit rien faire de plus utile pour ſoi-même, que de ſe former des principes d'après ces conoiſſances particulières, & de mettre par cette voie, de la nèteté, de l'ordre, & de l'arangement dans ſes penſées.

Mais quand il s'agit d'inſtruire les autres, il faut imiter la Nature; elle ne comence point par les principes & par les idées abſtraites: ce ſeroit comencer par l'inconu; elle ne nous done point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiſeaux, des chiens, des chevaux, &c. Il faut des principes: oui ſans doute; mais il en faut en tems & lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abſtraites qui renferment des conoiſſances particulières, alors je dis qu'il ne faut point comencer par de tels principes.

Que si par principes vous entendez des notions comunes, des pratiques faciles des opérations aisées qui ne suposent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres conoissances que celles que vous savez bien qu'il a déjà ; alors je conviens qu'il faut des principes, & ces principes ne sont autre chose que les idées particulières qu'il faut leur doner, avant que de passer aux règles & aux idées abstraites.

Les règles n'aprènent qu'à ceux qui savent déjà, parce que les règles ne sont que des observations sur l'usage : ainsi comencez par faire lire les exemples des figures avant que d'en doner la définition.

Il n'y a rien de si naturel que la Logique & les principes sur lesquels elle est fondée ; cependant les jeunes Logiciens se trouvent come dans un monde nouveau dans les premiers tems qu'ils étudient la Logique, lorsqu'ils ont des maîtres qui comencent par leur doner en abregé le plan général de toute la Philosophie ; qui parlent de *science*, de *perception*, d'*idée*, de *jugement*, de *fin*, de *cause*;

de *catégorie*, d'*univerſaux*, de *degrés métaphyſiques*, &c. come ſi c'étoient là autant d'êtres réels, & non de pures abſtractions de l'eſprit. Je ſuis perſuadé que c'eſt ſe conduire avec beaucoup plus de méthode, de comencer par mètre, pour ainſi dire, devant les yeux quelques-unes des penſées particulières, qui ont doné lieu de former chacune de ces idées abſtraites.

J'eſpère traiter quelque jour cet article plus en détail, & faire voir que la méthode analytique eſt la vraie méthode d'enſeigner, & que celle qu'on apèle ſynthétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n'eſt bone que pour mètre de l'ordre dans ce qu'on ſait déjà, ou dans quelques autres ocaſions qui ne ſont pas maintenant de mon ſujet.



XII.

DERNIERE OBSERVATION.

S'il y a des mots Synonymes.

NOus avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres significations que celle qu'il a dans le sens propre & primitif: *voiles* peut signifier *vaisseaux*. Ne suit-il pas de là qu'il y a des mots synonymes, & que *voiles* est synonyme à *vaisseaux* ?

Monsieur l'Abbé Girard a déjà examiné cette question, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son Traité *de la justesse de la langue françoise*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de ses raisons, & je prendrai même la liberté de me servir souvent de ses termes, me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le Lecteur trouvera dans le livre de M. l'Abbé Girard de quoi se satisfaire pleinement sur ce qui regarde le françois.

A Paris, chez d'Houry, 1718.

» On entend comunément par *sy-*
» *nonymes* les mots qui ne diférant
» que par l'articulation de la voix,
» sont semblables par l'idée qu'ils ex-
» priment. Mais y a-t-il de ces sortes
» de mots? Il faut distinguer:

» Si vous prenez le terme de *syno-* Id. p. 26. &
» *nyme* dans un sens étendu pour une 27.
» simple ressemblance de significa-
» tion, il y a des termes synony-
» mes, c'est-à-dire, qu'il y a des
» mots qui expriment une même idée
» principale: « *ferre, bajuláre, portá-*
re, tóllere, sustinére, gérere, gestáre,
seront en ce sens autant de synony-
mes.

Mais si par *synonymes*, vous enten- p. 28.
dez des mots qui ont » une ressem-
» blance de signification si entière &
» si parfaite, que le sens pris dans
» toute sa force & dans toute ses
» circonstances soit toujours & ab-
» solument le même, ensorte qu'un
» des synonymes ne signifie ni plus
» ni moins que l'autre; qu'on puisse
» les employes indiféraments dans
» toutes les ocasions, & qu'il n'y ait

» pas plus de choix à faire entre eux » pour la signification & pour l'éner- » gie, qu'entre les goutes d'eau d'une » même source pour le goût & pour » la qualité : dans ce second sens, » il n'y a point de mots synonymes » en aucune langue. « Ainsi *férre*, *bajuláre*, *portáre*, *tóllere*, *sustinére*, *gérere*, *gestare*. auront chacun leur destination particulière: en éfet,

Ferre, signifie porter, c'est l'idée principale.

Bajuláre, c'est porter sur les épaules ou sur le cou.

Portáre se dit proprement lorsqu'on fait porter quelque chose sur des bêtes de some, sur des charètes ou par des crocheteurs. *Portári dícimus ea quæ quis juménto secum ducit.* Voyez le titre XVI. du cinquantième livre du Digeste *de verbórum significatióne.*

Tite-Live, l. XXXVIII. n. 5. Festus, v. Tolléno.

Tóllere, c'est lever en haut ; d'où vient le substantif *tolléno*, *ónis*, c'est une machine à tirer de l'eau d'un puits.

Sustinére, c'est soutenir, porter

pour empêcher de tomber.

Gérere, c'eſt porter ſur ſoi : *Gáleam gérere in cápite.* Corn. Nep. 14. 3.

Geſtáre vient de *gérere*, c'eſt faire parade de ce qu'on porte.

Malgré ces diférences, il arive ſouvent que dans la pratique on emploie ces mots l'un pour l'autre par figure, en conſervant toujours l'idée principale, & en ayant égard à l'uſage de la langue ; mais ce qui fait voir qu'à parler exactement, ces mots ne ſont pas ſynonymes, c'eſt qu'il n'eſt pas toujours permis de mètre indiféramment l'un pour l'autre. Ainſi quoiqu'on diſe *morem gérere*, on ne diroit pas *morem ferre* ou *morem portáre*, &c. Les Latins ſentoient mieux que nous ces diférences délicates, dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer, *nihil inter factum & geſtum intereſt, licet videátur quædam ſubtilis differéntia*, dit un ancien Juriſconſulte. L. licet. 58. Digeſt. de verbórum ſignificatióne. D'autres ont remarqué que *acta próprié ad togam ſpectant, geſta ad militiam.* Varron dit que c'eſt une erreur de confondre *ágere*, *fácere* & *gérere*, & qu'ils

ont chacun leur destination particulière. *

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens, sur la propriété des mots latins : tels sont Festus *de verbórum significatióne ;* Nonius Marcellus *de váriâ significatióne sermónum.* Voyez *Grammátici véteres.*

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre : *Autóres linguæ latinæ.* De plus, nous avons un grand nombre d'observations répandues dans Varron *de linguâ latinâ ;* dans les Comentaires de Donat & de Servius : elles font voir les diférences qu'il y a entre plusieurs mots que l'on prend comunément pour synony-

* Propter similitùdinem agéndi, & faciéndi, & geréndi, quidam error his qui putant esse unum : poteſt enim quis áliquid fácere & non ágere : ut poëta *facit* fábulam & non *agit ;* contra actor *agit* & non *facit*, & sic à poëta fábula *fit* & non *ágitur*, ab actóre *ágitur* & non *fit :* contra Imperátor qui dícitur res gérere, in eo neque *agit*, neque *facit*, sed *gerit*, id est sústinet : translatum ab his qui ónera gerunt quòd sústinent. *Varr.* de ling. lat. l. v. sub finem.

mes. Quelques auteurs modernes ont fait des réflexions ſur le même ſujet, tels ſont le P. Vavaſſeur, Jéſuite, dans ſes remarques ſur la langue latine, Scioppius, Henri Etiène, *de latinitáte falsò ſuſpéctâ*, & pluſieurs autres.

On tire auſſi la même conſéquence de pluſieurs paſſages des meilleurs auteurs; voici deux exemples tirés de Cicéron, qui font voir la diférence qu'il y a entre *amáre* & *dilígere*.

Quis erat qui putáret ad eum amórem quem erga te habébam, poſſe áliquid accédere? Tantum acceſſit, ut mihi nunc dénique amáre videar, ánteà dilexiſſe. Cicer. Ep. ad fam. l. 9. Ep. 14.
» Qui l'auroit pu croire, dit Cicé-
» ron, que l'afection que j'avois pour
» vous eût pu recevoir quelque de-
» gré de plus: cependant elle eſt ſi
» fort augmentée, que je ſens bien
» qu'à la vérité vous m'étiez cher au-
» trefois, mais qu'aujourd'hui je vous
» aime tendrement.

Et au livre 13. Ep. 47. *Quid ego tibi comméndem eum quem tu ipſe díligis: ſed tamen, ut ſcires eum non à me díligi ſolum, verum étiam amári, ob*

eam rem tibi hæc ſcribo. » Vous l'ai-
» mez, mais je l'aime encore davan-
» tage ; & c'eſt pour cela que je vous
» le recomande. «

Voilà une diférence bien marquée entre *amáre* & *diligere* ; Cicéron obſerve ailleurs qu'il y a de la diférence entre *dolére* & *laboráre*, lors même que ce dernier mot eſt pris dans le ſens du premier : *Intereſt áliquid ínter labórem & dolórem ; ſunt finítima omnîno, ſed tamen differt aliquid : labor eſt fúnctio quædam vel ánimi vel córporis, graviòris opéris vel múneris ; dolor autem motus aſper in córpore . . áliud inquam eſt dolére, áliud laboráre. Cum várices ſecabántur Cn. Mário, dolébat : cum æſtu magno ducébat agmen, laborábat.*

Tuſcul. l. 2. n. 15.

Les ſavans ont obſervé de pareilles diférences entre pluſieurs autres mots, que les jeunes gens & ceux qui manquent de goût & de réflexion regardent come autant de ſynonymes. Ce qui fait voir qu'il n'eſt peut-être pas auſſi utile qu'on le penſe de faire le thème en deux façons.

M. de la Bruyère remarque » qu'*entre toutes les diférentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bone: que tout ce qui ne l'est point est foible, & ne satisfait pas un home d'esprit.* « Ainsi ceux qui se sont doné la peine de traduire les auteurs latins en un autre latin, en afectant d'éviter les termes dont ces auteurs se sont servis, auroient pu s'épargner un travail qui gâte plus le goût qu'il n'aporte de lumière. L'une & l'autre pratique est une fécondité stérile qui empêche de sentir la propriété des termes, leur énergie, & la finesse de la langue, come je l'ai remarqué ailleurs. Caract. des Ouv. de l'esprit.

Lucus veut dire un bois consacré à quelque divinité; *Sylva*, un bois en général: Virgile ne manque pas à cette distinction; mais le Traducteur latin est obligé de s'écarter de l'exactitude de son original.

Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apóllo. Virg. Ecl. 6. v. 73.

Ainsi parle Virgile. Voici comenton le traduit, *Ut nulla sit sylva, quâ magis Apóllo gloriétur.*

Nex, *necis*, vient de *necáre*, & ſe dit d'une mort violente; au lieu que *mors* ſignifie ſimplement la mort, la ceſſation de la vie. Virgile dit parlant d'Hercule:

Æn. 8. v. 202. ..... Nece Geryonis ſpoliiſque ſuperbus;

Mais ſon traducteur eſt obligé de dire *morte Geryonis*.

Je pourois raporter un grand nombre d'exemples pareils: je me contenterai d'obſerver que plus on fera de progrès, plus on reconoîtra cet uſage propre des termes, & par conſéquent l'utilité de ces verſions qui ne ſont ni latines ni françoiſes. Ce n'eſt que pour inſpirer le goût de cette propriété des mots, que je fais ici cette remarque.

Voici les principales raiſon pour leſquelles il n'y a point de ſynonymes parfaits.

1. S'il y avoit des ſynonymes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le ſigne exact d'une idée, on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, & les mots nouveaux d'une

langue

langue ſont ſynonymes : *maints* eſt ſynonyme de *pluſieurs ;* mais le premier n'eſt plus en uſage : c'eſt la grande reſſemblance de ſignification qui eſt cauſe que l'uſage n'a conſervé que l'un de ces termes, & qu'il a rejeté l'autre come inutile. L'uſage, ce tyran des langues, y opère ſouvent des merveilles que l'autorité de tous les ſouverains ne pouroit jamais y opérer.

2. Il eſt fort inutile d'avoir pluſieurs mots pour une ſeule idée ; mais il eſt très-avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque raport entre elles.

3. On doit juger de la richeſſe d'une langue par le nombre des penſées qu'elle peut exprimer, & non par le nombre des articulations de la voix. Une langue ſera véritablement riche, ſi elle a des termes pour diſtinguer, non-ſeulement les idées principales, mais encore leurs diférences, leurs délicateſſes, le plus & le moins d'énergie, d'étendue, de pré-

cision, de simplicité, & de composition.

4. Il y a des ocasions où il est indiférent de se servir d'un de ces mots qu'on apèle synonymes, plutôt que d'un autre ; mais aussi il y a des ocasions où il est beaucoup mieux de faire un choix : il y a donc de la diférence entre ces mots ; ils ne sont donc pas exactement synonymes.

Lorsqu'il ne s'agit que de faire entendre l'idée comune, sans y joindre ou sans en exclure les idées accessoires, on peut employer indistinctement l'un ou l'autre de ces mots, puisqu'ils sont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre : mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le distingue de l'autre ; & à laquelle il faut avoir égard selon le plus ou le moins de précision que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix est un éfet de la finesse de l'esprit, & supose une grande conoissance de la langue.

FIN.



TABLE

PREMIERE PARTIE.

Des Tropes en géntral

SECONDE PARTIE.

Des Tropes en particulier.

TROISIÉME PARTIE.

Q iij

Fin de la Table.

Approbation du Censeur Royal.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, l'excellent Traité *des Tropes, ou des diférens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue :* il fait partie des autres Œuvres grammaticales de M. DU MARSAIS, & mérite à tous égards l'honneur d'une réimpression. Donné á Paris, ce 28 1773. *PHILIPPE DE PRETOT.*

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement & Conseils-Supérieurs, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé le sieur Pascal PRAULT, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public le *Traité des Tropes*, de M. DU MARSAIS, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *six* années con-

ſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes: Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, où à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége: qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU;

qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucuns troubles ou empêchemens : VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le vingt-ſeptiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quatorze, & de notre Regne le premier. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2832. fol. 282. conformément au Réglement de mil ſept cent

vingt-trois. A Paris, ce trente Juillet mil sept cent soixante-quatorze.

C. A. JOMBERT pere, Syndic.



